This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

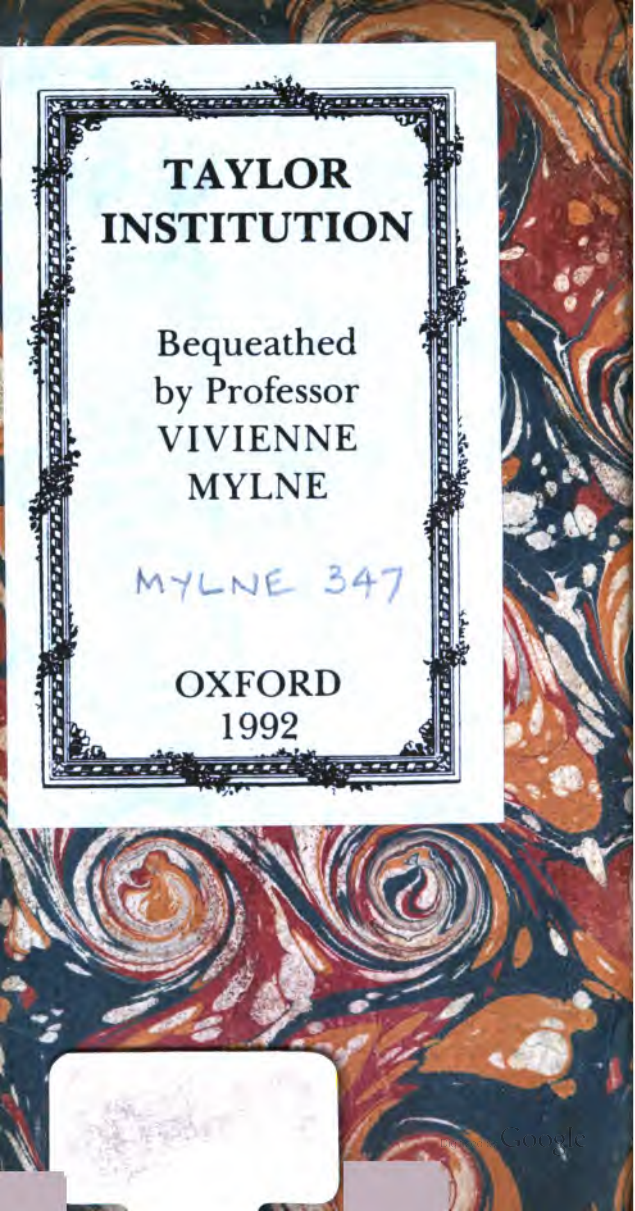
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

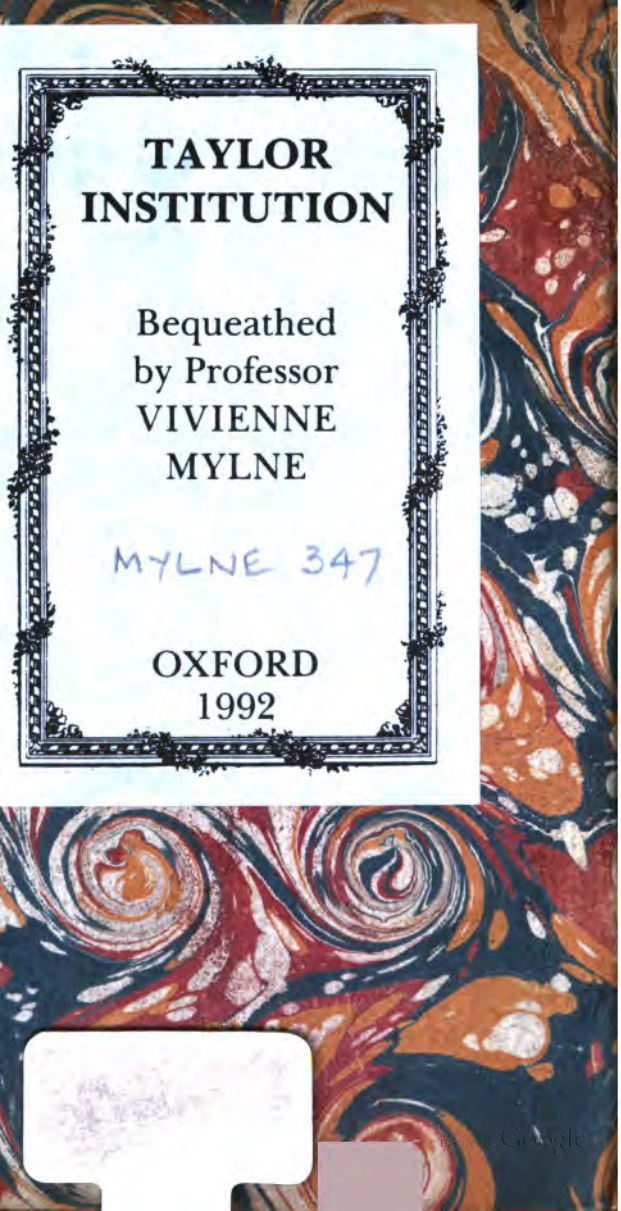
Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`


TAYLOR
INSTITUTION

Bequeathed
by Professor
VIVIENNE
MYLNE

MYLNE 347

OXFORD
1992


TAYLOR
INSTITUTION

Bequeathed
by Professor
VIVIENNE
MYLNE

MYLNE 347

OXFORD
1992

Digitized by Google

L'ESPRIT
DE
L'ENCYCLOPÉDIE,
OU
CHOIX
DES ARTICLES

Les plus curieux, les plus agréables, les plus piquans, les plus philosophiques de ce grand Dictionnaire.

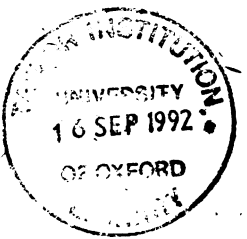
On ne s'est attaché qu'aux morceaux qui peuvent plaire universellement, & fournir à toutes sortes de lecteurs, & sur-tout aux gens du monde, la matiere d'une lecture intéressante.

TOME CINQUIEME.

A GENEVE,
Et se trouve à PARIS,
Chez { BRIASSON, Libraire, rue S. Jacques.
LE BRETON, premier Imprimeur ordinaire du Roi, rue de la Harpe.

M. DCC. LXVIII.

Digitized by Google



Digitized by Google

L'ESPRIT
DE
L'ENCYCLOPÉDIE.

OPINION.

CE mot signifie une créance fondée sur un motif probable, ou un jugement de l'esprit, douteux & incertain. L'opinion est mieux définie, le consentement que l'esprit donne aux propositions qui ne lui paroissent pas vraies au premier coup d'œil, ou qui ne se déduisent pas, par une conséquence nécessaire de celles qui portent en elles l'empreinte de la vérité.

On définit l'opinion, dans l'école, *assensus intellectus cum formidine de oppo-*

Digitized by Google

ſito, c'eſt-à-dire, un conſentement que l'entendement donne à une choſe, avec une eſpece de crainte, que le contraire ne ſoit vrai.

Selon les logiciens, la démonſtration produit la ſcience ou la connoiſſance certaine; & les argumens probables produiſent l'opinion. Toutes les fois que le conſentement de l'eſprit à une vérité qu'on lui propoſe, eſt accompagné de doute, on l'appelle *opinion*. Platon fait de l'opinion un milieu entre la connoiſſance & l'ignorance; il dit qu'elle eſt plus claire & plus expreſſe que l'ignorance, mais plus obſcure & moins ſatisfaiſante que la ſcience.

On ſoutient communément dans l'école, que l'opinion n'eſt pas incompatible avec la ſcience ſur un même ſujet, quoique l'opinion ſuppoſe du doute, & que la ſcience exclue toute incertitude, parce que l'entendement, dit-on, peut conſentir à une vérité par différens motifs, & de diverſes manieres. Cependant, ſi l'on examine de près la queſtion, on comprendra qu'il eſt abſolument impoſſible qu'on puiſſe en même tems douter & être certain

Digitized by Google

de la même chose ; que la différence des motifs, ou certains ou probables, ne sçauroit produire cet effet dans l'esprit, parce que les raisons probables qui forment l'opinion, sont une lumiere foible, qui ne peut jamais obscurcir l'évidence des raisons certaines qui forment la science ; ce qu'il faudroit pourtant qu'elle fit, pour introduire dans l'esprit cette obscurité dont elle doit être accompagnée, & produire, dans le consentement, le doute nécessaire & essentiel à l'opinion. D'ailleurs la science étant certaine & évidente par elle-même, elle bannit, par sa seule présence, toute oscillation, & par conséquent l'opinion même dont elle prend la place, & saisit l'esprit entier de l'éclat de sa lumiere. Tout ce qu'elle lui permet alors, c'est de distinguer, au milieu de cette grande lumiere, la foiblesse de celle de l'opinion ; & de voir que si les raisons évidentes qui entraînent son consentement & le rendent certain, lui avoient manqué, les raisons probables & conjecturales n'auroient obtenu de lui, qu'un assentement foible & perplexé ; de sorte que ceux qui se pro-

Digitized by Google

poſent de prouver la compatibilité de la ſcience & de l'opinion, par la différence de ces motifs, ne font autre choſe, que confondre la conſcience qu'on a de l'incertitude du conſentement; ce qui eſt très-différent. Car il n'eſt point de raiſon, quelque bonne qu'elle ſoit, qui empêche de ſentir l'incertitude d'une autre raiſon ſur le même ſujet; & il n'en eſt aucune, quelqu'incertaine qu'elle ſoit, qui puiſſe affoiblir la certitude d'une autre raiſon; certitude qui empêche toujours le conſentement d'être incertain, quoique l'eſprit entrevoie d'autres motifs, qui ne ſont préciſément que des conjectures; certitude qui ne change pas à la vérité la nature des raiſons incertaines, mais qui chaſſe l'obſcurité que laiſſe leur peu de lumiere.

Il en eſt donc de la ſcience & de l'opinion, à-peu-près comme de l'éclat du ſoleil & de la lumiere d'un flambeau, ou plutôt d'une lampe: le ſoleil découvre diſtinctement les objets; la lampe ne les montre qu'obſcurément. Si l'on allume celle-ci en plein midi, on s'appercevra qu'elle ne peut jetter ſur les objets, qu'une lumiere

Digitized by Google

foible, & ne les dévoile à nos yeux qu'imparfaitement, & avec quelque nuance obscure ; mais elle ne les fera point alors appercevoir effectivement de cette maniere. Sa foiblesse, quoique connue, n'ôtera point aux objets le brillant qu'ils tiennent du grand jour ; &, quelqu'usage qu'on fasse alors de la lampe allumée, nos yeux ne verront que d'une façon, c'est-à-dire, comme on voit en plein midi, & jamais comme on voit la nuit à la lumiere d'une lampe. De même la science est une lumiere pleine & entiere, qui découvre les choses clairement, & répand sur elles la certitude & l'évidence ; l'opinion n'est qu'une lumiere foible & imparfaite, qui ne découvre les choses, que par conjecture, & les laisse toujours dans l'incertitude & le doute ; l'une est le plus ; l'autre est le moins. Enfin c'est le beaucoup & le moins d'une même chose, qu'il est impossible de trouver en même tems dans un même sujet, à l'égard de la même matiere. Il n'y a qu'à l'école des chimeres, où de pareilles thèses puissent être proposées & soutenues.

Digitized by Google

Quant à la parité qu'on institue, en disant que la science subsiste bien avec la foi, quoique celle-ci soit obscure, & que celle-là soit évidente; il faut avouer que, si cette parité étoit juste & entiere, la foi ne pourroit pas subsister ainsi avec la science, non plus qu'avec l'opinion. Mais je crois y voir une fort grande différence; car, afin que l'opinion & la science se trouvent dans un même sujet, il faut qu'il y ait, en même tems, de la certitude & de l'incertitude, puisque, sans certitude, il n'y auroit point de science, & sans incertitude point d'opinion. Au lieu qu'il n'est pas nécessaire, pour que la foi soit jointe à la science, que l'obscurité se trouve en même tems dans le consentement que l'esprit donne à une vérité connue par ces deux voies, parce que la foi peut subsister, sans répandre l'obscurité dans un entendement qui est éclairé d'ailleurs; & l'opinion ne le peut pas, sans y mettre de l'incertitude. Mais, dira-t-on, s'il n'y a point d'obscurité, il n'y aura point de foi, puisque la foi est l'argument des choses obscures, selon la définition de l'apôtre S. Paul: *Fides est*

Digitized by Google

argumentum non apparentium. Je réponds à cela que l'obscurité essentielle à la foi reste toujours, parce que cette obscurité n'est pas celle de l'entendement, mais seulement celle des motifs de la révélation. Ainsi, pour faire un acte de foi, il n'est pas nécessaire de ne voir qu'obscurément les vérités auxquelles on donne son consentement; il suffit de donner ce consentement par un motif obscur, quoiqu'on ait encore un motif clair & évident; ce qui est très-possible. Car on peut croire une chose par différens motifs; mais les différens motifs ne peuvent rien mettre de contradictoire dans l'esprit & dans le consentement, sans se détruire l'un ou l'autre. Voilà précisément ce qui arrive à l'égard de la science & de l'opinion. L'une y met nécessairement de l'évidence & de la certitude, & l'autre essentiellement de l'incertitude & de l'obscurité. Mais la foi souffre dans l'esprit toute l'évidence que la science y apporte; &, sans y répandre la moindre obscurité, elle la laisse toute entiere dans son motif. Ainsi l'évidence d'une raison naturelle, à l'égard d'une vérité chrétienne &

Digitized by Google

révélée, empêche bien que l'esprit ne demeure dans l'obscurité où la révélation le laisseroit; mais elle n'empêche pas que la révélation ne soit obscure, ni qu'il ne puisse croire cette vérité précisément par le motif de la révélation, parce que, comme je l'ai dit, un motif n'empêche pas l'effet de l'autre, lorsqu'ils s'accordent & tendent à une même fin, telle que se trouve être ici celle de la science & de la foi; car l'une & l'autre commandent également un consentement ferme & certain. Quant à l'évidence & à l'obscurité, le consentement en étant par lui-même incapable, elles subsistent dans différens sujets; la premiere, dans l'esprit entraîné par la force des preuves, qui contiennent la philosophie & le philosophe, dont le consentement est un acte de raison; la seconde, dans la volonté soumise à l'autorité de la révélation, qui fait la religion & le Chrétien, dont le consentement est un acte de foi.

Digitized by Google

OUVRIERS ÉTRANGERS.

ON ne ſçait ſi le Conſeil eſt inſtruit qu'il y a actuellement en France, & qu'il continue d'y arriver journellement, une grande quantité d'étrangers, ſur-tout d'Allemands, tous gens de métier.

Il faut ſçavoir que c'eſt une loi de la politique, chez preſque tous les princes d'Allemagne, d'accorder des préférences, & une ſorte de conſidération à ceux de leurs ſujets qui, pendant trois ans, ont exercé leur profeſſion en pays étrangers, & en rapportent des atteſtations.

Il faut ſçavoir que le luxe, preſque inconnu dans la partie de l'Allemagne qui a ſervi de théatre à la guerre que nous venons d'y faire, y a germé dans la premiere année du ſéjour que nous y avons fait, & y a jetté de très-profondes racines, depuis ce moment, juſqu'à celui de notre départ.

Il faut ſçavoir qu'indépendamment de notre argent, nous avions laiſſé en Allemagne nos goûts & nos vices;

Digitized by Google

ceux-ci y resteront ; l'autre (l'argent) nous est déja rentré ; les femmes y ont pris le parti de la galanterie & de vouloir plaire ; & les maris sont devenus, on ne sçait trop quoi, depuis que la pipe & le vin ont cessé de leur tenir lieu de tout autre plaisir. Ce n'est pas peut-être pour nous le moindre avantage de la derniere guerre, d'avoir changé les mœurs d'une nation voisine, & de les avoir rendues un peu plus ressemblantes aux nôtres ; ce procédé, pour nous être utile, n'en est pas plus honnête ; mais ce n'est pas de cela qu'il s'agit ici.

Il faut sçavoir que les filles du plus haut étage qui, à notre arrivée, portoient une jolie mine, des souliers cirés, & des bas de laine rouge à coins verds, (comble du luxe pour lors connu,) ont, aidées de nos lumieres, trouvé des moyens qu'elles ignoroient, de se procurer des souliers blancs, des bas de soie blancs, l'éventail & les pompons.

Il ne faut pas sçavoir, car on le sçait, que c'est par les goûts du petit peuple, qu'on peut juger des progrès du luxe dans tous les ordres d'une nation.

Digitized by Google

Il faut ſçavoir que j'ai vu à Izerlohn, petite ville du comté de la Marck, quatre négocians qui, de leur aveu, faiſoient chacun un commerce d'un million à douze cens mille liv. en tabatieres de papier mâché, blondes, gazes, pompons, éventails, & autres chiffons, que, deux fois l'année, ils venoient faire faire en France, pour enſuite les aller vendre aux foires de Léipzik, & des deux Francforts.

Il faut encore ſçavoir que le feu Landgrave de Heſſe-Caſſel tiroit de Paris toutes les choſes à ſon uſage, juſqu'à des ſouliers; on devine aiſément que les ſeigneurs de ſa cour imitoient l'exemple de ce prince.

On ſçait que les marchandes de modes de Paris envoient, à des tems périodiques, dans les cours d'Allemagne & du Nord, des poupées toutes habillées, pour y faire connoître l'élégance des coëfures, les étoffes de mode & de ſaiſon, & le goût régnant pour la grace & la parure des habillemens de femmes.

Il faut donc craindre que notre luxe, qui ne ſera jamais bien dangereux pour

Digitized by Google

nous, tant qu'il ſera branche de commerce, & tant que les étrangers voudront bien en être tributaires, & en ſoudoyer les artiſans, ne nous devienne nuiſible, quand ces mêmes étrangers, qui en ont le goût, pourront le ſatisfaire, ſans avoir recours à nous.

Il faut donc craindre les ſuites de la perfection que nous permettons aux ouvriers étrangers d'acquérir parmi nous dans nos manufactures, & dans l'exercice de toutes les profeſſions, même les plus baſſes.

Si l'on dit que l'affluence de cette eſpece d'ouvriers diminue le prix de la main-d'œuvre, ſans diminuer le prix de la choſe manœuvrée, ce ſera préſenter la néceſſité de balancer le bénéfice momentané du moindre prix de cette main-d'œuvre, & la perte réſultante pour toujours, du défaut de vente de choſes travaillées à un prix quelconque, par les mains de la nation ſeule.

Le mal eſt encore, que ces ouvriers, qui ont été dégroſſis dans leur pays, n'arrivent pas en France comme apprentifs; ils y ſont, ce qu'on appelle *compagnons*; comme tels, ils ne paient

Digitized by Google

pas de droits d'apprentiſſage à la communauté dont eſt le maître, chez lequel ils travaillent; celui-ci, au contraire, les nourrit, & leur donne tant par mois; y auroit-il donc de l'injuſtice publique, à exiger des ſujets de puiſſances étrangeres, leſquels entrent dans le royaume, & en ſortent quand il leur plaît, moitié du gain qu'ils font chez nous, en acquérant des connoiſſances dans les profeſſions, dont la perfection portée à l'étranger, nous ſera néceſſairement nuiſible? Nous ne permettons l'introduction, dans le royaume, de certaines étoffes, qu'au moyen de l'acquit des gros droits; il en eſt d'autres qui ne ſont point acquitables, & tout cela pour le ſoutien de nos manufactures. Si ces précautions ſont bien, & que l'indulgence pour les ouvriers étrangers travaillans parmi nous, ſoit encore bien, il s'enſuit que tout eſt bien, & que les inconſéquences ſoutiennent les empires.

Il ſeroit donc très-néceſſaire d'ordonner le dénombrement de ces étrangers, dans chaque profeſſion, ſoit à Paris, ſoit dans les principales villes du royaume.

Digitized by Google

Voilà le mal de leur introduction dans le royaume, à-peu-près dévoilé ; il faut essayer de montrer dans le lointain, le bien qui pourroit en résulter.

Le dénombrement fait, ne pourroit-on pas retenir ces étrangers parmi nous? Et, pour y parvenir, ne pourroit-on pas statuer par un édit, que ceux d'entr'eux qui épouseront des filles de maîtres, dans la profession qu'ils exercent, seront *ipso facto* naturalisés François, seront admis à la maîtrise comme fils de maîtres, & ne payeront, pendant les dix premieres années de leur mariage, que moitié de la taille ou capitation que payeroit un nouveau maître de même profession, de même richesse, ou de même pauvreté.

L'objection, qu'il seroit ridicule de traiter plus favorablement les étrangers que les sujets du roi, seroit foible : on ne fait pas, dans les villes ou villages, de rolles de taille ou de capitation, pour chaque corps de métier en particulier; c'est la masse des habitans de chaque lieu, qui est imposée; & chaque ouvrier est compris dans le rôle général : un artisan étranger, en retournant dans sa patrie,

Digitized by Google

eſt quitte avec la France ; le peu qu'il payera en y reſtant marié, ſera toujours à la décharge de la ſociété ; les dix ans expirés, il rentrera dans la claſſe commune ; pendant ce tems, il aura fait ſept ou huit enfans, s'il s'eſt trouvé dans l'aiſance ; car l'aiſance a la vertu prolifique, & entre, de bonne foi, dans les deſſeins de la nature ; l'augmentation de la contribution aux charges & frais publics, ne ſera plus un motif ſuffiſant pour déterminer cet étranger à retourner dans ſa patrie, où, à cette époque, il n'auroit plus d'habitude ni de connoiſſance, & où il auroit une femme & des enfans à conduire.

Voilà une branche de population, qui ne pourroit être jugée mauvaiſe, qu'autant qu'on auroit inutilement eſſayé de la rendre bonne.

Digitized by Google

PHILOSOPHIE.

CE mot signifie, suivant son étymologie, l'amour de la sagesse. Ayant toujours été assez vague, à cause des diverses significations qu'on y a attachées, il faut faire deux choses dans cet article ; 1° rapporter historiquement l'origine & les différentes acceptions de ce terme ; 2° en fixer le sens par une bonne définition.

1° Ce que nous appellons aujourd'hui *philosophie*, s'appelloit d'abord *sophie* ou *sagesse ;* & l'on sçait que les premiers philosophes ont été décorés du titre de *sages*. Ce nom a été, dans les premiers tems, ce que le nom de *bel esprit* est dans le nôtre ; c'est-à-dire, qu'il a été prodigué à bien des personnes qui ne méritoient rien moins que ce titre fastueux. C'étoit alors l'enfance de l'esprit humain ; & l'on étendoit le nom de *sagesse* à tous les arts qui exerçoient le génie, ou dont la société retiroit quelque avantage ; mais comme le sçavoir, l'érudition est la principale culture de l'esprit, & que

Digitized by Google

les sciences étudiées & réduites en pratique, apportent bien des commodités au genre-humain, la sagesse & l'érudition furent confondues; & l'on entendit par être versé ou instruit dans la sagesse, posséder l'encyclopédie de ce qui étoit connu dans le siécle où l'on vivoit.

Entre toutes les sciences, il y en a une qui se distingue par l'excellence de son objet; c'est celle qui traite de la Divinité, qui régle nos idées & nos sentimens, à l'égard du premier Être, & qui y conforme notre culte. Cette étude étant la sagesse par excellence, a fait donner le nom de *sages* à ceux qui s'y sont appliqués; c'est-à-dire, aux théologiens & aux prêtres. L'Ecriture elle-même donne aux prêtres Chaldéens le titre de *sages*, sans doute, parce qu'ils se l'arrogeoient, & que c'étoit un usage universellement reçu; c'est ce qui a eu lieu, principalement chez les nations qu'on a coutume d'appeller *Barbares*. Il s'en falloit bien pourtant qu'on pût trouver la sagesse chez tous les dépositaires de la religion. Des superstitions ridicules, des mystères puérils, quelquefois abomi-

Digitized by Google

nables ; des visions & des mensonges destinés à affermir leur autorité, & à en imposer à la populace aveugle, voilà à quoi se réduisoit la sagesse des prêtres de ces tems. Les philosophes les plus distingués ont essayé de puiser à cette source : c'étoit le but de leurs voyages, de leur initiation aux mystères les plus célèbres ; mais ils s'en sont bientôt dégoûtés ; & l'idée de la sagesse n'est demeurée liée à celle de la théologie, que dans l'esprit de ces prêtres orgueilleux, & de leurs imbécilles esclaves.

De sublimes génies, se livrant donc à leurs méditations, ont voulu déduire des idées & des principes que la nature & la raison fournissent, une sagesse solide, un système certain & appuyé sur des fondemens inébranlables. Mais s'ils ont pu secouer, par ce moyen, le joug des superstitions vulgaires, le reste de leur entreprise n'a pas eu le même succès. Après avoir détruit, ils n'ont sçu édifier : semblables en quelque sorte à ces conquérans, qui ne laissent après eux que des ruines. De-là, cette foule d'opinions bizarres & contradictoires, qui a fait douter s'il

Digitized by Google

restoit encore quelque sentiment ridicule, dont aucun philosophe ne se fût avisé. Je ne puis m'empêcher de citer un morceau de M. de Fontenelle, tiré de sa Dissertation sur les anciens & sur les modernes, qui revient parfaitement à ce sujet. » Telle est notre condition, dit-il, qu'il ne nous est point permis d'arriver tout d'un coup à rien de raisonnable, sur quelque matiere que ce soit; il faut, avant cela, que nous nous égarions long-tems, & que nous passions par diverses sortes d'erreurs, & par divers degrés d'impertinences. Il eût toujours dû être bien facile de s'aviser que tout le jeu de la nature consiste dans les figures & dans les mouvemens des corps; cependant, avant que d'en venir-là, il a fallu essayer des idées de Platon, des nombres de Pythagore, des qualités d'Aristote; &, tout cela ayant été reconnu pour faux, on a été réduit à prendre le vrai système. Je dis qu'on y a été réduit; car en vérité il n'en restoit plus d'autre; & il semble qu'on s'est défendu de le prendre aussi long-tems qu'on a pu. Nous avons l'obligation aux anciens, de nous avoir épuisé la plus grande

Digitized by Google

partie des idées fausses qu'on se pouvoit faire ; il falloit absolument payer à l'erreur & à l'ignorance le tribut qu'ils ont payé ; & nous ne devons pas manquer de reconnoissance envers ceux qui nous en ont acquitté. Il en va de même sur diverses matieres, où il y a je ne sçai combien de sottises, que nous dirions, si elles n'avoient pas été dites, & si on ne nous l'avoit pas, pour ainsi dire, enlevé. Cependant il y a encore quelquefois des modernes qui s'en reffaisissent, peut-être parce qu'elles n'ont pas encore été dites autant qu'il le faut. »

L'ignorance, la précipitation, l'orgueil, la jalousie ont enfanté des monstres bien flétrissans pour la philosophie, & qui ont détourné les uns de l'étudier, ou jetté les autres dans un doute universel.

N'outrons pourtant rien. Les travers de l'esprit humain n'ont pas empêché la philosophie de recevoir des accroissemens considérables, & de tendre à la perfection dont elle est susceptible ici-bas. Les anciens ont dit d'excellentes choses, sur-tout sur les devoirs de la morale, & même sur ce que

Digitized by Google

l'homme doit à Dieu ; & s'ils n'ont pu arriver à la belle idée qu'ils se formoient de la sagesse, ils ont au moins la gloire de l'avoir connue, & d'en avoir tenté l'épreuve. Elle devint donc, entre leurs mains, une science-pratique, qui embrassoit les vérités divines & humaines, c'est-à-dire, tout ce que l'entendement est capable de découvrir au sujet de la Divinité, & tout ce qui peut contribuer au bonheur de la société. Dès qu'ils lui eurent donné une forme systématique, ils se mirent à l'enseigner ; & l'on vit naître les écoles & les sectes ; &, comme pour faire mieux recevoir leurs préceptes, ils les ornoient des embellissemens de l'éloquence, celle-ci se confondit insensiblement avec la sagesse, chez les Grecs sur-tout, qui faisoient grand cas de l'art de bien dire, à cause de son influence sur les affaires d'Etat dans leurs républiques : le nom de *sage* fut travesti en celui de *sophiste* ou *maître d'éloquence* ; & cette révolution fit beaucoup dégénérer une science qui, dans son origine, s'étoit proposé des vues bien plus nobles. On n'écouta bientôt plus les maîtres de la sagesse, pour

Digitized by Google

s'instruire dans les connoissances solides & utiles à notre bien-être ; mais pour repaître son esprit de questions curieuses, amuser ses oreilles de périodes cadencées, & adjuger la palme au plus opiniâtre, parce qu'il demeuroit maître du champ de bataille.

Le nom de sage étoit trop beau pour de pareilles gens ; ou plutôt il ne convient point à l'homme ; c'est l'apanage de la divinité, source éternelle & inépuisable de la vraie sagesse. Pythagore, qui s'en apperçut, substitua à cette dénomination fastueuse, le titre modeste de philosophe, qui s'établit de maniere qu'il a été, depuis ce tems-là, le seul usité. Mais les sages raisons de ce changement, n'étoufferent point l'orgueil des philosophes, qui continuerent de vouloir passer pour les dépositaires de la vraie sagesse. Un des moyens les plus ordinaires dont ils se servirent pour se donner du relief, ce fut d'avoir une prétendue doctrine de réserve, dont ils ne faisoient part qu'à leurs disciples affidés, tandis que la foule des auditeurs étoit repue d'instructions vagues. Les philosophes avoient sans doute pris cette idée &

Digitized by Google

cette méthode des prêtres, qui n'initioient à la connoiſſance de leurs myſtères, qu'après de longues épreuves; mais les ſecrets des uns & des autres ne valoient pas la peine qu'on ſe donnoit, pour y avoir part.

Dans les ouvrages philoſophiques de l'antiquité, qui nous ont été conſervés, quoiqu'il y regne bien des défauts, & ſur-tout celui d'une bonne méthode, on découvre pourtant les ſemences de la plûpart des découvertes modernes. Les matieres, qui n'avoient pas beſoin du ſecours des obſervations & des inſtrumens, comme le ſont celles de la morale, ont été pouſſées auſſi loin, que la raiſon pouvoit les conduire. Pour la phyſique, il n'eſt pas ſurprenant que, favoriſée des ſecours que les derniers ſiécles ont fournis, elle ſurpaſſe aujourd'hui de beaucoup celle des anciens. On doit plutôt s'étonner que ceux-ci aient ſi bien deviné en bien des cas, où ils ne pouvoient voir ce que nous voyons à préſent. On en doit dire autant de la médecine & des mathématiques; comme ces ſciences ſont compoſées d'un nombre infini de vues, & qu'elles dé-

Digitized by Google

pendent beaucoup des expériences que le hazard seul fait naître, & qu'il n'amène pas à point nommé, il est évident que les physiciens, les médecins & mathématiciens doivent être naturellement plus habiles que les anciens.

Le nom de *philosophie* demeura toujours vague, & comprit, dans sa vaste enceinte, outre la connoissance des choses divines & humaines, celle des loix, de la médecine, & même des diverses branches de l'érudition, comme la grammaire, la rhétorique, la critique, sans en excepter l'histoire & la poësie. Bien plus, il passa dans l'église; le christianisme fut appellé la *philosophie sainte;* les docteurs de la religion qui en enseignoient les vérités; les ascetes qui en pratiquoient les austérités, furent qualifiés de philosophes.

Les divisions d'une science, conçue dans une telle généralité, furent fort arbitraires. La plus ancienne & la plus reçue a été celle qui rapporte la philosophie à la considération de Dieu, & à celle de l'homme.

Les écoles ont adopté la division de

Digitized by Google

de la philoſophie en quatre parties, logique, métaphyſique, phyſique & morale.

2° Il eſt tems de paſſer au ſecond point de cet article, où il s'agit de fixer le ſens du nom de la *philoſophie*, & d'en donner une bonne définition. Philoſopher, c'eſt donner la raiſon des choſes, ou du moins la chercher; car, tant qu'on ſe borne à voir & à rapporter ce qu'on voit, on n'eſt qu'hiſtorien. Quand on calcule & meſure les proportions des choſes, leurs grandeurs, leurs valeurs, on eſt mathématicien; mais celui qui s'arrête à découvrir la raiſon qui fait que les choſes ſont, & qu'elles ſont plutôt ainſi, que d'une autre maniere, c'eſt le philoſophe proprement dit.

Cela poſé, la définition que M. Volf a donnée de la philoſophie, me paroît renfermer dans ſa briéveté, tout ce qui caractériſe cette ſcience. C'eſt, ſelon lui; la ſcience des poſſibles en tant que poſſibles. C'eſt une ſcience; car elle démontre ce qu'elle avance. C'eſt la ſcience des poſſibles; car ſon but eſt de rendre raiſon de tout ce qui eſt & de tout ce qui peut être dans

Digitized by Google

toutes les choſes qui arrivent; le contraire pourroit arriver. Je hais un tel; je pourrois l'aimer. Un corps occupe une certaine place dans l'univers; il pourroit en occuper une autre; mais ces différens poſſibles ne pouvant être à la fois, il y a donc une raiſon qui détermine l'un à être plutôt que l'autre; & c'eſt cette raiſon que le philoſophe cherche & aſſigne.

Cette définition embraſſe le préſent, le paſſé & l'avenir, & ce qui n'a jamais exiſté & n'exiſtera jamais, comme ſont toutes les idées univerſelles & les abſtractions. Une telle ſcience eſt une véritable encyclopédie; tout y eſt lié, tout en dépend. C'eſt ce que les anciens ont ſenti, lorſqu'ils ont appliqué le nom de *philoſophie*, comme nous l'avons vu ci-deſſus, à toutes ſortes de ſciences & d'arts; mais ils ne juſtifioient pas l'influence univerſelle de cette ſcience ſur toutes les autres. Elle ne ſçauroit être miſe dans un plus grand jour, que par la définition de M. Volf. Les poſſibles comprennent les objets de tout ce qui peut occuper l'eſprit ou l'induſtrie des hommes. Auſſi toutes les ſciences, tous

Digitized by Google

les arts ont-ils leur philoſophie ? La choſe eſt claire : tout ſe fait en juriſprudence, en médecine, en politique ; tout ſe fait, ou du moins tout doit ſe faire par quelque raiſon. Découvrir ces raiſons & les aſſigner, c'eſt donc donner la philoſophie des ſciences ſuſdites ; de même l'architecte, le peintre, le ſculpteur, je dis plus, un ſimple fendeur de bois, a ſes raiſons de faire ce qu'il fait, comme il le fait, & non autrement. Il eſt vrai que la plûpart de ces gens travaillent par routine, & emploient leurs inſtrumens ſans ſentir quelle en eſt la méchanique & la proportion avec les ouvrages qu'ils exécutent ; mais il n'en eſt pas moins certain, que chaque inſtrument a ſa raiſon, & que, s'il étoit autrement, l'ouvrage ne réuſſiroit pas. Il n'y a que le philoſophe qui faſſe ces découvertes, & qui ſoit en état de prouver que les choſes ſont comme elles doivent être, ou de les rectifier, lorſqu'elles en ſont ſuſceptibles, en indiquant la raiſon des changemens qu'il veut y apporter.

Les objets de la philoſophie ſont les mêmes que ceux de nos connoiſſances

Digitized by Google

en général, & forment la division naturelle de cette science. Ils se réduisent à trois principaux, Dieu, l'ame & la matiere. A ces trois objets, répondent trois parties principales de la philosophie. La premiere, c'est la théologie naturelle, ou la science des possibles, à l'égard de Dieu. Les possibles, à l'égard de Dieu, c'est ce qu'on peut concevoir en lui & par lui. Il en est de même des définitions des possibles, à l'égard de l'ame & du corps. La seconde, c'est la psycologie, qui concerne les possibles, à l'égard de l'ame. La troisieme est la physique qui concerne les possibles, à l'égard des corps.

Cette division générale souffre ensuite des sous-divisions particulieres; voici la maniere dont M. *Volf* les amene.

Lorsque nous réfléchissons sur nous-mêmes, nous nous convainquons qu'il y a en nous une faculté de former des idées des choses possibles; & nous nommons cette faculté l'entendement; mais il n'est pas aisé de connoître jusqu'où cette faculté s'étend, ni comment on doit s'en servir, pour découvrir, par nos propres méditations, des vérités inconnues pour nous, & pour

Digitized by Google

juger avec exactitude de celles que d'autres ont déja découvertes. Notre premiere occupation doit donc être de rechercher quelles ſont les forces de l'entendement humain, & quel eſt leur légitime uſage dans la connoiſſance de la vérité : la partie de la philoſophie, où l'on traite cette matiere, s'appelle *logique* ou *l'art de penſer*.

Entre toutes les choſes poſſibles, il faut, de toute néceſſité, qu'il y ait un être ſubſiſtant par lui-même; autrement il y auroit des choſes poſſibles, de la poſſibilité deſquelles on ne pourroit rendre raiſon, ce qui ne ſçauroit ſe dire. Or, cet être ſubſiſtant par lui-même, eſt ce que nous nommons *Dieu*. Les autres êtres, qui ont la raiſon de leur exiſtence, dans cet être ſubſiſtant par lui-même, ont le nom de créatures; mais, comme la philoſophie doit rendre raiſon de la poſſibilité des choſes, il convient de faire précéder la doctrine qui traite de Dieu, à celle qui traite des créatures: j'avoue pourtant qu'on doit déja avoir une connoiſſance générale des créatures; mais on n'a pas beſoin de la puiſer dans la philoſophie, parce qu'on

Digitized by Google

l'acquiert, dès l'enfance, par une expérience continuelle. La partie donc de la philosophie, où l'on traite de Dieu & de l'origine des créatures, qui est en lui, s'appelle *théologie naturelle* ou *doctrine de Dieu.*

Les créatures manifestent leur activité, ou par le mouvement, ou par la pensée. Celles-là sont des corps, celles-ci sont des esprits. Puis donc que la philosophie s'applique à donner de tout des raisons suffisantes, elle doit aussi examiner les forces ou les opérations de ces êtres, qui agissent ou par le mouvement, ou par la pensée. La philosophie nous montre donc ce qui peut arriver dans le monde, par les forces des corps & par la puissance des esprits. On nomme *pneumatologie* ou *doctrine des esprits*, la partie de la philosophie, où l'on explique ce que peuvent affectuer les esprits ; & l'on appelle *physique* ou *doctrine de la nature*, cette autre partie, où l'on montre ce qui est possible en vertu des forces des corps.

L'être qui pense en nous s'appelle *ame* ; or, comme cette ame est du nombre des esprits, & qu'elle a, ou-

Digitized by Google

tre l'entendement, une volonté qui est cause de bien des événemens, il faut encore que la philosophie développe ce qui peut arriver en conséquence de cette volonté; c'est à quoi l'on doit rapporter ce que l'on enseigne du droit de la nature, de la morale, & de la politique.

Mais, comme tous les êtres, soit corps, ou esprits, ou ames, se ressemblent à quelques égards, il faut rechercher aussi ce qui peut convenir généralement à tous les êtres, & en quoi consiste leur différence générale. On nomme *ontologie* ou *science fondamentale*, cette partie de la philosophie qui renferme la connoissance générale de tous les êtres; cette science fondamentale, la doctrine des esprits, & la théologie naturelle, composent ce qui s'appelle *métaphysique* ou *science principale*,

Nous ne nous contentons pas de pousser nos connoissances jusqu'à sçavoir par quelles forces se produisent certains effets dans la nature; nous allons plus loin; & nous mesurons, avec la derniere exactitude, les degrés des forces & des effets, afin qu'il paroisse

Digitized by Google

visiblement que certaine force peut produire certains effets. Par exemple, il y a bien de gens qui se contentent de sçavoir que l'air comprimé avec force, dans une fontaine artificielle, porte l'eau jusqu'à une hauteur extraordinaire; mais d'autres plus curieux font des efforts pour découvrir de combien s'accroît la force de l'air, lorsque, par la compression, il n'occupe que la moitié, le tiers ou le quart de l'espace qu'il rempliſſoit auparavant, & de combien de pieds il fait monter l'eau chaque fois; c'est pousser nos connoissances à leur plus haut degré, que de sçavoir mesurer tout ce qui a une grandeur; & c'est dans cette vue, qu'on a inventé les mathématiques.

Le véritable ordre dans lequel les parties de la philosophie doivent être rangées, c'est de faire précéder celles qui contiennent les principes, dont la connoissance est nécessaire pour l'intelligence & la démonstration des suivantes; c'est à cet ordre, que M. Volf s'est religieusement conformé, comme il paroît par ce que je viens d'extraire de lui.

Digitized by Google

On peut encore diviſer la philoſophie en deux branches, & la conſidérer ſous deux rapports; elle eſt théorique ou pratique.

La philoſophie théorique ou ſpéculative ſe repoſe dans une pure & ſimple contemplation des choſes; elle ne va pas plus loin.

La philoſophie pratique eſt celle qui donne des régles, pour opérer ſur ſon objet: elle eſt de deux ſortes, par rapport aux deux eſpeces d'actions humaines qu'elle ſe propoſe de diriger: ces deux eſpeces ſont la logique & la morale: la logique dirige les opérations de l'entendement; & la morale, les opérations de la volonté. Les autres parties de la philoſophie ſont purement ſpéculatives.

La philoſophie ſe prend auſſi fort ordinairement pour la doctrine particuliere, ou pour les ſyſtêmes inventés par des philoſophes de nom, qui ont eu des ſectateurs. La philoſophie, ainſi enviſagée, s'eſt diviſée en un nombre infini de ſectes, tant anciennes que modernes; tels ſont les Platoniciens, les Péripatéticiens, les Epicuriens, les Stoïciens, les Pythago-

Digitized by Google

riciens, les Pyrrhoniens & les Académiciens ; & tels ſont, de nos jours, les Cartéſiens, les Newtoniens.

La philoſophie ſe prend encore pour une certaine maniere de philoſopher, ou pour certains principes ſur leſquels roulent toutes les recherches que l'on fait par leur moyen ; en ce ſens, l'on dit *philoſophie corpuſculaire*, *philoſophie méchanique*, *philoſophie expérimentale*.

Telle eſt la ſaine notion de la philoſophie ; ſon but eſt la certitude ; & tous ſes pas y tendent par la voie de la démonſtration. Ce qui caractériſe donc le philoſophe, & le diſtingue du vulgaire, c'eſt qu'il n'admet rien ſans preuve ; qu'il n'acquieſce point à des notions trompeuſes, & qu'il poſe exactement les limites du certain, du probable & du douteux. Il ne ſe paye point de mots, & n'explique rien par des qualités occultes, qui ne ſont autre choſe que l'effet même transformé en cauſe ; il aime beaucoup mieux faire l'aveu de ſon ignorance, toutes les fois que le raiſonnement & l'expérience ne ſçauroient le conduire à la véritable raiſon des choſes.

Digitized by Google

La philoſophie eſt une ſcience encore très-imparfaite, & qui ne ſera jamais complette ; car qui eſt-ce qui pourra rendre raiſon de tous les poſſibles ? L'être, qui a tout fait par poids & par meſure, eſt le ſeul qui ait une connoiſſance philoſophique, mathématique & parfaite de ſes ouvrages ; mais l'homme n'en eſt pas moins louable d'étudier le grand livre de la nature, & d'y chercher des preuves de la ſageſſe & de toutes les perfections de ſon auteur : la ſociété retire auſſi de grands avantages des recherches philoſophiques, qui ont occaſionné & perfectionné pluſieurs découvertes utiles au genre humain.

Le plus grand philoſophe eſt celui qui rend raiſon du plus grand nombre de choſes ; voilà ſon rang aſſigné avec préciſion : l'érudition, par ce moyen, n'eſt plus confondue avec la philoſophie. La connoiſſance des faits eſt, ſans contredit, utile ; elle eſt même un préalable eſſentiel à leur explication ; mais être philoſophe, ce n'eſt pas ſimplement avoir beaucoup vu & beaucoup lu ; ce n'eſt pas auſſi poſſéder l'hiſtoire de la philoſophie, des ſciences

Digitized by Google

& des arts, tout cela ne forme ſouvent qu'un chaos indigeſte ; mais être philoſophe, c'eſt avoir des principes ſolides, & ſur-tout une bonne méthode pour rendre raiſon de ces faits, & en tirer de légitimes conſéquences.

Deux obſtacles principaux ont retardé long-tems les progrès de la philoſophie, l'autorité & l'eſprit ſyſtématique.

Un vrai philoſophe ne voit point par les yeux d'autrui ; il ne ſe rend qu'à la conviction, qui naît de l'évidence. Il eſt aſſez difficile de comprendre comment il ſe peut faire que des gens qui ont de l'eſprit, aiment mieux ſe ſervir de l'eſprit des autres, dans la recherche de la vérité, que de celui que Dieu leur a donné. Il y a ſans doute infiniment plus de plaiſir & plus d'honneur à ſe conduire par ſes propres yeux, que par ceux des autres ; & un homme qui a de bons yeux, ne s'aviſa jamais de ſe les fermer, ou de ſe les arracher, dans l'eſpérance d'avoir un conducteur ; c'eſt cependant un uſage aſſez univerſel : le pere Malebranche en apporte diverſes raiſons.

Digitized by Google

1° La pareſſe naturelle des hommes, qui ne veulent pas ſe donner la peine de méditer.

2° L'incapacité de méditer, dans laquelle on eſt tombé, pour ne s'être pas appliqué dès la jeuneſſe, lorſque les fibres du cerveau étoient capables de toutes ſortes d'inflexions.

3° Le peu d'amour qu'on a pour les vérités abſtraites, qui ſont le fondement de tout ce qu'on peut connoître ici-bas.

4° La ſotte vanité qui nous fait ſouhaiter d'être eſtimés ſçavans; car on appelle *ſçavans*, ceux qui ont plus de lecture : la connoiſſance des opinions eſt bien plus d'uſage pour la converſation, & pour étourdir les eſprits du commun, que la connoiſſance de la vraie philoſophie, qui eſt le fruit de la réflexion.

5° L'admiration exceſſive dont on eſt prévenu pour les anciens, qui fait qu'on s'imagine qu'ils ont été plus éclairés que nous ne pouvons l'être, & qu'il n'y a rien à faire où ils n'ont pas réuſſi.

6° Un je ne ſçais quel reſpect, mêlé d'une ſote curioſité, qui fait qu'on

Digitized by Google

admire davantage les choſes les plus éloignées de nous, les choſes les plus vieilles, celles qui viennent de plus loin, & même les livres les plus obſcurs : ainſi on eſtimoit autrefois Héraclite pour ſon obſcurité. On recherches les médailles anciennes, quoique rongées de la rouille ; & on garde, avec grand ſoin, la lanterne & la pantoufle de quelques anciens ; leur antiquité fait leur prix. Des gens s'appliquent à la lecture des Rabbins, parce qu'ils ont écrit dans une langue étrangere très-corrompue & très-obſcure. On eſtime davantage les opinions les plus vieilles, parce qu'elles ſont les plus éloignées de nous ; & ſans doute, ſi Nembrot avoit écrit l'hiſtoire de ſon regne, toute la politique la plus fine, & même toutes les autres ſciences, y ſeroient contenues, de même que quelques-uns trouvent qu'Homere & Virgile avoient une connoiſſance parfaite de la nature. Il faut reſpecter l'antiquité, dit-on ; quoi, Ariſtote, Platon, Epicure, ces grands hommes, ſe ſeroient trompés ! On ne conſidere pas qu'Ariſtote, Platon, Epicure, étoient des hommes comme nous, & de même

Digitized by Google

eſpece que nous ; & de plus, qu'au tems où nous ſommes, le monde eſt âgé de plus de deux mille ans ; qu'il a plus d'expérience ; qu'il doit être plus éclairé, & que c'eſt la vieilleſſe du monde & l'expérience, qui font découvrir la vérité.

Un bon eſprit cultivé, & de notre ſiécle, dit M. de Fontenelle, eſt, pour ainſi dire, compoſé de tous les eſprits des ſiécles précédens ; ce n'eſt qu'un même eſprit qui s'eſt cultivé pendant tout ce tems-là : ainſi cet homme, qui a vécu depuis le commencement du monde juſqu'à préſent, a eu ſon enfance, où il ne s'eſt occupé que des beſoins les plus preſſans de la vie ; ſa jeuneſſe, où il a aſſez bien réuſſi aux choſes d'imagination, telles que la poëſie & l'éloquence, & où même il a commencé à raiſonner, mais avec moins de ſolidité que de feu ; & il eſt maintenant dans l'âge de virilité, où il raiſonne avec plus de forces & plus de lumieres que jamais. Cet homme même, à proprement parler, n'aura point de vieilleſſe ; il ſera toujours également capable des choſes auxquelles ſa jeuneſſe étoit propre ; & il le

ſera toujours de plus en plus de celles qui conviennent à l'âge de virilité, c'eſt-à-dire, pour quitter l'allégorie : les hommes ne dégénéreront jamais ; & les vues ſaines de tous les bons eſprits qui ſe ſuccéderont, s'ajoûteront toujours les unes aux autres.

Ces réflexions ſolides & judicieuſes devroient bien nous guérir des préjugés ridicules que nous avons pris en faveur des anciens. Si notre raiſon, ſoutenue de la vanité qui nous eſt ſi naturelle, n'eſt pas capable de nous ôter une humilité ſi mal-entendue, comme ſi, en qualité d'hommes, nous n'avions pas droit de prétendre à une auſſi grande perfection ; l'expérience du moins ſera aſſez forte, pour nous convaincre que rien n'a tant arrêté le progrès des choſes, & rien n'a tant borné les eſprits, que cette admiration exceſſive des anciens ; parce qu'on s'étoit dévoué à l'autorité d'Ariſtote, dit M. de Fontenelle, & qu'on ne cherchoit la vérité, que dans ſes écrits énigmatiques, & jamais dans la nature, non-ſeulement la philoſophie n'avançoit en aucune façon ; mais elle étoit tombée dans un abyme de galimathias

Digitized by Google

& d'idées inintelligibles, d'où l'on a eu toutes les peines du monde à la retirer. Ariſtote n'a jamais fait un vrai philoſophe ; mais il en a beaucoup étouffé qui le fuſſent devenus, s'il eût été permis. Et le mal eſt qu'une phantaiſie de cette eſpece, une fois établie parmi les hommes, en voilà pour long-tems ; on ſera des ſiécles entiers à en revenir, même après qu'on en aura connu le ridicule. Si l'on alloit s'entêter un jour de Deſcartes, & *le mettre à la* place d'Ariſtote, ce ſeroit à-peu-près le même inconvénient.

Si ce reſpect outré pour l'antiquité, a une ſi mauvaiſe influence, combien devient-il encore plus contagieux pour les Commentateurs des anciens? Quelles beautés, dit l'auteur ingénieux, que nous venons de citer, ne ſe tiendroient heureuſes d'inſpirer à leurs amans une paſſion auſſi vive & auſſi tendre, que celle qu'un grec ou un latin inſpire à ſon reſpectueux interprête ! Si l'on commente Ariſtote, c'eſt le génie de la nature : ſi l'on écrit ſur Platon, c'eſt le divin Platon. On ne commente guère les ouvrages des hommes tout court ; ce ſont toujours les

Digitized by Google

ouvrages d'hommes tout divins, d'hommes qui ont été l'admiration de leur siécle. Il en est de même de la matiere qu'on traite; c'est toujours la plus belle, la plus relevée, celle qu'il est le plus nécessaire de sçavoir. Mais, depuis qu'il y a eu des Descartes, des Newtons, des Léibnitzs & des Volfs; depuis qu'on a allié les mathématiques à la philosophie, la maniere de raisonner s'est extrêmement perfectionnée.

7° L'esprit systématique ne nuit pas moins au progrès de la vérité : par esprit systématique, je n'entends pas celui qui lie les vérités entr'elles, pour former des démonstrations; ce qui n'est autre chose que le véritable esprit philosophique; mais je désigne celui qui bâtit des plans, & forme des systêmes de l'univers, auxquels il veut ensuite ajuster, de gré ou de force, les phénomenes. On trouvera quantité de bonnes réflexions là-dessus, dans le second tome de l'Histoire du Ciel, par M. l'abbé Pluche. Il les a pourtant un peu trop poussées; & il lui seroit difficicile de répondre à certains critiques. Ce qu'il y a de certain, c'est que rien n'est plus louable, que le parti qu'a pris

Digitized by Google

l'académie des sciences, de voir, d'observer, de coucher dans ses registres les observations & les expériences, & de laisser à la postérité le soin de faire un système complet, lorsqu'il y aura assez de matériaux pour cela; mais ce tems est encore bien éloigné, si tant est qu'il arrive jamais.

Ce qui rend donc l'esprit systématique, si contraire au progrès de la vérité, c'est qu'il n'est plus possible de détromper ceux qui ont imaginé un système qui a quelque vraisemblance. Ils conservent, & retiennent très-chérement toutes les choses qui peuvent servir en quelque maniere à le confirmer; & au contraire, ils n'apperçoivent pas presque toutes les objections qui lui sont opposées, ou bien ils s'en défont par quelque distinction frivole. Ils se plaisent intérieurement dans la vue de leur ouvrage, & de l'estime qu'ils espérent en recevoir. Ils ne s'appliquent qu'à considérer l'image de la vérité que portent leurs opinions vraisemblables. Ils arrêtent cette image fixe devant leurs yeux; mais ils ne regardent jamais, d'une vue arrêtée, les autres faces de leurs sentimens, les-

Digitized by Google

quelles leur en découvriroient la fauſſeté.

Ajoûtez à cela les préjugés & les paſſions. Les préjugés occupent une partie de l'eſprit, & en infectent tout le reſte. Les paſſions confondent les idées en mille manieres, & nous font preſque toujours voir dans les objets, tout ce que nous deſirons d'y trouver: la paſſion même que nous avons pour la vérité, nous trompe quelquefois, lorſqu'elle eſt trop ardente.

Digitized by Google

PLAISIR.

L'IDÉE du plaiſir eſt d'une bien plus vaſte étendue, que celle de délice & de volupté, parce que ce mot a rapport à un plus grand nombre d'objets que les deux autres; ce qui concerne l'eſprit, le cœur, les ſens, la fortune, enfin tout ce qui eſt capable de nous procurer du plaiſir. L'idée de délice enchérit, par la force du ſentiment, ſur celle de plaiſir; mais elle eſt bien moins étendue par l'objet; elle ſe borne proprement à la ſenſation, & regarde ſur-tout celle de la bonne chere. L'idée de volupté eſt toute ſenſuelle, & ſemble déſigner dans les organes, quelque choſe de délicat, qui rafine & augmente le goût.

Les vrais philoſophes cherchent le plaiſir dans toutes leurs occupations; & ils s'en font un de remplir leur devoir. C'eſt un délice pour certaines perſonnes de boire à la glace, même en hiver; & cela eſt indifférent pour d'autres, même en été. Les femmes pouſſent ordinairement la ſenſibilité

Digitized by Google

juſqu'à la volupté ; mais ce moment de ſenſation ne dure guère ; tout eſt chez elle auſſi rapide que raviſſant.

Tout ce qu'on vient de dire, ne regarde ces mots, que dans le ſens où ils marquent un ſentiment, ou une ſituation gracieuſe de l'ame ; mais ils ont encore, ſur-tout au pluriel, un autre ſens, ſelon lequel ils expriment l'objet ou la cauſe de ce ſentiment ; comme quand on dit d'une perſonne, qu'elle ſe livre entiérement aux plaiſirs, qu'elle jouit des délices de la campagne, qu'elle ſe plonge dans les voluptés. Pris dans ce dernier ſens, ils ont également, comme dans l'autre, leurs différences & leurs délicateſſes particulieres : alors le mot de *plaiſir* a plus de rapport aux pratiques perſonnelles, aux uſages & aux paſſe-tems, tels que la table, le jeu, les ſpectacles & les galanteries. Celui de délices en a davantage aux agrémens que la nature, l'art & l'opulence fourniſſent ; telles que de belles habitations, des commodités recherchées, & des compagnies choiſies. Celui de voluptés déſigne proprement des excès qui tiennent de la molleſſe, de la débauche & du li-

Digitized by Google

bertinage, recherchés par un goût outré, assaisonnés par l'oisiveté, & préparés par la dépense, tels qu'on dit avoir été ceux où Tibère s'abandonnoit dans l'isle de Caprée; & les Sybarites, dans les palais qu'ils avoient bâtis le long du fleuve Crathès.

Le plaisir est un sentiment de l'ame, qui nous rend heureux, du moins pendant tout le tems que nous le goûtons; nous ne sçaurions trop admirer combien la nature est attentive à remplir nos desirs. Si, par le seul mouvement, elle conduit la matiere, ce n'est aussi que par le plaisir qu'elle conduit les humains; elle a pris soin d'attacher de l'agrément à ce qui exerce les organes du corps sans les affoiblir, à toutes les occupations de l'esprit, qui ne l'épuisent pas, par une trop vive & trop longue contension, à tous les mouvemens du cœur que la haine & la contrainte n'empoisonnent pas; enfin à l'accomplissement de nos devoirs envers Dieu, envers nous-mêmes, & envers les autres hommes. Parcourons tous ces articles les uns après les autres.

1° Il y a un agrement attaché à ce

qui exerce les organes du corps, sans les affoiblir. L'averſion que les enfans ont pour le repos, juſtifie que les mouvemens qui ne fatiguent point le corps, ſont naturellement accompagnés d'une ſorte de plaiſir; la chaſſe a d'autant plus de charmes, qu'elle eſt plus vive; il n'eſt guère, pour de jeunes perſonnes, de plaiſir plus touchant que la danſe; & la ſenſibilité au plaiſir de la promenade, ſe conſerve même dans un âge avancé; elle ne s'émouſſe guère que par la foibleſſe du corps. Les couleurs caractériſent les objets qui s'offrent à nous; celle du feu eſt la plus agréable; mais, à la longue, elle fatigue la vue; le verd fait une impreſſion douce, & jamais fatiguante; le brun & le noir ſont des couleurs triſtes. La nature a réglé l'agrément des couleurs, ſur le rapport de leur force à l'organe de la vue; celles qui exercent davantage, ſont les plus agréables, tant qu'elles ne le fatiguent point; auſſi les ténébres deviennent-elles pour nous une ſource d'ennui, dès qu'elles livrent les yeux à l'inaction. Les corps, après s'être annoncés par les couleurs, nous frappent agréablement par leur

nouveauté

Digitized by Google

nouveauté & leur singularité : avides de sentimens agréables, nous nous flattons d'en recevoir de tous les objets inconnus qui se présentent à nous; d'ailleurs, leur trace n'est point encore formée dans le cerveau; ils font alors sur ses fibres une impression douce, qui s'affoiblit, dès que la trace, trop ouverte, laisse un chemin libre aux esprits; la grandeur & la variété sont encore des causes d'agrément. L'immensité de la mer, ces fleuves, qui, du haut des montagnes, se précipitent dans les abîmes; ces campagnes où la vûe se perd dans la multitude des tableaux qui s'offrent de toute part; tous ces objets font sur l'ame une impression dont l'agrément se mesure sur l'ébranlement des fibres du cerveau : une autre source féconde d'agrémens, c'est la proportion; elle met à portée de saisir & de retenir la position des objets. La simétrie dans les ouvrages de l'art, de même que dans les animaux & dans les plantes, partage l'objet de la vûe en deux moitiés semblables; & sur ce fond, pour ainsi dire, d'uniformité, d'autres proportions doivent d'ordinaire y porter l'agrément de la

Digitized by Google

variété, la convenance des moyens avec leurs fins, la reſſemblance d'un ouvrage de l'art avec un objet connu, l'unité de deſſein : ſous ces différens rapports, la nature les a revêtus d'agrémens ; ils mettent l'eſprit à portée de ſaiſir & de retenir ce qui ſe préſente à nos yeux. L'architecture, la peinture, la ſculpture, la déclamation doivent à cette loi une partie de leurs charmes ; de cette même ſource naît en partie l'agrément attaché aux graces du corps : elles conſiſtent dans un juſte rapport des mouvemens, à la fin qu'on s'y propoſe ; elles ſont comme un voile tranſparent, à travers lequel l'eſprit ſe montre : les loix qui réglent l'agrément des objets à la vûe, influent ſur les ſons, le gazouillement d'un ruiſſeau, le murmure d'un vent qui ſe joue dans les feuilles des arbres ; tous ces tons doux agitent les fibres de l'ouie ſans le fatiguer. Les proportions, la variété, l'imitation, l'unité de deſſein, donnent à la muſique des charmes encore plus touchans qu'aux arts qui travaillent pour les yeux. Nous devons à la théorie de la muſique cette obſervation importante, que les ſonſon,

Digitized by Google

nances ſont plus ou moins agréables, ſuivant qu'elles ſont de nature à exercer plus ou moins les fibres de l'ouie ſans les fatiguer. L'analogie qui regne dans toute la nature, nous autoriſe à conjecturer que cette loi influe ſur toutes les ſenſations; il eſt des couleurs dont l'aſſortiſſement plaît aux yeux; c'eſt que, dans le fond de la rétine, elles forment, pour ainſi dire, une conſonnance; cette même loi s'étend apparemment aux êtres qui ſont à portée d'agir ſur l'odorat & ſur le goût; leur agrément caractériſe, il eſt vrai, ceux qui nous ſont ſalutaires; mais il ne paroît point parfaitement proportionné à leur degré de convenance avec la ſanté.

2°. Si le corps a ſes plaiſirs, l'eſprit a auſſi les ſiens; les occupations ſoit ſérieuſes, ſoit frivoles, qui exercent ſa pénétration ſans le fatiguer, ſont accompagnées d'un ſentiment agréable. A voir un joueur d'échecs concentré en lui-même, & inſenſible à tout ce qui frappe ſes yeux & ſes oreilles, ne le croiroit-on pas intimement occupé du ſoin de ſa fortune ou du ſalut de l'Etat. Ce recueillement ſi profond a

Digitized by Google

pour objet le plaisir d'exercer l'esprit par la position d'une piece d'ivoire. C'est de ce doux exercice de l'esprit que naît l'agrément des pensées fines, qui de même que la bergere de Virgile, se cachent autant qu'il le faut pour qu'on ait le plaisir de les trouver. Il y a eu des hommes à qui on a donné le nom de philosophes, & qui ont cru que l'exercice de l'esprit n'étoit agréable que par la réputation qu'on se flattoit d'en recueillir. Mais tous les jours ne se livre-t-on pas à la lecture & à la réflexion, sans aucune vûe sur l'avenir, & sans autre dessein que de remplir le moment présent. Si on se trouvoit condamné à une solitude perpétuelle, on n'en auroit que plus de goût pour des lectures que la vanité ne pourroit point mettre à profit.

3°. Le cœur, comme l'esprit & le corps, a ses mouvemens, & est fou des plaisirs dès qu'ils ne doivent point leur naissance à la vûe d'un mal présent ou à venir. Tout objet est sûr de nous plaire, dès que son impression conspire avec nos inclinations : une spéculation morale ou politique, peu amusante dans la jeunesse, intéresse

Digitized by Google

dans un âge plus avancé, & une hiſtoire galante qui ennuie un vieillard, aura des charmes pour un jeune homme. Dans la peinture que la poéſie fait des paſſions, ce n'eſt point la fidélité du portrait qui en fait le principal agrément; c'eſt que telle eſt leur contagion, qu'on ne peut guère les voir ſans les reſſentir; la triſteſſe même devient quelquefois délicieuſe par cette douceur ſecrete, attachée à toute émotion de l'ame. La tragédie divertit d'autant mieux, qu'elle fait couler plus de larmes; tout mouvement de tendreſſe, d'amitié, de reconnoiſſance, de généroſité & de bienveillance, eſt un ſentiment de plaiſir: auſſi tout homme né bienfaiſant eſt-il naturellement gai, & tout homme né gai eſt-il naturellement bienfaiſant. L'inquiétude, le chagrin, la haine, ſont des ſentimens néceſſairement déſagréables, par l'idée du mal qui nous menace ou nous afflige; auſſi tout homme malfaiſant eſt-il naturellement triſte. On trouve cependant une ſorte de douceur dans le mouvement de l'ame, qui nous porte à aſſurer notre conſervation & notre félicité, par la deſtruction de ce qui y fait obſtacle;

Digitized by Google

c'eſt qu'il y a peu de ſentimens qui ne ſoient, pour ainſi dire, compoſés, & où il n'entre quelque portion d'amour ; on ne hait guère, que parce qu'on aime.

4°. Enfin, il y a du plaiſir attaché à l'accompliſſement de nos devoirs envers Dieu, envers nous-mêmes & envers les autres. Epicure, fier d'avoir attaqué le dogme d'une cauſe intelligente, ſe flattoit d'avoir anéanti une puiſſance ennemie de notre bonheur. Mais pourquoi nous former cette idée ſuperſtitieuſe d'un être qui, en nous donnant des goûts, nous offre de toutes parts des ſentimens agréables, qui, en nous compoſant de diverſes facultés, a voulu qu'il n'y en eût aucune dont l'exercice ne fût un plaiſir ? Les biens que nous poſſédons ſont-ils donc empoiſonnés par l'idée que ce ſont des préſens d'une intelligence bienfaiſante ? N'en doivent-ils pas plutôt recevoir un nouveau prix, s'il eſt vrai que l'ame ne ſoit jamais plus tranquille & plus parfaite, que quand elle ſent qu'elle fait de ces biens un uſage conforme aux intentions de l'auteur ? Cette idée, qui épure nos plaiſirs, porte le calme dans le cœur, & en écarte l'inquiétude

Digitized by Google

& le chagrin. Placés dans l'univers comme dans le jardin d'Eden, si la Providence nous défend l'usage d'un fruit par l'impuissance de le cueillir, ou par les inconvéniens qui y sont attachés, n'en acceptons pas avec moins de reconnoissance ceux qui se présentent à nous de toutes parts ; jouissons de ce qui nous est offert, sans nous trouver malheureux par ce qui nous est refusé : le desir se nourrit d'espérance, & s'éteint par l'impossibilité d'atteindre à son objet : nous devons à la puissance de Dieu le tribut d'une soumission parfaite à tout ce qui résulte de l'établissement de ses loix ; nous devons à sa sagesse l'hommage d'une persuasion intime, que si nous étions admis à ses conseils, nous applaudirions aux raisons de sa conduite. Ces sentimens respectueux, un sentiment de plaisir les accompagne, une heureuse tranquillité les suit.

Il y a aussi du plaisir attaché à l'accomplissement de nos devoirs envers nous-mêmes ; le plaisir naît du sein de la vertu. Quoi de plus heureux que de se plaire dans une suite d'occupations convenables à ses talens & à son état.

Digitized by Google

La ſageſſe écarte loin de nous le chagrin, elle garantit même de la douleur, qui, dans les tempéramens bien conformés, ne doit guère ſa naiſſance qu'aux excès : lorſqu'elle ne peut la prévenir, elle en émouſſe du moins l'impreſſion, toujours d'autant plus forte, qu'on y oppoſe moins de courage. Les Indiens, les Sauvages, les Fanatiques marquent de la gaité dans le ſein des douleurs les plus vives ; ils maîtriſent leur attention au point de la détourner du ſentiment déſagréable qui les frappe, & de la fixer ſur le fantôme de perfection auquel ils ſe dévouent. Seroit-il poſſible que la raiſon & la vertu appriſſent de l'ambition & du préjugé, à affoiblir auſſi le ſentiment de la douleur par d'heureuſes diverſions ?

Si nous voulons remplir tous nos devoirs envers les autres hommes, ſoyons juſtes & bienfaiſans ; la morale nous l'ordonne, la théorie des ſentimens nous y invite ; l'injuſtice, ce principe fatal des maux du genre humain, n'afflige pas ſeulement ceux qui en ſont les victimes, c'eſt une ſorte de ſerpent qui commence par déchirer

Digitized by Google

le ſein de celui qui le porte. Elle prend naiſſance dans l'avidité des richeſſes ou dans celle des honneurs, & en fait ſortir avec elle un germe d'inquiétude & de chagrin. L'habitude de la juſtice & de la bienveillance qui nous rend heureux, principalement par les mouvemens de notre cœur, nous le rend auſſi par les ſentimens qu'elle inſpire à ceux qui nous approchent; un homme juſte & bienfaiſant, qui ne vit que pour des mouvemens de bienveillance, eſt aimé & eſtimé de tous ceux qui l'approchent. Si l'on a dit de la louange, qu'elle étoit pour celui à qui elle s'adreſſoit, la plus agréable de toutes les muſiques, on peut dire de même qu'il n'eſt point de ſpectacle plus doux que celui de ſe voir aimé; tous les objets qui s'offriront lui ſeront agréables, tous les mouvemens qui s'éleveront dans ſon cœur, ſeront des plaiſirs.

Il y a pluſieurs ſortes de plaiſirs; ſçavoir ceux du corps, ceux de l'eſprit, & ceux du cœur; c'eſt une ſuite de ce que nous venons de dire. Il ſe préſente ici une queſtion importante, qui, bien avant la naiſſance d'Epicure & de Platon, a partagé le genre humain en deux

Digitized by Google

sectes différentes. Les plaisirs des sens l'emportent-ils sur ceux de l'ame ? Et parmi les plaisirs de l'ame, ceux de l'esprit sont-ils préférables à ceux du cœur ? Pour en juger, imaginons-les entierement séparés les uns des autres, & portés à leur plus haut point de perfection. Qu'un être insensible à ceux de l'esprit goûte ceux du corps dans toute sa durée ; mais que privé de toute connoissance, il ne se souvienne point de ceux qu'il a sentis, qu'il ne prévoye point ceux qu'il sentira, & que, renfermé pour ainsi dire dans son écaille, tout son bonheur consiste dans le sentiment sourd & aveugle qui l'affecte pour le moment présent. Imaginons au contraire, un homme mort à tous les plaisirs des sens, mais en faveur de qui se rassemblent tous ceux de l'esprit & du cœur ; s'il est seul, que l'histoire, la géométrie, les belles-lettres, lui fourniſſent de belles idées, & lui marquent chaque moment de sa retraite par de nouveaux témoignages de la force & de l'étendue de son esprit ; s'il se livre à la société, que l'amitié, que la gloire, compagne naturelle de la vertu, lui fourniſſent hors de lui des preuves tou-

Digitized by Google

jours renaissantes de la grandeur & de la beauté de son ame, & que dans le fond de son cœur, sa conformité à la raison soit toujours accompagnée d'une joie secrete que rien ne puisse altérer; il me semble qu'il est peu d'hommes nés sensibles aux plaisirs de l'esprit & du corps, qui, placés entre ces deux états de bonheur, à peu près comme un philosophe l'a feint d'Hercule, préférassent au sort de l'être intelligent, la félicité d'un huitre.

Les plaisirs du corps ne sont jamais plus vifs que quand ils sont des remedes à la douleur; c'est l'ardeur de la soif qui décide du plaisir qu'on ressent à l'éteindre. La plûpart des plaisirs du cœur & de l'esprit ne sont point altérés par ce mêlange impur de la douleur. Ils l'emportent d'ailleurs par leur agrément; ce que la volupté a de délicieux, elle l'emprunte de l'esprit & du cœur; sans leur secours, elle devient bientôt fade & insipide à la fin. Les plaisirs du corps n'ont guère de durée, que ce qu'ils en empruntent d'un besoin passager; dès qu'ils vont au-delà, ils deviennent des germes de douleur; les plaisirs de l'esprit & du cœur leur sont

Digitized by Google

donc bien supérieurs, n'eussent-ils sur eux que l'avantage d'être bien plus de nature à remplir le vuide de la vie.

Mais parmi les plaisirs de l'esprit & du cœur, auxquels donnerons-nous la préférence. Il me semble qu'il n'en est point de plus touchant, que ceux que fait naître dans l'ame l'idée de perfection; elle est comme un objet de notre culte, auquel on sacrifie tous les jours les plus grands établissemens, sa conscience même & sa personne. Pour se garantir de la flétrissure attachée à la poltronerie, elle a précipité dans le sein de la mort des hommes flattés d'acheter à ce prix la conservation de ce qui leur étoit cher. C'est elle qui rend les Indiennes insensibles à l'horreur de se brûler vives, & qui leur ferme les yeux sur tous les chemins que leur ouvre la libéralité & la religion de leur Prince, pour les dérober à ce supplice volontaire; les vertus, l'amitié, les vices mêmes empruntent d'elle la meilleure partie de leur agrément.

Un comique Grec trouvoit qu'on ne prenoit pas d'assez justes mesures, quand on vouloit s'assurer d'un prisonnier. Que n'en confie-t-on la garde au

Digitized by Google

plaisir. Que ne l'enchaîne-t-on par les délices. Plaute & l'Arioste ont adopté cette plaisanterie; mais tous ces poëtes auroient peu connu le cœur humain, s'ils eussent cru sérieusement que jamais leur captif n'auroit brisé ses chaînes. Il n'eût pas été nécessaire de faire briller à ses yeux tout l'éclat de la gloire; qu'il se fût trouvé mépriſable dans sa prison, ou qu'il y eût craint le mépris des autres hommes, il eût bientôt été tenté de préferer un péril illustre à une volupté honteuse. La gloire a plus d'attrait pour les ames bien nées, que la volupté; tous craignent moins la douleur & la mort, que le mépris.

Les qualités de l'esprit, il est vrai, fournissent à ceux que la passion n'éblouit pas, un spectacle encore plus agréable que celui de la figure; il n'y a que l'envie ou la haine qui puissent rendre insensible au plaisir d'appercevoir en autrui cette pénétration vive, qui saisit dans chaque objet les faces qui s'assortissent le mieux avec la situation où l'on est; mais la beauté de l'esprit, quelque brillante quelle soit, est effacée par la beauté de l'ame. Les saillies les plus ingénieuses n'ont pas

Digitized by Google

l'éclat des traits qui peignent vivement une ame courageuse, désintéressée, bienfaisante. Le genre humain applaudira dans tous les siecles, au regret qu'avoit Titus, d'avoir perdu le tems qu'il n'avoit pas employé à faire des heureux; & les échos de nos théâtres applaudissent tous les jours aux discours d'une infortunée, qui abandonnée de tout le genre humain, interrogée sur les ressources qui lui restent dans ses malheurs, moi, répond-t-elle, & c'est assez. Il est peu de personnes qui soient du caractere d'Alcibiade, qui étoit plus sensible à la réputation d'homme d'esprit, qu'à celle d'honnête homme; tant il est vrai que les sentimens du cœur flattent plus que les plaisirs de l'esprit. En un mot, les traits les plus réguliers d'un beau visage sont moins touchans que les graces de l'esprit, qui sont effacées à leur tour par les sentimens & par les actions qui annoncent de l'élévation dans l'ame & dans le courage: l'agrément naturel des objets se gradue toujours dans l'ordre que je viens d'exposer; & c'est ainsi que la nature nous apprend ce que l'expérience confirme, que la beauté de l'es-

Digitized by Google

prit donne plus de droit à la félicité, que celle du corps, & qu'elle en donne moins que celle de l'ame.

Parmi les plaisirs, il y en a qui sont tels par leur jouissance, que leur privation n'est point douleur : la vapeur des parfums, les spectacles de l'architecture, de la peinture & de la déclamation; les charmes de la musique, de la poësie, de la géométrie, de l'histoire, d'une société choisie; tous ces plaisirs sont de ce genre. Ce ne sont point des secours qui soulagent notre indigence, ce sont des graces qui nous enrichissent & augmentent notre bonheur : combien de gens qui les connoissent peu & qui jouissent pourtant d'une vie douce. Il n'en est pas ainsi de quelques autres sortes de sentimens agréables; la loi, par exemple, qui nous invite à nous nourrir ne se borne point à récompenser notre docilité, elle punit notre désobéissance. L'auteur de la nature ne s'est pas reposé sur le plaisir seul du soin de nous convier à notre conservation; il nous y porte par un ressort encore plus puissant, par la douleur.

Digitized by Google

POLITESSE.

POUR découvrir l'origine de la politeſſe, il faudroit la ſçavoir bien définir, & ce n'eſt pas une choſe aiſée. On la confond preſque toujours avec la civilité & la flatterie, dont la premiere eſt bonne, mais moins excellente & moins rare que la politeſſe ; & la ſeconde mauvaiſe & inſupportable, lorſque cette même politeſſe ne lui prête pas ſes agrémens.

Tout le monde eſt capable d'apprendre la civilité, qui ne conſiſte qu'en certains termes & certaines cérémonies arbitraires, ſujettes, comme le langage, aux pays & aux modes ; mais la politeſſe ne s'apprend point ſans une diſpoſition naturelle, qui à la vérité a beſoin d'être perfectionnée par l'inſtruction & par l'uſage du monde. Elle eſt de tous les tems & de tous les pays ; & ce qu'elle emprunte d'eux lui eſt ſi peu eſſentielle, qu'elle ſe fait ſentir au travers du ſtyle ancien & des coutumes les plus étrangeres. La flatterie n'eſt pas moins naturelle ni moins

Digitized by Google

indépendante des tems & des lieux, puiſque les paſſions qui la produiſent ont toujours été & ſeront toujours dans le monde. Il ſemble que les conditions élevées devroient garantir de cette baſſeſſe ; mais il ſe trouve des flatteurs dans tous les états : quand l'eſprit & l'uſage du monde enſeignent à déguiſer ce défaut ſous le maſque de la politeſſe, en ſe rendant agréable, il devient plus pernicieux ; mais toutes les fois qu'il ſe montre à découvert, il inſpire le mépris & le dégoût, ſouvent même aux perſonnes en faveur deſquelles il eſt employé : il eſt donc autre choſe que la politeſſe, qui plaît toujours & qui eſt toujours eſtimée. En effet, ſi on juge de ſa nature par le terme dont on ſe ſert pour l'exprimer, on n'y découvre rien que d'innocent & de louable. Polir un ouvrage dans le langage des artiſans, c'eſt en ôter ce qu'il y a de rude & d'ingrat, y mettre le luſtre & la douceur dont la matiere qui le compoſe ſe trouve ſuſceptible, en un mot le finir & le perfectionner. Si l'on donne à cette expreſſion un ſens ſpirituel, on trouve de même que ce qu'elle renferme eſt bon & louable.

Digitized by Google

Un discours, un sens poli, des manieres & des conversations polies, cela ne signifie-t-il pas que ces choses sont exemptes de l'enflure, de la rudesse, & des autres défauts contraires au bon sens & à la société civile, & qu'elles sont revêtues de la douceur, de la modestie, & de la justice que l'esprit cherche, & dont la société a besoin pour être paisible & agréable. Tous ces effets renfermés dans de justes bornes ne sont-ils pas bons, & ne conduisent-ils pas à conclure que la cause qui les produit ne peut aussi être que bonne? Je ne sçais si je la connois bien; mais il me semble qu'elle est dans l'ame une inclination douce & bienfaisante, qui rend l'esprit attentif, & lui fait découvrir avec délicatesse tout ce qui a rapport avec cette inclination, tant pour le sentir dans ce qui est hors de soi, que pour le produire soi-même suivant sa portée; parce qu'il me paroît que la politesse, aussi-bien que le goût, dépend de l'esprit plutôt que de son étendue; & que comme il y a des esprits médiocres, qui ont le goût très-sûr dans tout ce qu'ils sont capables de connoître, & d'autres très-élevés, qui

Digitized by Google

l'ont mauvais ou incertain, il se trouve de même des esprits de la premiere classe dépourvus de politesse, & de communs qui en ont beaucoup. On ne finiroit point, si on examinoit en détail combien ce défaut de politesse se fait sentir, & combien, s'il est permis de parler ainsi, elle embellit tout ce qu'elle touche. Quelle attention ne faut-il pas avoir pour pénétrer les bonnes choses sous une enveloppe grossiere & mal polie ? Combien de gens d'un mérite solide, combien d'écrits & de discours bons & sçavans qui sont fuits & rejettés, & dont le mérite ne se découvre qu'avec travail par un petit nombre de personnes, parce que cette aimable politesse leur manque ? Et au contraire qu'est-ce que cette même politesse ne fait pas valoir ? Un geste, une parole, le silence même, enfin les moindres choses guidées par elle, sont toujours accompagnées de graces, & deviennent souvent considérables. En effet, sans parler du reste, de quel usage n'est pas quelquefois ce silence poli, dans les conversations même les plus vives? C'est lui qui arrête les railleries précisément au terme qu'elles ne pourroient passer

ſans devenir piquantes, & qui donne auſſi des bornes aux diſcours qui montreroient plus d'eſprit que les gens avec qui on parle n'en veulent trouver dans les autres? Ce même ſilence ne ſupprime-t-il pas auſſi fort à propos pluſieurs réponſes ſpirituelles, lorſqu'elles peuvent devenir ridicules ou dangereuſes, ſoit en prolongeant trop les complimens, ſoit en évitant quelques diſputes. Ce dernier uſage de la politeſſe la releve infiniment, puiſqu'il contribue à entretenir la paix, & que par-là il devient, ſi on l'oſe dire, une eſpece de préparation à la charité. Il eſt encore bien glorieux à la politeſſe d'être ſouvent employée dans les écrits & dans les diſcours de morale; ceux mêmes de la morale Chrétienne, comme un véhicule qui diminue en quelque ſorte la peſanteur & l'auſtérité des préceptes & des corrections les plus ſéveres. J'avoue que cette même politeſſe étant profanée & corrompue, devient ſouvent un des plus dangereux inſtrumens de l'amour-propre mal réglé; mais en convenant qu'elle eſt corrompue par quelque choſe d'étranger, on prouve, ce me ſemble, que de ſa nature elle eſt pure & innocente.

Digitized by Google

Il ne m'appartient pas de décider, mais je ne puis m'empêcher de croire que la politeſſe tire ſon origine de la vertu ; qu'en ſe renfermant dans l'uſage qui lui eſt propre, elle demeure vertueuſe ; & que lorſqu'elle ſert au vice, elle éprouve le ſort des meilleures choſes dont les hommes vicieux corrompent l'uſage. La beauté, l'eſprit, le ſçavoir, toutes les créatures en un mot, ne ſont-elles pas ſouvent employées au mal, & perdent-elles pour cela leur *bonté naturelle* ? Tous les abus qui naiſſent de la politeſſe n'empêchent pas qu'elle ne ſoit eſſentiellement un bien, tant dans ſon origine que dans les effets, lorſque rien de mauvais n'en altere la ſimplicité.

Il me ſemble encore que la politeſſe s'exerce plus fréquemment avec les hommes en général, avec les indifférens, qu'avec les amis, dans la maiſon d'un étranger, que dans la ſienne, ſurtout lorſqu'on y eſt en famille, avec ſon pere, ſa mere, ſa femme, ſes enfans. On n'eſt pas poli avec ſa maîtreſſe ; on eſt tendre, paſſionné, galant. La politeſſe n'a gueres lieu avec ſon pere, avec ſa femme ; on doit à

Digitized by Google

ces êtres d'autres ſentimens. Les ſentimens vifs, qui marquent l'intimité, les liens du ſang, laiſſent donc peu de circonſtances à la politeſſe. C'eſt une qualité peu connue du ſauvage. Elle n'a gueres lieu au fond des forêts, entre des hommes & des femmes nuds, & tout entiers à la pourſuite de leurs beſoins; & chez les peuples policés, elle n'eſt ſouvent que la démonſtration extérieure d'une bienfaiſance qui n'eſt pas dans le cœur.

Digitized by Google

POLITIQUE.

GRACE politique : ce mot a des acceptions différentes ; l'usage les a fixées ; il a voulu que l'on dît dans de certaines circonstances, faire grace ; dans d'autres, faire une grace : ce qu'un grammairien devoit démêler, & qu'un philosophe devoit voir & sentir, le monde l'a soupçonné ; mais il faut lui montrer ce qu'il a entrevu.

Faire grace ; on entend par-là suspendre & empêcher l'effet d'une loi quelconque. Il est évident qu'il n'y a que le législateur qui puisse abroger une loi qu'il a portée. Une loi n'est telle, & n'a de force, que la force que le peuple lui a donné en la recevant. Les loix qui gouvernent un peuple sont donc à lui ; il est donc le même tant que ces loix sont les mêmes : il est donc modifié quand ses loix sont changées. Je remarquerai que c'est dans le gouvernement où ces loix peuvent souffrir plus de modifications, qu'elles peuvent être anéanties plutôt, & que par conséquent ce seront les loix moins

Digitized by Google

intimes entr'elles & moins néceſſaires qui ſeront plus ſujettes aux révolutions. Lorſque les hommes étoient gouvernés ſeulement par les loix de la ſociabilité, la ſociété ſeroit détruite, ſi l'exécution des loix qui la forment étoit ſuſpendue; d'où nous conclurons que lorſqu'une loi peut être abolie ſans bouleverſer le gouvernement, ce gouvernement eſt lâche; & que ſi elle peut être abolie ſans y produire un grand effet, ce gouvernement eſt monſtrueux.

Les recherches qui nous conduiroient à découvrir dans quel état les loix fondamentales peuvent être détruites par d'autres loix, ou par le changement des mœurs, ne ſont pas de mon ſujet. Je dirai ſeulement que lorſque les mœurs ne découlent pas des loix, qu'alors on peut frapper les loix; & que lorſqu'elles en découlent, c'eſt la corruption des mœurs qui les changent. Il réſulte de ceci, qu'il eſt abſurde de dire qu'un ſeul homme puiſſe faire une loi; qu'il eſt dangereux d'en faire de nouvelles; plus dangereux encore d'arrêter l'exécution des anciennes; & que le pouvoir le plus effrayant eſt celui de l'homme qui

Digitized by Google

qui revêt l'iniquité du ſceau de la juſtice. Les deſpotes n'en peuvent pas venir à ce point ; auſſi certains déclamateurs contre les deſpotes ont bien ſervi les tyrans.

Faire des graces ; grace dans ce ſens ſignifie dons, faveurs, diſtinctions, &c. accordés aux hommes qui n'ont d'autres prétentions pour les obtenir, que d'en être ſuſceptibles par leur naiſſance ou leur état.

Les graces ſont en rapport des principes qui meuvent les gouvernemens : l'amour de l'égalité qui produit la liberté des républiques, exclut les graces ; & comme la vertu qui en eſt le principe, eſt étroitement liée à l'amour de la liberté, ces gouvernemens ne comportent qu'une ſeule eſpece de grace, celle d'être nourri & entretenu aux dépens du public, ou de recevoir des dons du fiſc. En effet, que manque-t-il à un homme vertueux ? Que donneroient des hommes libres à un homme libre comme eux ? Le citoyen qui avoit ſauvé la vie à un citoyen avoit droit à la couronne civique ; le ſoldat qui avoit monté le premier à l'aſſaut d'une ville ennemie avoit droit

Digitized by Google

à la couronne murale, &c. Ces récompenses à Rome & dans la Grece n'avoient rien d'arbitraire ; les services rendus avoient leur prix.

Dans les états despotiques les graces sont identifiées avec les charges ; il faut que le despote choisisse un esclave pour gouverner d'autres esclaves, & il l'appellera visir ou bacha : comme la nature de ce gouvernement exclut les droits, il faut que son principe établisse les graces que la nature de ce gouvernement exige : elles ne peuvent pas devenir abusives, parce que ce gouvernement est lui-même l'excès de tous les abus.

C'est dans les monarchies que les graces sont plus intimement liées avec le principe de ce gouvernement ; l'honneur est relatif ; il suppose donc des distinctions : la vertu, principe des républiques, les exclut, pour ainsi dire ; l'honneur en exige, mais il en dédaigne plusieurs : il faut aussi que la nature des graces suive la marche de l'honneur, sans quoi l'enchantement de ce gouvernement ne subsistera plus, l'opinion seroit détruite. Un roi peut établir, par exemple, un ordre dans son

Digitized by Google

royaume ; c'eſt l'opinion des hommes ſuſceptibles de cet honneur, qui a rendu cette marque diſtinctive plus ou moins deſirable : mais elle la rend toujours l'objet de l'ambition la plus déréglée, parce qu'elle donne aux hommes une grandeur plus idéale, & par conſéquent plus éloignée de celle qu'ils partageront avec leurs égaux. Dans cet état, tous les ordres qui le compoſent tendent vers le monarque ; il eſt élevé au ſommet de la pyramide, ſa baſe moyennant cela n'eſt pas écraſée ; mais auſſi les malheurs qui peuvent renverſer l'édifice monarchique ſont peut-être innombrables. Je vais jetter ſeulement ici un regard ſur les malheurs & ſur le bien que peuvent produire les graces.

Nous avons dit qu'il n'étoit point d'honneur ſans diſtinctions, & moyennant cela, qu'il falloit que les diſtinctions ſuiviſſent la marche de l'honneur ; en effet, ſi elles le dénaturent, le gouvernement ſera bouleverſé ; les diſtinctions renferment toutes les graces poſſibles, les biens, les charges qui en rapportent, & auxquelles ſont joints les honneurs, les places du royaume,

Digitized by Google

& les marques honorables ſans biens. Tant que le luxe n'aura point corrompu les ames, l'aiſance ſera générale, au moins il y aura une proportion établie dans la fortune des particuliers; alors les hommes auront encore cette force élaſtique, qui les fera remonter où ils étoient avant d'être pliés. L'ordre de l'Etoile fut-il avili, il fallut créer celui de S. Michel; celui-ci fut-il proſtitué, il fallut qu'Henri III créât celui du Saint-Eſprit. Ce qui peut introduire inévitablement le luxe, & pis encore, la ſoif de l'or, dans un état monarchique, c'eſt la diſtribution des graces & leur nature. Si l'on ne diſtingue pas les bienfaits, les dons, les récompenſes, les graces proprement dites, par leſquelles je n'entends déſormais que les marques purement honorables, tout ſera perdu. Louis XIV a ſenti une partie de ce que je dis: il répandoit ſes bienfaits, ils tiennent à la généroſité; il accorda des dons à ceux qui étoient attachés au ſervice de ſa perſonne, cela tient à la reconnoiſſance; récompenſa les artiſtes célébres & les gens de lettres illuſtres, cela tient à la gloire; fit des graces aux ſeigneurs de ſa cour, cela tient à la dignité: il eût tout fait,

Digitized by Google

s'il n'avoit pas attaché au bonheur de lui plaire des graces que partageoient ceux qui avoient l'honneur de servir dans ses armées; & qu'il n'eût pas donné à ses courtisans des biens immenses, qui les rendoient l'objet de la jalousie de ceux dont à leur tour ils envioient les grades. Le danger de ce mal étoit moins voisin, que s'il eût tout confondu; il en étoit presque le maître : mais ce mal devoit jetter des racines profondes, & qui ébranleroient la machine si on vouloit les déraciner. C'est le luxe qu'il devoit produire; quand il sera poussé à l'excès, on demandera les charges pour jouir de leurs émolumens. Alors on pourra prostituer des honneurs; on les desirera ces honneurs, & on les partagera avec des gens qui les dégradent, parce que le tems sera venu de demander combien avez-vous d'argent ? Il est pourtant un moyen de reculer ces tems déteſtables, c'est de n'attacher aux grades, aux marques, aux places honorifiques nul revenu; cela arrêteroit le luxe; on ne se ruineroit plus pour avoir un gouvernement; mais on feroit un bon usage de son bien pour se rendre digne de commander une province.

Digitized by Google

PROBITÉ.

LA probité eſt un attachement à toutes les vertus civiles. Il en coûte plus qu'on ne penſe pour s'acquitter envers les hommes de tout ce qu'on leur doit; les paſſions en murmurent, l'humeur s'y oppoſe, la nature y répugne, l'amour-propre s'en allarme; à regarder tous les devoirs de la ſociété civile ſans une eſpece de frayeur, c'eſt marquer qu'on ne s'eſt jamais mis en peine de les obſerver comme il faut; ce n'eſt que ſous les auſpices de la religion que les droits les plus ſacrés de la ſociété peuvent être en aſſurance, & qu'ils ſont reſpectés. Un homme qui a ſecoué le joug de la religion, ne trouve nulle part de motif aſſez puiſſant, pour le rendre fidele aux devoirs de la probité. Qu'eſt-ce qui lui tiendra lieu de religion ? L'intérêt, ſans doute, car c'eſt le grand mobile de la conduite des gens du monde; peut-être un intérêt d'honneur, mais toujours un intérêt humain, qui n'a ni Dieu pour objet, ni l'autre vie pour fin. On

Digitized by Google

a beau vanter sa probité, si elle n'est pour ainsi dire étayée de la religion, les droits de la société courent alors un grand risque. Je conviens que mon intérêt peut me réduire à garder certains dehors qui en imposent, parce qu'en ne les gardant pas, je risquerois bien plus, qu'il ne m'en coûteroit à les garder; probité par conséquent toute défectueuse & peu durable, que celle à qui la religion ne prête pas son appui. Car si c'est précisément l'intérêt qui me conduit, que risquerai-je en mille rencontres, si j'ai l'autorité, à brusquer l'un, à tromper l'autre, à supplanter celui-ci, à décrier celui-là, à détruire en un mot tout ce qui me nuit, tout ce qui me choque? Que gagnerai-je à me contraindre pour des gens que je crains peu, de qui je n'attends rien? Que me reviendra-t-il de mille sacrifices inconnus, dont les hommes mêmes ne sont pas les témoins? Cependant pour quelques occasions éclatantes, où j'autorise la probité que j'attends par celle que j'exerce, combien d'autres occasions aussi importantes, où j'ai à souffrir devant les hommes par la violence que je me fais?

Digitized by Google

Combien d'autres occasions où intérêt pour intérêt, celui d'écouter ma passion est pour moi au-dessus de celui d'écouter ma raison ? Le plaisir de satisfaire une passion qui nous tyrannise avec force & avec vivacité, & qui a l'amour-propre dans ses intérêts, est communément ce que nous regardons comme le plus capable de contribuer à notre satisfaction & à notre bonheur.

Les passions étant très-souvent opposées à la vertu & incompatibles avec elle, il fallut, pour contrebalancer leur effet, mettre un nouveau poids dans la balance de la vertu; & ce poids ne peut être mis que par la religion. J'ai un droit bien fondé, que les hommes me rendent ce qu'ils me doivent; & pour les y engager, il faut aussi que je leur rende tout ce que je leur dois. Voilà le grand principe de la morale, de ces hommes qui prétendent que la religion n'a aucune influence sur les mœurs; mais parce que j'ai un autre intérêt présent bien plus fort, qui est une passion furieuse de m'enrichir, de me satisfaire, de m'aggrandir, ce sera là, au risque de tout ce qui pourra arriver, le mobile de ma conduite. Tou-

Digitized by Google

tes les voies honorables, régulieres, honnêtes, qui ne m'éloigneront point de mon but, ſeront de mon goût; je les reſpecterai, j'aurai ſoin de faire ſonner bien haut ma probité, ma ſincérité, ma ſageſſe; & toutes les ſourdes intrigues qui m'en abrégeront le chemin, ſeront miſes en uſage; n'eſt-ce pas ainſi que raiſonne, que penſe, que ſe conduit tout homme paſſionné, qui n'eſt pas retenu par le frein de la religion?

Combien d'autres occaſions, où tous les intérêts de l'homme, dans le ſyſtême de l'incrédulité, conſpirent à tenter un cœur par ſon foible, & à le mettre en compromis avec les loix de la probité? L'honneur eſt à couvert; l'impunité eſt aſſurée; la paſſion eſt vive; le plaiſir eſt piquant; la fortune eſt brillante; le chemin eſt court; il ne m'en coûtera qu'un peu de ſtabilité & de mauvaiſe foi, pour ſurprendre la ſimplicité, & ſéduire l'innocence; qu'un peu de médiſance pour écarter un rival dangereux, & ſupplanter un concurrent redoutable; qu'un peu de complaiſance, pour m'aſſurer un protecteur injuſte, & me ménager un cri-

Digitized by Google

minel appui ; qu'un peu de détour & de dissimulation, pour parvenir au comble de mes desirs ; ferai-je ce pas ; ne le ferai-je point ? Non, me dit la probité, non, me dit l'honneur, non, me dit la sagesse. Ah ! foible voix au milieu de tant d'attraits, de tant de fortes tentations, seriez-vous écoutée, si la religion ne vous appuye point de ses oracles ? Qui de nous voudroit être alors à la discrétion d'un sage sans religion ? Honnête homme tant qu'il vous plaira, s'il n'a de la religion, sa probité m'est suspecte dans ces circonstances délicates.

Combien d'autres occasions, moins frappantes à la vérité, mais aussi plus fréquentes, où l'intérêt humain n'est pas assez pressant pour obtenir de moi tout ce que le prochain a droit d'en attendre ? Car il faut bien de la fidélité, bien de l'attention pour rendre à chacun ce que l'on doit, & bien de la constance pour ne manquer jamais à ce que l'on doit. Ceux qui vous environnent & qui vous pressent sont quelquefois des étrangers, peut-être des fâcheux, peut-être même des ennemis, n'importe. Ces ennemis, ces fâcheux,

Digitized by Google

ces étrangers ont sur vous par leurs rapports de légitimes droits ; & vous avez à leur égard, par vos emplois, par vos charges, par votre état, des devoirs indispensables ; ce qu'ils vous demandent se réduit souvent à de médiocres attentions, à de légeres bienséances, à de véritables minuties, à de simples bagatelles ; mais minuties, bagatelles, superficies tant qu'il vous plaira, ce sont toujours des assujettissemens réels dont dépendent le bon ordre ; assujettissemens pour lesquels on a d'autant plus de répugnance, qu'elle est causée par un ton d'imagination, par un trait d'humeur chagrine, par une situation bisarre d'esprit, qui peuvent être l'effet du tempérament ou de quelques conjonctures indépendantes de la liberté. Enfin c'est presque toujours à contre-tems, que les devoirs sociables reviennent ; c'est par exemple, lorsque le chagrin vous ronge, que l'ennui vous abat, que la paresse vous tient ; c'est lorsqu'occupés à des intérêts chers ou à des amusemens piquans, qu'un peu de solitude vous plairoit ; faut-il donc tout quitter alors, vaincre sa répugnance & la disposi-

Digitized by Google

tion actuelle de ſon humeur ? En doutez-vous ? Eh ! d'où viennent, je vous prie, les murmures des enfans, les plaintes des parens, les cris des cliens, les mécontentemens des domeſtiques ? Ne ſont-ils pas tous les jours les victimes d'une humeur, d'un caprice qu'il faudroit vaincre pour les agrémens de la ſociété ? Or, quel eſt l'incrédule honnête homme, qui par les ſeuls principes de la ſageſſe mondaine, conſentira à les ſacrifier de la ſorte au bonheur de la ſociété ? On fera ce perſonnage, ſi vous voulez, en public ; mais on ſçaura s'en dédommager en particulier ; & on fera payer bien cher aux ſiens, tout le reſte du jour, quelques momens de contrainte qu'on a paſſés avec d'autres ; c'eſt donc un principe certain, que ce n'eſt que dans la religion, qu'on peut trouver une juſtice exacte, une probité conſtante, une ſincérité parfaite, une application utile, un déſintéreſſement généreux, une amitié fidelle, une inclination bienfaiſante, un commerce même agréable, en un mot, tous les charmes, & les agrémens de la ſociété. Ces principes ſont applicables à tous cultes, ou ils ne le ſont à aucun.

Digitized by Google

PROVIDENCE.

LA Providence eſt le ſoin que la Divinité prend de ſes ouvrages, tant en les conſervant, qu'en dirigeant leurs opérations. Les Payens, tant poëtes que philoſophes, ſi l'on en excepte les épicuriens, l'ont reconnue; & elle a été admiſe par toutes les nations du moins policées, & qui vivoient ſous le gouvernement des loix. Virgile nous tiendra ici lieu de tous les poëtes. Il fait adreſſer à Jupiter cette invocation par Venus :

O qui res hominumque, Deûmque
Æternis Regis imperiis, & fulmine terres.

Diodore de Sicile dit que les Chaldéens ſoutenoient que l'ordre & la beauté de cet univers étoient dûs à une Providence, & que ce qui arrive dans le ciel & ſur la terre, n'arrive point de ſoi-même, & ne dépend point du haſard, mais ſe fait par la volonté fixe & déterminée des dieux. Les philoſophes barbares admettoient une Providence générale. Ils tomboient d'accord

Digitized by Google

qu'un premier moteur, que Dieu avoit préſidé à la formation de la terre; mais ils nioient une Providence particuliere; ils diſoient que les choſes ayant une fois reçu le mouvement qui leur convenoit, s'étoient dépliées, pour ainſi dire, & ſe ſuccédoient les unes aux autres à point nommé: c'eſt une folie de croire, diſoient-ils, que chaque choſe arrive en détail, parce que Jupiter l'a ainſi ordonné: tout au contraire, ce qui arrive eſt une dépendance certaine de ce qui eſt arrivé auparavant. Il y a un ordre inviolable, duquel tous les événemens ne peuvent manquer de s'enſuivre, & qui ne ſert pas moins à la beauté qu'à l'affermiſſement de l'univers.

Les philoſophes Grecs, en admettant une Providence, étoient partagés entr'eux ſur la maniere dont elle étoit adminiſtrée. Il y en eut qui n'étendirent la providence de Dieu, que juſqu'au dernier des orbes céleſtes; le genre humain n'y avoit point de part. Il y en eut auſſi qui ne la faiſoient gouverner que les affaires générales, la déchargeant du ſoin des intérêts particuliers: *Magna dii curant, parva negli-*

Digitized by Google

gunt, disoit le stoïcien Balbus ; ils ne croyoient pas qu'elle s'abaissât jusqu'à veiller sur les moissons & sur les fruits de la terre.

Il faut ici remarquer que la religion des payens, ce qu'ils disoient de la Providence, leur crainte de la justice divine, leurs espérances des faveurs d'en-haut, étoient des choses qui ne couloient point de leur doctrine touchant la nature des dieux. Je parle même de la doctrine des philosophes sur ce grand point. Cette doctrine approfondie, bien pénétrée, étoit l'éponge de toute religion. Voici pourquoi : c'est qu'un Dieu corporel ne seroit pas une substance, mais un amas de plusieurs substances ; car tout corps est composé de parties. Si l'on invoquoit ce Dieu, il n'entendroit point les prieres en tant que tout, puisque rien de composé n'existe hors de notre entendement sous la nature de tout. Si Dieu, en tant que tout, n'entendoit point les prieres, du moins les entendroit-il quant à ses parties ? pas davantage ; car ou chacune de ces parties les entendroit & les pourroit exaucer, ou cela n'appartiendroit qu'à un certain nom-

Digitized by Google

bre de parties. Au premier cas, il n'y auroit qu'une partie qui fût néceſſaire au monde ; toutes les autres paſſeroient ſous le raſoir des nominaux, la nature ne ſouffrant rien d'inutile. Bien plus, cette partie-là contiendroit une infinité d'inutilités ; car elle ſeroit diviſible à l'infini. On ne parvient jamais à l'unité dans les choſes corporelles. Au ſecond cas, on ne pourroit jamais déterminer quel eſt le nombre des parties exauçantes, ni pourquoi elles ont cette vertu préférablement à leurs compagnes ? Dans ces embarras on concluroit par n'invoquer aucun Dieu.

Je vais plus loin ; & je raiſonne contre les philoſophes anciens. Le Dieu que vous admettez, n'étant qu'une matiere très-ſubtile & très-déliée (les anciens n'ont jamais eu d'autre idée de la ſpiritualité) n'eſt tout entier nulle part, ni quant à ſa ſubſtance, ni quant à ſa force : donc il n'exiſte tout entier en aucun lieu quant à ſa ſcience : donc il n'y a rien qui par une idée pure & ſimple connoiſſe tout à la fois le préſent, le paſſé & l'avenir, les penſées & les actions des hommes, la ſituation & les qualités de chaque corps, &c. ;

Digitized by Google

donc la ſcience de votre Dieu eſt partout bornée, & comme le mouvement, quelqu'infini qu'on le ſuppoſe dans l'infinité des eſpaces, eſt néanmoins fini en chaque partie, & modifié diverſement ſelon les rencontres ; ainſi la ſcience, quelqu'infinie qu'elle puiſſe être, extenſive par diſperſion, eſt limitée, intenſive, quant à ſes degrés dans chaque partie de l'univers : il n'y a donc point une Providence réunie qui ſçache tout, & qui regle tout : il ſeroit donc inutile d'invoquer l'auteur de la nature. Si les anciens philoſophes euſſent donc raiſonné conſéquemment, ils auroient nié toute Providence ; mais cette idée d'une Providence eſt ſi naturelle à l'eſprit, & ſi fortement imprimée dans tous les cœurs, que malgré toutes leurs erreurs ſur la nature de Dieu, erreurs qui la détruiſoient abſolument, ils ont néanmoins toujours reconnu cette Providence. Ils ont réuni en un ſeul point toute la force & toute la ſcience de Dieu, quoique dans leurs principes, elle dût être à part & déſunie dans toute la nature. Ils ne ſont redevables de leur orthodoxie ſur cet article, qu'au

Digitized by Google

défaut d'exactitude qui les a empêchés de raisonner conséquemment. Ce sont deux questions, qui dans le vrai, se supposent l'une & l'autre. Si Dieu gouverne le monde, il a présidé à sa formation; & s'il y a présidé, il le gouverne. Mais tous les anciens philosophes n'y regardoient pas de si près: ils avouoient que la matiere ne devoit qu'à elle-même son existence. Il étoit tout simple d'en conclure que les dieux n'agissoient point sur la matiere, & qu'ils n'en pouvoient disposer à leur fantaisie. Mais ce qui nous paroît si simple & si naturel, n'entroit point dans leur esprit; ils trouvoient le secret d'unir les choses les plus incompatibles & les plus discordantes.

Bayle a très-bien prouvé que les épicuriens qui nioient la Providence, dogmatisoient plus conséquemment que ceux qui la reconnoissoient. En effet, ce principe une fois posé, que la matiere n'a point été créée, il est moins absurde de soutenir, comme faisoient les épicuriens, que Dieu n'étoit pas l'auteur du monde, & qu'il ne se mêloit pas de le conduire, que de dire qu'il l'avoit formé, qu'il le conservoit,

Digitized by Google

& qu'il en étoit le directeur. Ce qu'ils disoient étoit vrai ; mais ils ne laissoient pas de parler inconséquemment. C'étoit une vérité, pour ainsi dire, intruse, qui n'entroit point naturellement dans leur système ; ils se trouvoient dans le bon chemin, parce qu'ils s'étoient égarés de la route qu'ils avoient prise au commencement. Voici ce qu'on pouvoit leur dire : si la matiere est éternelle, pourquoi son mouvement ne le seroit-il pas ? Et s'il l'est, elle n'a donc pas besoin d'être conduite. L'éternité de la matiere entraîne avec elle l'éternité du mouvement. Dès que la matiere existe, je la conçois nécessairement susceptible d'un nombre infini de configurations. Peut-on s'imaginer qu'elle puisse être figurable sans mouvement ? D'ailleurs, qu'est-ce que le mouvement introduit dans la matiere ? Du moins quel est-il selon vos idées ? Ce n'est qu'un changement de situation, qui ne peut convenir qu'à la matiere ; c'est un de ses principaux attributs éternels. Et puis, pourroit dire un épicurien, de quel droit Dieu a-t-il ôté la matiere de l'état où elle avoit subsisté éternellement ? Quel est son

Digitized by Google

titre ? D'où lui vient sa commission pour faire cette réforme ? Qu'auroit-on pu lui répondre ? Eût-on fondé ce titre sur la force supérieure dont Dieu se trouvoit doué ? Mais en ce cas-là ne l'eût-on pas fait agir selon la loi du plus fort, & à la maniere de ces conquérans usurpateurs, dont la conduite est manifestement opposée au droit ? Eût-on dit, que Dieu étant plus parfait que la matiere, il étoit juste qu'il la soumît à son empire ? Mais cela même n'est pas conforme aux idées de la religion. Un philosophe qu'on auroit pressé de la sorte, se seroit contenté de dire que Dieu n'exerce son pouvoir sur la matiere, que par un principe de bonté. Dieu, diroit-il, connoissoit parfaitement ces deux choses : l'une, qu'il ne faisoit rien contre le gré de la matiere, en la soumettant à son empire ; car, comme elle ne sentoit rien, elle n'étoit point capable de se fâcher de la perte de son indépendance : l'autre, qu'elle étoit dans un état de confusion & d'imperfection, un amas informe de matériaux, dont on pouvoit faire un excellent édifice, & dont quelques-uns pouvoient être

Digitized by Google

convertis en des corps vivans & en des substances pensantes. Il voulut donc communiquer à la nature un état plus parfait & plus beau que celui où elle étoit.

1°. Un épicurien auroit demandé s'il y avoit un état plus convenable à une chose, que celui où elle a toujours été, & où sa propre nature & la nécessité de son existence l'ont mise éternellement. Une telle condition n'est-elle pas la plus naturelle qui puisse s'imaginer ? Ce que la nature des choses, ce que la nécessité à laquelle tout ce qui existe de soi-même doit son existence, régle & détermine, peut-il avoir besoin de réforme ? 2°. Un agent sage n'entreprend point de mettre en œuvre un grand amas de matériaux, sans avoir examiné ses qualités, & sans avoir reconnu qu'ils sont susceptibles de la forme qu'il voudroit leur donner ; or Dieu pouvoit-il les connoître s'il ne leur avoit pas donné l'être ? Dieu ne peut tirer ses connoissances que de lui-même : rien ne peut agir sur lui ni l'éclairer : si Dieu ne voyant donc point en lui-même, & par la connoissance de ses volontés, l'existence de

Digitized by Google

la matiere, elle devoit lui être éternellement inconnue : il ne pouvoit donc pas l'arranger avec ordre, ni en former son ouvrage. On peut donc conclure de tous ces raisonnemens, que l'impiété d'Epicure venoit naturellement, philosophiquement de l'erreur commune aux payens sur l'existence éternelle de la matiere. Ses avantages auroient été bien plus grands, s'il avoit eu affaire au vulgaire, qui croyoit bonnement, que les dieux mâles & fémelles, issus les uns des autres, gouvernoient le monde.

Il y avoit encore une autre raison qui auroit dû empêcher les anciens philosophes, supposé qu'ils eussent raisonné conséquemment, d'admettre une Providence, du moins particuliere : c'est le sentiment où ils étoient presque tous, qu'il n'y avoit point de peines ni de récompenses dans une autre vie, quoiqu'ils enseignassent au peuple ce dogme, à cause de son utilité. L'ancienne philosophie grecque étoit rafinée, subtilisée, spéculative à l'excès ; elle se décidoit moins par des principes de morale, que par des principes de métaphysique ; & quelque absurdes qu'en

fussent les conséquences, elles n'étoient pas capables de vaincre l'impression que ces principes faisoient sur leurs esprits, ni de les tirer de l'erreur dont ils étoient prévenus; or ces principes métaphysiques qui donnent, dans leur façon de raisonner, nécessairement l'exclusion au dogme des peines & des récompenses d'une autre vie, étoient: 1°. que Dieu ne pouvoit se fâcher, ni faire du mal à qui que ce soit: 2°. que nos ames étoient autant de parcelles de l'ame du monde qui étoit Dieu, à laquelle elles devoient se réunir, après que les liens du corps où elles étoient comme enchaînées, auroient été brisés.

Un moderne rempli des idées philosophiques de ces derniers siecles, sera peut-être surpris de ce que cette conséquence a fort embarrassé toute l'antiquité, lorsqu'il lui paroît & qu'il est réellement si facile de résoudre la difficulté, en distinguant les passions humaines des attributs divins de justice & de bonté, sur lesquels est établi d'une maniere invincible le dogme des peines & des récompenses futures. Mais les anciens étoient fort éloignés d'avoir des idées si précises & si distinctes

Digitized by Google

de la nature divine ; ils ne ſçavoient pas diſtinguer la colere de la juſtice, ni la partialité de la bonté. Ce n'eſt cependant pas qu'il n'y ait eu parmi les ennemis de la religion quelques modernes coupables de la même erreur. Mylord Rocheſter croyoit un être ſuprême ; il ne pouvoit pas s'imaginer que le monde fût l'ouvrage du haſard, & le cours régulier de la nature lui paroiſſoit démontrer le pouvoir éternel de ſon auteur ; mais il ne croyoit pas que Dieu eût aucune de ces affections d'amour & de haine qui cauſent en nous tant de trouble ; & par conſéquent il ne concevoit pas qu'il y eût des récompenſes & des peines futures.

Mais comment concilier, direz-vous, la Providence avec l'excluſion du dogme des peines & des récompenſes d'une autre vie. Pour répondre à votre queſtion, il ſera bon de conſidérer quelle étoit l'eſpece de Providence que croyoient les philoſophes théiſtes. Les péripathéticiens & les ſtoïciens avoient à-peu-près les mêmes ſentimens ſur ce ſujet. On accuſe communément Ariſtote d'avoir cru que la Providence

Digitized by Google

Providence ne s'étendoit point au-deſſous de la lune ; mais c'eſt une calomnie inventée par Chalcidias. Ce qu'Ariſtote a prétendu, c'eſt que la Providence particuliere ne s'étendoit point aux individus. Comme il étoit fataliſte dans ſes opinions ſur les choſes naturelles, & qu'il croyoit en même-tems le libre arbitre de l'homme ; il penſoit que ſi la Providence s'étendoit juſqu'aux individus, ou que les actions de l'homme ſeroient néceſſaires, ou qu'étant contingentes, leurs effets déconcerteroient les deſſeins de la Providence. Ne voyant donc aucun moyen de concilier le libre arbitre avec la Providence divine, il coupa le nœud de la difficulté, en niant que la Providence s'étendît juſqu'aux individus.

Zenon ſoutenoit que la Providence prenoit ſoin du genre humain, de la même maniere qu'elle préſide au globe céleſte ; mais plus uniforme dans ſes opinions qu'Ariſtote, il nioit le libre arbitre de l'homme ; & c'eſt en quoi il différoit de ce philoſophe. Au reſte, l'un comme l'autre, en admettant la Providence générale, rejettoit toute Providence particuliere. Voilà d'abord

Digitized by Google

un genre de Providence, qui eſt non-ſeulement très-compatible avec l'opinion de ne point croire les peines & les récompenſes de l'autre vie, mais qui même détruit la créance de ce dogme.

Le cas des pythagoriciens & des platoniciens eſt à la vérité tout-à-fait différent; car ces deux ſectes croyoient une Providence particuliere qui s'étendoit à chaque individu; une Providence, qui ſuivant les notions de l'ancienne philoſophie, ne pouvoit avoir lieu ſans les paſſions d'amour ou de haine: c'eſt-là le point de la difficulté. Ces ſectes excluoient de la divinité toute idée de paſſion, & particuliérement l'idée de colere; en conſéquence, elles rejettoient la créance du dogme des peines & des récompenſes d'une autre vie; cependant elles croyoient en même-tems une Providence adminiſtrée par le ſecours des paſſions. Pour éclaircir cette oppoſition apparente, il faut avoir recours à un principe dominant du paganiſme, c'eſt-à-dire, de l'influence des divinités locales & néceſſaires. Pythagore & Platon enſeignoient que les différentes régions de

Digitized by Google

la terre avoient été confiées par le maître ſuprême de l'univers au gouvernement de certains dieux inférieurs & ſubalternes. C'étoit long-tems avant ces philoſophes l'opinion populaire de tout le monde payen : elle venoit originairement des Egyptiens, ſur l'autorité deſquels Pythagore & Platon l'adopterent. Tous les écrits de leurs diſciples ſont remplis de la doctrine des démons & des génies, & d'une maniere ſi marquée, que cette opinion devint le dogme caractériſé de leur théologie. Or l'on ſuppoſoit que ces génies étoient ſuſceptibles de paſſions, & que c'étoit par leur moyen, que la Providence particuliere avoit lieu. On doit même obſerver ici que la raiſon qui, ſuivant Chalcidias, faiſoit rejetter aux péripathéticiens la créance d'une Providence, c'eſt qu'ils ne croyoient point à l'adminiſtration des divinités inférieures ; ce qui montre que ces deux opinions étoient étroitement liées l'une à l'autre.

Il paroît évidemment, par ce que nous venons de dire, que le principe, que Dieu eſt incapable de colere, principe qui dans l'idée des payens renver-

Digitized by Google

ns recon-
ucun point
es Dieux, &
mes phi-
divine fu-
nnica tem-
à la colere
une impie
rrangement
univers, di-
mens, sans
cune parti-
ne prove-
ans aucun
re suprême.
es ont joint
cun particu-
Democrite
rvoir que les
Providence;
entrepris d'é-
Tous les epicu-
que leur mai-
le poëte Lu-
où il com-
t d'une ma-
ajoutant une
sur les grands

Digitized by Google

Au fond, Epicure n'admettoit des dieux que par politique, & son système étoit un véritable athéisme. Cicéron le dit d'après Possidonius, dans son livre de la nature des dieux : *Epicurus re tollit, & actione relinquit deos.* Nous résoudrons plus bas les difficultés qu'il faisoit contre le dogme de la Providence.

Tous les peuples policés reconnoissoient une Providence ; cela est sûr des Grecs. On pourroit en rapporter une infinité de preuves ; je me contenterai de celle que me fournit Plutarque dans la vie de Timoleon, de la traduction d'Amiot : « mais arrivé que fut Dionisius en la ville de Corinthe, il n'y eut homme en toute la Grece, qui n'eût envie d'y aller pour le voir & parler à lui, & y alloient les uns très-aises de son malheur, comme s'ils eussent foulé aux pieds celui que la fortune avoit abattu, tant ils le haïssoient âprement. Les autres amollis en leur cœur de voir une si grande mutation, le regardoient avec un je ne sçai quoi de compassion, considérant la grande puissance qu'ont les causes occultes & divines sur l'imbécillité des hommes, &

Digitized by Google

ſur les choſes qui paſſent tous les jours devant nos yeux. » Il eſt vrai, pour le dire en paſſant, que l'orthodoxie de Plutarque n'eſt pas ſoutenue, & qu'il parle quelquefois le langage des épicuriens.

Les Indiens, les Celtes, les Egyptiens, les Ethiopiens, les Chaldéens, en un mot, preſque tous les peuples qui croyoient qu'il y avoit un Dieu, croyoient en même-tems qu'il avoit ſoin des choſes humaines : tant eſt forte & naturelle la conviction d'une Providence, dès-là qu'on admet un Etre ſuprême. L'évidence de ce dogme ne ſçauroit être obſcurcie par les difficultés qu'on y oppoſe en foule ; les ſeules lumieres de la raiſon ſuffiſent, pour nous faire comprendre, que le Créateur de ce chef-d'œuvre qu'on ne peut aſſez admirer, n'a pu l'abandonner au haſard. Comment s'imaginer que le meilleur des peres néglige le ſoin de ſes enfans ? Pourquoi les auroit-il formés, s'ils lui étoient indifférens ? Quel eſt l'ouvrier qui abandonne le ſoin de ſon ouvrage ? Dieu peut-il avoir créé des ſujets en état de connoître leur Créateur & de ſuivre des loix, ſans leur

Digitized by Google

en avoir donné ? Les loix ne ſuppoſent-elles pas la punition des coupables ? Comment punir, ſans connoître ce qui ſe paſſe ? Tout ce qui eſt dans Dieu, tout ce qui eſt dans l'homme, tout ce qui eſt dans le monde, nous conduit à une Providence. Dès qu'on ſupprime cette vérité, la religion s'anéantit ; l'idée de Dieu s'efface, & on eſt tenté de croire, que n'y ayant plus qu'un pas à faire pour tomber dans l'athéiſme, ceux qui nient la Providence peuvent être placés au rang des athées. Mais, pour rendre ceci plus frappant & plus ſenſible, faiſons un parellele entre le Dieu de la religion, & le Dieu de l'irréligion ; entre le Dieu de providence, & le Dieu d'Epicure ; entre le Dieu des Chrétiens, & le Dieu de certains déiſtes. Dans le ſyſtême de l'irréligion, je vois un Dieu dédaigneux & ſuperbe, qui néglige, qui oublie l'homme après l'avoir fait, qui le dégage de toute dépendance, de peur de s'abaiſſer juſqu'à veiller ſur lui, qui l'abandonne par mépris à tous les égaremens de ſon orgueil, & à tous les excès de la paſſion, ſans y prendre le moindre intérêt ; un Dieu

Digitized by Google

qui voit d'un œil égal & le vice triomphant, & la vertu violée, qui ne demande d'être aimé ni même d'être connu de sa créature, quoiqu'il ait mis en elle une intelligence capable de le connoître, & un cœur capable de l'aimer. Dans le système de la Providence, je vois au contraire un Dieu sage, dont l'immuable volonté est un immuable attachement à l'ordre, un Dieu bon, dont l'amour paternel se plaît à cultiver dans le cœur de sa créature, les semences de vertu qu'il y a mises; un Dieu juste qui récompense sans mesure, qui corrige sans hauteur, qui punit avec regle, & proportionne les châtimens aux fautes; un Dieu qui veut être connu, qui couronne en nous ses propres dons, l'hommage qu'il nous fait rendre à ses perfections infinies, & l'amour qu'il nous inspire pour elles. C'est au déiste situé entre ces deux tableaux, à se déterminer pour celui qui lui paroît plus conforme à sa raison.

Si nous pouvions méconnoître la Providence dans le spectacle de ce vaste univers, nous la retrouverions en nous. Sans chercher des raisons

Digitized by Google

qui nous fuient, ouvrons l'oreille à la voie intérieure qui cherche à nous instruire. Nous sommes l'abrégé de l'univers, & en même tems nous sommes l'image du Créateur. Si nous ne pouvons contempler ce grand original, contentons-nous de le contempler dans son image. Nous ne pouvons jamais mieux le trouver que dans les portraits où il a voulu se peindre lui-même. Si je me replie sur moi-même, je sens en moi un principe qui pense, qui juge, qui veut; je trouve de plus, que je suis un corps organisé, capable d'une infinité de mouvemens variés, dont les uns ne dépendent point du tout de moi, les autres en dépendent en partie, & les autres me sont entierement soumis. Ceux qui ne dépendent point de moi sont, par exemple, la circulation du sang & celle des humeurs, d'où procéde la nutrition & la formation des esprits animaux. Ce mouvement ne peut-être interrompu par un acte de ma volonté; & je ne puis subsister, si quelque cause étrangere en interrompt le cours. J'en trouve d'autres chez moi, aussi indépendans de ma volonté, que la circulation du sang; mais que je puis

Digitized by Google

ſuſpendre pour un moment, ſans bouleverſer toute la machine. Tel eſt entr'autres celui de la reſpiration, que je puis arrêter quand il me plaît, mais non pas pour longtems, par un ſimple acte de ma volonté, ſans le ſecours de quelques moyens antérieurs.

Enfin, il y a en moi certains fluides errans dans tous les divers canaux dont mon corps eſt rempli; mais dont je puis déterminer le cours par un acte de ma volonté. Sans cet acte, ces fluides, que j'appellerai les eſprits animaux, coulent, par leur activité naturelle, indifféremment dans tous les vuides & dans tous les canaux qu'ils rencontrent ouverts, ſans affecter un lieu particulier plutôt qu'un autre, ſemblables à des ſerviteurs qui ſe promenent négligemment en attendant l'ordre de leur maître; mais ſelon mes deſirs, ils ſe tranſportent dans les canaux particuliers, à proportion du beſoin plus ou moins grand, dont je ſuis le juge. Je vois dans ce que je viens de trouver chez moi, une image naïve de tout cet univers. Nous y diſtinguons des mouvemens réglés & invariables, d'où dépendent tous les autres, & qui ſont

Digitized by Google

à l'univers, comme la circulation du ſang dans le corps humain : mouvement que Dieu n'arrête jamais, non plus que l'homme n'arrête celui de ſon ſang ; avec cette différence, que c'eſt en nous un effet de notre impuiſſance, & en Dieu celui de ſon immutabilité. Nous comparerons donc les mouvemens généraux de nos corps, qui ne dépendent point de nous, aux loix générales & immuables que Dieu a établies dans la matiere. Mais comme nous trouvons en nous de certains mouvemens, quoiqu'indépendans de nous, dont nous pouvons pourtant ſuſpendre le cours pour quelques momens, comme celui de la reſpiration ; auſſi conçois-je dans cet univers, des mouvemens très réglés, qui procédent des mouvemens généraux, que Dieu peut ſuſpendre quelque tems ſans porter préjudice à ce bel ordre, mais dont il changeroit l'économie, ſi cette ſuſpenſion duroit trop longtems. Tel eſt celui du ſoleil & de la lune, que Dieu arrêta pour donner le tems à Joſué de remporter une entiere victoire ſur les ennemis de ſon peuple. Enfin, je trouve dans la nature, auſſi-bien que chez

Digitized by Google

moi, une quantité immenſe de fluides de pluſieurs eſpeces, répandus dans tous les pores & les interſtices des corps, ayant du mouvement en eux-mêmes, mais un mouvement qui n'eſt pas entierement déterminé de tel ou tel côté par les loix générales, qui ſont en partie comme vagues & indéterminées. Ce ſont ces fluides qui ſont à la nature ce que ſont les eſprits animaux aux corps humains, eſprits néceſſaires à tous les mouvemens principaux & indépendans de nous, mais ſoumis outre cela à exécuter nos ordres, par ces principes que je viens de poſer.

Il eſt maintenant aiſé de comprendre comment Dieu a pu établir des loix fixes & inviolables du mouvement, & gouverner pourtant le monde par ſa providence. Quoi! j'aurai le pouvoir de remuer un bras ou de ne pas le remuer, de me tranſporter dans un certain lieu ou de ne pas le faire, d'aider un ami ou de ne le pas aider; & Dieu, qui a diſpoſé toutes choſes avec une ſageſſe & une puiſſance infinies, & de qui je tiens ce pouvoir, ſe ſera lui-même privé d'agir par des volontés particulieres? Je puis aider mes en-

Digitized by Google

fans, les punir, les corriger, leur procurer du plaisir, ou les priver de certaines choses selon ma prudence; je puis, par ma prévoyance, prévenir les maux & les accidens qui peuvent leur arriver, en ôtant de dessous leurs pas ce qui pourroit occasionner leur chûte. Ce que je puis faire pour mes enfans, je le puis aussi pour mes amis. Je sçai qu'un ami se dispose à faire une action qui peut lui procurer de fâcheuses affaires; je cours sur les lieux, je le préviens, & je l'empêche par mes sollicitations d'exécuter ce qu'il avoit dessein de faire. Pendant ma promenade, je vois devant moi un aveugle qui va se précipiter dans un fossé, croyant suivre le chemin; je précipite mes pas; je prends cet aveugle par le bras, & je l'arrête sur le penchant de sa chûte; n'est-ce pas-là une providence en moi? Par combien d'autres réflexions pourrai-je la prouver?

Or ce que je sens en moi, irai-je le refuser à la divinité? Notre providence n'est qu'une image imparfaite de la sienne. Il est le pere de tous les hommes, ainsi que leur Créateur; il punit, il châtie, il prévoit les maux; il les fait

Digitized by Google

quelquefois ſentir à ſes enfans. Il ſe diſpoſe au châtiment; mais notre repentir calme ſa colere, & éteint entre ſes mains la foudre qu'il étoit prêt à lancer. Sa Providence ne s'eſt pas bornée à établir des loix de mouvement, ſelon leſquelles tout ſe meut, tout ſe combine, tout ſe varie, tout ſe perpétue. Ce ne ſeroit là qu'une providence générale. S'il n'avoit créé que de la matiere, ces loix générales auroient ſuffi pour entretenir l'univers éternellement dans le même ordre, tant ſa profonde ſageſſe l'a rendu harmonieux; mais outre la matiere, il a créé des êtres intelligens & libres, auxquels il a donné un certain degré de pouvoir ſur les corps: ce ſont ces êtres libres qui engagent la divinité à une providence particuliere; c'eſt celle-ci qui fait une des parties les plus intéreſſantes de la religion: examinons ſi les principes que nous avons poſés en détruiſent l'idée.

Si je conçois l'univers comme une machine, dont les reſſorts ſont engagés ſi dépendamment les uns des autres, qu'on ne peut retarder les uns ſans retarder les autres, & ſans bouleverſer tout l'univers: alors je ne concevrai

Digitized by Google

d'autre providence, que celle de l'ordre établi dans la création du monde, que j'appelle providence générale. Mais j'ai bien une autre idée de la nature. Les hommes, dans leurs ouvrages même les plus liés, ne laissent pas de les faire tels, qu'ils peuvent sans renverser l'ordre de leur machine, y changer bien des choses. Un Horloger, par exemple, a beau engager les roues d'une montre, il est pourtant le maître d'avancer ou de reculer l'aiguille comme il lui plaît. Il peut faire sonner un réveil plus tôt ou plus tard, sans altérer les ressorts & sans déranger les roues; ainsi vous voyez qu'il est le maître de son ouvrage, particulierement sur ce qui regarde sa destination. Un réveil est fait pour indiquer les heures, & pour réveiller les gens dans un certain tems. C'est justement ce dont est maître celui qui a fait la montre. Voilà précisément l'idée de la Providence générale & particuliere. Ces ressorts, ces roues, ces balanciers; tout cela en mouvement fait la Providence générale, qui ne change jamais & qui est inébranlable: ces dispositions du réveil & du cadran, dont les détermina-

Digitized by Google

tions ſont à la diſpoſition de l'ouvrier, ſans altérer ni reſſorts ni rouages, ſont l'emblême de la providence particuliere. Je me repréſente cet univers comme un grand fluide, à qui Dieu a imprimé le mouvement qui s'y conſerve toujours. Ce fluide entraîne les planetes par un courant très-réglé & par un mouvement ſi uniforme, que les Aſtronomes peuvent aiſément prédire les conjonctions & les oppoſitions. Voilà la Providence générale. Mais dans chaque planete, les parties de ces premiers élémens n'ont point de mouvement réglé. Elles ont à la vérité un mouvement perpétuel, mais indéterminé, ſe portant où les paſſages ſont les plus libres; ſemblables à ces rivieres qui ſuivent conſtamment leur lit, mais dont une partie des eaux ſe répand à droite & à gauche, au travers des pores de la terre, ſuivant le plus ou le moins de facilité du terroir qu'elles pénetrent. C'eſt cette matiere du premier élément, que Dieu détermine par des volontés particulieres, ſuivant les vûes de ſa ſageſſe & de ſa bonté; ainſi, ſans rien changer dans les loix primitives établies par la divinité, il peut régler tous

Digitized by Google

les événemens ſublunaires occaſionnellement, ſelon les démarches des êtres libres qu'il a mis ſur la terre ou dans les autres planetes, s'il y en a d'habitées. Voilà ce qui concerne la providence par rapport à la nature; voyons celle qui regarde les eſprits.

En formant cet univers, Dieu avoit créé des objets de ſa puiſſance & de ſa ſageſſe. Il voulut en créer qui fuſſent l'objet de ſa bonté, & qui fuſſent en même tems les témoins de ſa puiſſance & de ſa ſageſſe. Cette pente générale & univerſelle des hommes à la félicité, paroît une preuve inconteſtable que Dieu les a faits pour être heureux. L'Ecriture fortifie ce ſentiment au lieu de le détruire, en nous diſant que Dieu eſt charité; qu'eſt-ce à dire? C'eſt que la bonté de Dieu eſt l'attribut à qui les hommes doivent leur exiſtence, & qui par conſéquent eſt le premier à qui ils doivent rendre hommage.

L'amour d'un ſexe l'un pour l'autre, l'amour des peres pour leurs enfans, cette pitié dont nous ſommes naturellement ſuſceptibles, ſont trois moyens puiſſans, par leſquels la ſageſſe infinie fait tout conduire à ſes fins. 1°. Dieu

Digitized by Google

n'a point commis le soin de la société uniquement à la raison des hommes. Envain auroit-il fait la distinction des deux sexes; envain de cette distinction s'en devroit-il suivre la propagation du genre humain; envain la religion naturelle nous avertiroit-elle que nous devons travailler au bonheur de notre prochain, tout auroit été inutile; le penchant de l'homme au bonheur l'auroit toujours éloigné des vûes de la providence. Quelqu'un se seroit-il marié, s'il n'y avoit eu que la raison seule qui l'y eût déterminé. Le mariage le plus heureux entraîne toujours après lui plus de soucis & d'inquiétudes que de plaisir; les femmes sur-tout y sont plus intéressées que les hommes. Suivez avec exactitude toutes les suites d'une grossesse, les douleurs de l'enfantement, &c. & jugez s'il y a une femme au monde qui voulût en courir les risques, si elle n'agissoit qu'en vûe de suivre sa raison. Quoique les hommes courent moins de hasard, & qu'ils soient exposés à moins de maux, il en reste encore assez, pour les éloigner du mariage, s'ils n'y étoient poussés que par leur devoir. Aussi Dieu les a-t-il

Digitized by Google

engagés non-seulement par le plaisir, mais par une impulsion secrete, encore plus forte que le plaisir.

2°. Si nous examinons cette tendresse des peres & des meres pour leurs enfans, nous n'y trouverons pas moins les soins attentifs de la providence. Qu'est-ce qui nous engage à avoir plus d'amour pour nos enfans que pour ceux de nos voisins, quand même les nôtres auroient moins de beauté & moins de mérite? La raison n'exige-t-elle pas de nous que nous proportionnions notre amour au mérite? Mais il ne s'agit pas d'agir ici par raison. Le pere partage avec sa tendre épouse les inquiétudes que leur cause leur amour pour leurs enfans. Tout leur tems est employé, soit à leur éducation, soit à travailler pour leur laisser du bien après leur mort. Il leur en faudroit peu pour eux seuls; mais ils ne trouvent jamais qu'ils en laissent assez à leurs enfans. Ils se privent souvent des plaisirs qu'il faudroit acheter aux dépens du bonheur de leur famille. En bonne foi, les hommes s'aimant comme ils s'aiment, prendroient-ils tous ces soins pour leurs enfans, s'ils n'y étoient engagés par

Digitized by Google

une forte tendreſſe? Et auroient-ils cette tendreſſe, ſi elle ne leur étoit imprimée par une cauſe ſupérieure?

Examinons-les ſous un autre point de vûe. Ils ont une haine mortelle pour tout ce qui s'oppoſe à leur bonheur. L'homme eſt né pareſſeux; il fuit la peine, & ſur-tout une peine qu'il ne choiſit pas lui-même. Voilà pourtant des enfans qui lui en impoſent de telles, qu'il les regarderoit comme un joug inſupportable, ſi c'étoit d'autres que ſes enfans. L'homme aime ſa liberté, & hait quiconque la lui ravit. Cependant ſes enfans lui donnent une occupation onéreuſe, & gênent entierement ſa liberté; & il ne les aime pas moins pour cela; bien plus, ſi quelque enfant eſt plus accablé de maladies que les autres, il ſera toujours le plus aimé, quoiqu'il donne le plus de peine: toute la tendreſſe ſemble ſe ramaſſer en lui ſeul. Admirons en cela la ſageſſe infinie de la Providence, qui, ayant donné aux hommes un penchant invincible pour le bonheur, a pourtant ſçu, malgré ce penchant, les conduire à ſes fins.

3°. La Providence, toujours attentive à nos beſoins, a imprimé dans

Digitized by Google

l'homme le ſentiment de la pitié, qui nous fait ſentir une vive douleur à la vûe du malheur d'autrui, & qui nous engage à le ſoulager pour nous ſoulager nous-mêmes. Il y a, je le ſçai, de l'amour-propre dans le ſecours que nous donnons aux miſérables & aux affligés; mais Dieu enchaîne cet amour propre par cette vive ſenſibilité dont nous ne ſommes pas les maîtres; elle eſt involontaire; & ne pouvant nous en défaire, nous trouvons plus d'expédient d'en faire ceſſer la cauſe en ſoulageant les miſérables. Il faut avouer que les Stoïciens étoient de pauvres philoſophes, de prétendre que la pitié étoit une paſſion blâmable, elle qui fait l'honneur de l'humanité. Je ne puis comprendre qu'on ait été ſi longtems entêté de la morale de ces gens-là; mais ils ſont anciens, ainſi fuſſent-ils mille fois plus ridicules, ils feront toujours l'admiration des pédans. La pitié eſt une paſſion bien reſpectable; elle eſt l'appanage des cœurs bien faits; elle eſt une des plus fortes preuves, que le monde eſt conduit par une ſageſſe infinie, qui ſçait conduire tout à ſes fins, même parmi les êtres libres,

Digitized by Google

ſans gêner leur liberté. Plus je fais réflexion ſur ces trois loix de la Providence générale, plus je ſuis ſurpris de voir tant d'athées dans le ſiecle où nous ſommes.

Si nous n'avions d'autres preuves de la Divinité, que celles qui ſont métaphyſiques, je ne ſerois pas ſurpris que ceux qui n'ont pas le génie tourné de ce côté-là, n'y fuſſent pas ſenſibles. Mais ce que je viens de dire eſt proportionné à toutes ſortes de génies, & en même tems ſi ſatisfaiſant, que je doute que tout homme qui voudra y faire attention, ne reconnoiſſe une Providence. Qui reconnoît une Providence, reconnoît un Dieu; on a fait ſouvent ce raiſonnement: il y a un Dieu, donc il y a une Providence. Par-là, on étoit obligé de prouver l'exiſtence d'une Divinité par d'autres voyes que par la Providence; c'eſt ce qui engageoit les philoſophes à aller chercher des raiſons méthaphyſiques, peu ſenſibles & ſouvent fauſſes, au lieu que cet argument-ci eſt certain: il y a une Providence, donc il y a un Dieu. Voici quelques-unes des difficultés qu'on peut faire contre la Providence.

Digitized by Google

Il y a dans le monde plusieurs désordres, bien des choses inutiles & même nuisibles. Les Epicuriens pressoient cette objection ; & elle est répétée plus d'une fois dans le poëme de Lucrece. Les rochers inaccessibles, les déserts affreux, les monstres, les poisons, les grêles, les tempêtes, &c. étoient autant d'argumens qu'on joignoit aux précédens.

Je réponds, 1°. que Dieu a établi dans l'univers des loix générales, suivant lesquelles toutes choses particulieres, sans exception, ont leur usage propre ; & quoiqu'elles nous paroissent fâcheuses & incommodes, les regles générales n'en sont pas moins sages & salutaires. Il ne conviendroit point à Dieu de déroger par des exceptions perpétuelles.

2°. On regarde bien des choses comme des désordres, parce qu'on en ignore la raison & les usages ; & dès qu'on vient à les découvrir, on voit un ordre merveilleux. Par exemple, ceux qui adoptoient le système astronomique de Ptolomée, trouvoient dans la structure des cieux, & dans l'arrangement des corps célestes, des

Digitized by Google

eſpeces d'irrégularités & des contradictions même qui les révoltoient. De-là cette raillerie, ou plutôt ce blaſphême d'Alphonſe roi de Caſtille & grand mathématicien, qui diſoit que ſi la Divinité l'avoit appellé à ſon conſeil, il lui auroit donné de bons avis. Mais depuis que l'ancien ſyſtême a fait place à un autre beaucoup plus ſimple & plus commode, les embarras ont diſparu; & le monde s'eſt montré ſous une forme à laquelle on défieroit Alphonſe lui-même de trouver à redire. Avant qu'on eût découvert en anatomie la circulation du ſang & d'autres vérités importantes, le véritable uſage de pluſieurs parties du corps humain étoit ignoré; au lieu qu'à préſent il s'explique d'une maniere ſenſible.

3°. Quant aux choſes inutiles, il ne faut pas être ſi prompt à les qualifier. Ainſi la pluie tombe dans la mer; mais peut-être en tempere-t-elle la ſalure, qui ſans cela deviendroit plus nuiſible aux poiſſons, & les navigations en tirent ſouvent des rafraîchiſſemens bien eſſentiels.

4°. Enfin on trouve des utilités très-conſidérables dans les choſes qui paroiſſent

Digitized by Google

ſent difformes ou même dangereuſes. Les monſtres, par exemple, ſont d'autant mieux ſentir la bonté des êtres parfaits. L'expérience a ſçu tirer des poiſons même, d'excellens remedes. Ajoutons que les bornes de notre eſprit ne permettent pas de prononcer déciſivement ſur ce qui eſt beau ou laid, utile ou inutile dans un plan immenſe. Le hazard, dites-vous, cauſe aveugle, influe ſur une quantité de choſes, & les ſouſtrait par conſéquent à l'empire de la Divinité. Mais qu'eſt-ce que le hazard? Le hazard n'eſt rien; c'eſt une fiction, une chimere qui n'a ni poſſibilité, ni exiſtence. On attribue au hazard des effets dont on ne connoît pas les cauſes; mais Dieu connoiſſant de la maniere la plus diſtincte toutes les cauſes & tous les effets, tant exiſtans que poſſibles, rien ne ſçauroit être hazard par rapport à Dieu.

Mais à l'égard de Dieu, continuez-vous, n'y a-t-il pas bien des choſes caſuelles, comme le nombre des feuilles d'un arbre, celui des grains de ſable de tel ou tel rivage? Je réponds que le nombre des feuilles n'eſt pas moins déterminé, que celui des arbres & des

Digitized by Google

plus grands corps de l'univers. Il n'en coûte pas plus à Dieu de se représenter les moindres parties du monde, que les plus considérables ; & le principe de la raison suffisante n'est pas moins essentiel pour régler leur nombre, leur place, & toutes les autres circonstances qui les concernent, que pour assigner au soleil son orbite, & à la mer son lit. Si le hazard avoit lieu dans les moindres choses, il pourroit l'avoir dans les plus grandes. Du moins on avouera que ce qui dépend de la liberté des hommes & des autres êtres intelligens, ne sçauroit être assujetti à la providence.

Je réponds qu'il seroit bien étrange, que le plus beau & le plus excellent ordre des choses créées, celui des intelligences, fût soustrait au gouvernement de Dieu, ayant reçu l'existence de lui comme tout le reste, & faisant la plus noble partie de ses ouvrages. Au contraire, il est à présumer que Dieu y fait une attention toute particuliere. D'ailleurs, si l'usage de la liberté détruisoit le gouvernement divin, il ne resteroit presque rien des choses sublunaires, qui fût sous la dé-

Digitized by Google

pendance de Dieu, presque tout ce qui se passe sur la terre étant l'ouvrage de l'homme & de sa liberté. Mais Dieu, en dirigeant les événemens, n'en détruit, ni même n'en change la nature & le principe. Il agit à l'égard des êtres libres d'une façon, s'il est permis de parler ainsi, respectueuse pour leur liberté. S'il y a quelque difficulté à concilier cette action de Dieu avec la liberté de l'homme, les bornes de notre esprit doivent en amortir l'impression. Comment Dieu, dit l'adversaire de la providence, peut-il embrasser la connoissance & le soin de tant de choses à la fois ? Parler ainsi, c'est oublier la grandeur, l'infinité de Dieu. Y a-t-il quelque répugnance à admettre dans un Etre infini une connoissance sans bornes & une action universelle ? Nous-mêmes, dont l'entendement est renfermé dans de si étroites bornes, ne sommes-nous pas témoins tous les jours de l'artifice merveilleux qui rassemble une foule d'objets sur notre rétine, & qui en transmet les idées à l'ame ? N'éprouvons-nous pas plusieurs sensations à la fois ? Ne mettons-nous pas en dépôt dans notre mémoire, une quantité

Digitized by Google

innombrable d'idées & de mots, qui ſe trouvent au beſoin dans un ordre & avec une netteté merveilleuſe ? Et comme il y a diverſes nuances de gradations entre les hommes, & qu'un idiot de payſan a beaucoup moins d'idées qu'un philoſophe du premier ordre, ne peut-on pas concevoir en Dieu toutes les idées poſſibles au plus haut degré de diſtinction ? N'eſt-il pas indigne de Dieu d'entrer dans de pareils détails ? Parler ainſi, c'eſt ſe faire une fauſſe idée de la majeſté de Dieu. Comme il n'y a ni grand, ni petit pour lui, il n'y a rien non plus de bas & de mépriſable à ſes yeux. Il eſt au contraire parfaitement convenable à la qualité d'Etre Suprême, de diriger l'univers de telle ſorte, que les plus petites choſes parviennent à ſa connoiſſance, & ne s'exécutent point ſans ſa volonté. La majeſté de Dieu conſiſte dans l'exercice de ſes perfections ; & cet exercice ne ſçauroit avoir lieu ſans ſa providence. Les afflictions des gens de bien ſont du moins incompatibles avec le gouvernement d'un Dieu ſage & juſte. Les méchans, d'un autre côté, proſperent & demeurent impunis. Nous voici par-

Digitized by Google

venus aux difficultés les plus importantes qui ont exercé dans tous les âges les payens, les Juifs & les chrétiens. Les payens surtout, toutes les fois qu'il arrivoit quelque chose de contraire à leurs vœux, & que leur vertu ne recevoit pas la récompense à laquelle ils s'attendoient ; les payens, dis-je, formoient aussitôt des soupçons injurieux contre Dieu & contre sa providence ; & ils s'exprimoient d'une maniere impie. Les ouvrages des poëtes tragiques en sont pleins. Il se présente plusieurs solutions que je ne ferai qu'indiquer.

1°. Tous ceux qui paroissent gens de bien ne le sont pas ; plusieurs n'ont que l'apparence de la piété ; & leurs actions ne passent point jusqu'à leurs cœurs. 2°. Les plus pieux ne sont pas exemts de tache. 3°. Ce que les hommes regardent comme des maux, ne mérite pas toujours ce nom ; ce n'est pas toujours être malheureux, que de vivre dans l'obscurité ; ces situations sont souvent plus compatibles avec le bonheur, que l'élévation & les richesses. 4°. Le contentement de l'esprit, le plus grand de tous les biens, suffit

Digitized by Google

pour dédommager les juſtes affligés de leurs traverſes. 5°. L'iſſue en eſt avantageuſe ; les calamités ſervent à éprouver, & ſont totalement à la gloire de ceux qui les endurent, en adorant la main qui les frappe. 6°. Enfin la vie future levera pleinement le ſcandale apparent, en diſpenſant des diſtributions ſupérieures aux maux préſens.

On trouve de très-judicieuſes réflexions ſur ce ſujet dans les auteurs payens. Séneque a conſacré un traité exprès : *quare viris bonis mala accidant, cum ſit providentia.* Les méchans, d'un autre côté, proſperent & demeurent impunis : autre embarras pour les payens. De-là ce mot impie de Jaſon dans Séneque, quand Médée s'envole après avoir égorgé ſes fils : *teſtare nullos eſſe, quia veheris, Deos.* Pluſieurs méchans paroiſſent heureux ſans l'être ; ils ſont le jouet des paſſions, & la proie des remords ſans ceſſe renaiſſans. 2°. Les biens dont les méchans jouiſſent, ſe convertiſſent pour eux ordinairement en poiſon. 3°. Les loix humaines font déja payer à pluſieurs coupables la peine de leurs crimes. 4°. Dieu peut ſupporter les pécheurs, & les combler même de

Digitized by Google

bienfaits, soit pour les ramener à lui, soit pour récompenser quelques vertus humaines : il est de sa grandeur, & si j'ose ainsi parler, de sa générosité de ne se pas venger immédiatement après l'offense. 5°. Le tems des destinées éternelles arrivera ; & ceux qui échappent à présent à la vengeance divine, & qui jouissent en paix du ciel irrité, seront obligés de boire à longs traits le calice que Dieu leur a préparé dans sa fureur.

Digitized by Google

RAISON.

ON peut se former diverses notions du mot de raison. 1°. On peut entendre simplement & sans restriction cette faculté naturelle dont Dieu a pourvu les hommes, pour connoître la vérité, quelque lumiere qu'elle suive, & à quelque ordre de matieres qu'elle s'applique.

2°. On peut entendre par raison cette même faculté considérée, non absolument, mais uniquement en tant qu'elle se conduit dans ses recherches par certaines notions que nous apportons en naissant, & qui sont communes à tous les hommes du monde. D'autres n'admettant point ces notions, entendent par la lumiere naturelle, l'évidence des objets qui frappent l'esprit, & qui lui enlevent son consentement.

3°. On entend quelquefois par la raison, cette lumiere naturelle même, par laquelle la faculté, que nous désignons par ce même nom, se conduit. C'est ainsi qu'on l'entend ordinairement, lorsqu'on parle d'une preuve ou

Digitized by Google

d'une objection prise de la raison, qu'on veut distinguer par-là des preuves & des objections prises de l'autorité divine ou humaine. Au contraire, on entend cette faculté que nous appellons raison, lorsqu'on dit que cette raison se trompe, ou qu'elle est sujette à se tromper, qu'elle est aveugle, qu'elle est dépravée ; car il est visible que cela convient fort bien à la faculté, & nullement à la lumiere naturelle.

4°. Par raison on peut aussi entendre l'enchaînement des vérités auxquelles l'esprit humain peut atteindre naturellement, sans être aidé des lumieres de la foi. Les vérités de la raison sont de deux sortes ; les unes sont ce qu'on appelle les vérités éternelles, qui sont absolument nécessaires ; ensorte que l'opposé implique contradiction ; & telles sont les vérités dont la nécessité est logique, métaphysique ou géométrique, qu'on ne sçauroit renverser sans être mené à des absurdités. Il y en a d'autres qu'on peut appeller positives, parce qu'elles sont les loix qu'il a plu à Dieu de donner à la nature, ou parce qu'elles en dépendent. Nous les apprenons ou par l'expérience, c'est-à-dire

Digitized by Google

à posteriori, ou par la raison, & *à priori*, c'est-à-dire par des considérations tirées de la convenance, qui les ont fait choisir. Cette convenance a aussi ses regles & ses raisons; mais c'est le choix libre de Dieu, & non pas une nécessité géométrique qui fait préférer le convenable.

Ainsi on peut dire que la nécessité physique est fondée sur la nécessité morale, c'est-à-dire sur le choix du sage, digne de sa sagesse, & que l'une aussi-bien que l'autre doit être distinguée de la nécessité géométrique. Cette nécessité physique est ce qui fait l'ordre de la nature, & consiste dans les regles du mouvement & dans quelques autres loix générales que Dieu a établies en créant cet univers. Les loix de la nature sont toujours sujettes à la dispensation du Législateur, qui peut, quand il lui plaît, les arrêter & les suspendre; au lieu que les vérités éternelles, comme celles de la géométrie, ne sont assujetties à aucune loi arbitraire.

Or c'est à ces dernieres vérités que la foi ne sçauroit jamais être contraire. La vérité ne peut jamais être attaquée par une objection invincible; car si

Digitized by Google

c'eſt une démonſtration fondée ſur des principes ou ſur des faits inconteſtables, formée par un enchaînement de vérités éternelles, la concluſion eſt certaine & indiſpenſable; & ce qui y eſt oppoſé doit être néceſſairement faux, autrement deux contradictoires pourroient être vraies en même tems. Que ſi l'objection n'eſt point démonſtrative, elle ne peut former qu'un argument vraiſemblable, qui n'a point de force contre la foi, puiſqu'on convient que les myſteres de la religion ſont contraires aux apparences. Il a été prouvé contre Bayle la conformité de la foi avec la raiſon priſe pour cet enchaînement de vérités éternelles, qui ſont abſolument néceſſaires. Il faut maintenant marquer les bornes préciſes qui ſe trouvent entre la foi & la raiſon.

1°. Nulle propoſition ne peut être reçue pour révélation divine, ſi elle eſt contradictoirement oppoſée à ce qui nous eſt connu, ou par une intuition immédiate, telles que ſont les propoſitions évidentes par elles-mêmes, ou par des déductions évidentes de la raiſon, comme dans les démonſtrations;

Digitized by Google

parce que l'évidence, qui nous fait adopter de telles révélations, ne pouvant surpasser la certitude de nos connoissances, tant intuitives que démonstratives, si tant est qu'elle puisse l'égaler, il seroit ridicule de lui donner la préférence ; & parce que ce seroit renverser les principes & les fondemens de toute connoissance & de tout assentiment : desorte qu'il ne resteroit plus aucune marque caractéristique de la vérité & de la fausseté, nulles mesures du croyable & de l'incroyable, si des propositions douteuses devoient prendre la place devant des propositions évidentes par elles-mêmes. Il est donc inutile de poser comme articles de foi, des propositions contraires à la perception claire que nous avons de la convenance ou de la disconvenance de nos idées. Par conséquent, dans toutes les choses dont nous avons une idée nette & distincte, la raison est le vrai juge compétent ; & quoique la révélation, en s'accordant avec elle, puisse confirmer ces décisions, elle ne sçauroit pourtant dans de tels cas invalider ses decrets ; & par-tout où nous avons une décision claire & évi-

Digitized by Google

dente de la raiſon, nous ne pouvons être obligés d'y renoncer pour embraſſer l'opinion contraire, ſous prétexte que c'eſt une matiere de foi. La raiſon de cela, c'eſt que nous ſommes hommes avant que d'être Chrétiens.

2°. Comme Dieu, en nous accordant la lumiere de la raiſon, ne s'eſt pas ôté la liberté de nous donner, lorſqu'il le juge à propos, le ſecours de la révélation ſur des matieres où nos facultés naturelles ne ſçauroient atteindre; dans ce cas, lorſqu'il a plu à Dieu de nous fournir ce ſecours extraordinaire, la révélation doit l'emporter ſur toutes les réſiſtances de notre raiſon; ces réſiſtances n'étant ici fondées que ſur des conjectures probables; parce que l'eſprit n'étant pas certain de la vérité de ce qu'il ne connoît pas évidemment, mais ſe laiſſant ſeulement entraîner à la probabilité, il eſt obligé de donner ſon aſſentiment à un témoignage qu'il ſait venir de celui qui ne peut tromper ni être trompé. Lorſque les principes de la raiſon ne nous font pas voir évidemment qu'une propoſition eſt vraie ou fauſſe, dans ce cas la révélation manifeſte a lieu de déter-

Digitized by Google

miner l'esprit, comme étant un autre principe de vérité : & ainsi la proposition appuyée de la révélation devient matiere de foi, & au-dessus de la raison. La raison ne pouvant s'élever au-dessus de la probabilité, la foi a déterminé l'esprit où la raison est venue à manquer.

Jusques-là s'étend l'empire de la foi ; & cela sans faire aucune violence à la raison, qui n'est point blessée ou troublée, mais assistée & perfectionnée par de nouvelles lumieres émanées de la source éternelle de toute connoissance. Tout ce qui est du ressort de la révélation doit prévaloir sur nos opinions, sur nos préjugés & sur nos intérêts, & est en droit d'exiger de l'esprit un parfait assentiment. Mais une telle soumission de notre raison à la foi ne renverse pas pour cela les limites de la connoissance humaine, & n'ébranle pas les fondemens de la raison ; elle nous laisse la liberté d'employer nos facultés à l'usage pour lequel elles nous ont été données.

Si l'on n'a pas soin de distinguer les différentes juridictions de la foi & de la raison par le moyen de ces bornes,

Digitized by Google

la raiſon n'aura point lieu en matiere de religion, & l'on n'aura aucun droit de ſe mocquer des opinions & des cérémonies extravagantes qu'on remarque dans la plûpart des religions du monde. Qui ne voit que c'eſt là ouvrir un vaſte champ au fanatiſme le plus outré, aux ſuperſtitions les plus inſenſées! Avec un pareil principe, il n'y a rien de ſi abſurde qu'on ne croye. Par-là il arrive que la religion, qui eſt l'honneur de l'humanité, & la prérogative la plus excellente de notre nature ſur les bêtes, eſt ſouvent la choſe du monde en quoi les hommes paroiſſent les plus déraiſonnables.

Digitized by Google

RAISONNEMENT.

LE raiſonnement n'eſt qu'un enchaînement de jugemens qui dépendent les uns des autres. L'accord ou la diſcordance de deux idées ne ſe rend pas toujours ſenſible par la conſidération de ces deux ſeules idées. Il faut en aller chercher une troiſieme, ou même davantage, ſi cela eſt néceſſaire, pour les comparer avec ces idées intermédiaires conjointement ou ſéparément; & l'acte par lequel nous jugeons, cette comparaiſon faite, que l'une ou l'autre de ces deux idées, ou toutes les deux s'accordent ou ne s'accordent pas avec la troiſieme, s'appelle raiſonnement.

Le pere Mallebranche prouve d'une maniere aſſez plauſible, que toute la différence qui ſe trouve entre la ſimple perception, le jugement & le raiſonnement, conſiſte en ce que, par la ſimple perception, l'entendement perçoit une choſe ſans rapport à une autre: que, dans le jugement, il perçoit le rapport qui eſt entre deux choſes

Digitized by Google

ou un plus grand nombre : & qu'enfin, dans le raisonnement, il perçoit les rapports perçus par le jugement ; de sorte que toutes les opérations de l'ame se ramenent à des perceptions.

Il y a différentes sortes de raisonnemens ; mais le plus parfait & le plus usité dans les écoles, c'est le syllogisme qui se définit, un tissu de trois propositions, fait de maniere, que si les deux premieres sont vraies, il est impossible que la troisieme ne le soit pas. La conséquence ou conclusion est la proposition principale du syllogisme, & à laquelle les deux autres doivent se rapporter ; car on ne fait un syllogisme que pour obliger quelqu'un d'avouer une troisieme proposition qu'il n'avouoit pas auparavant. Supposé la vérité des deux prémices du syllogisme, il faut que la conséquence soit nécessairement vraie, parce qu'elle est enfermée équivalemment dans les prémices. Pour rendre ceci intelligible, il faut se souvenir qu'une proposition est vraie, lorsque l'idée du sujet contient l'idée de l'attribut. Comme donc il ne s'agit dans un syllogisme, que de faire sentir que la troisieme propos-

Digitized by Google

tion, dite la conséquence, est vraie; il ne s'agit aussi que de faire appercevoir comment dans cette conséquence, l'idée du sujet contient l'idée de l'attribut. Or, que fait-on pour montrer que la conséquence contient l'idée de l'attribut? On prend une troisieme idée appellée moyen terme (parce qu'en effet elle est mitoyenne entre le sujet & l'attribut): de maniere qu'elle est contenue dans le sujet, & qu'elle contient l'attribut; car si une premiere chose en contient une seconde, dans laquelle seconde une troisieme soit contenue, la premiere nécessairement contiendra la troisieme. Si une liqueur contient du chocolat dans lequel est contenu du cacao, il est clair que cette liqueur contient aussi du cacao.

Ce que les logiciens ont dit du raisonnement dans bien des volumes, paroît entierement superflu & de nul usage; car, comme le remarque l'auteur de l'*Art de penser*, la plûpart de nos erreurs viennent bien plus de ce que nous raisonnons sur des principes faux, que non pas de ce que nous ne raisonnons pas suivant nos principes. Raisonner, dans le sens précis & philo-

Digitized by Google

sophique, n'eſt autre choſe que de donner ſon aveu ou ſon aſſentiment à la convenance que l'eſprit apperçoit entre des idées qui ſont actuellement préſentes à l'eſprit; or comme nos idées ſont pour nous autant de perceptions intimes, & que toutes nos perceptions intimes nous ſont évidentes, il nous eſt impoſſible de ne pas appercevoir évidemment, ſi de ces deux idées que nous avons actuellement dans l'eſprit, l'une eſt la même que l'autre, ou ſi elle n'eſt pas la même. Or, appercevoir qu'une idée eſt ou n'eſt pas une autre idée, c'eſt raiſonner juſte: donc il eſt impoſſible à tout homme de ne pas bien raiſonner.

Quand donc nous trouvons qu'un homme raiſonne mal, & qu'il tire une mauvaiſe conſéquence, ce n'eſt pas que cette conſéquence ne ſoit juſte par rapport à l'idée ou au principe d'où il la tire; mais c'eſt qu'il n'a pas actuellement dans l'eſprit l'idée que nous lui ſuppoſons. Mais, dira-t-on, il arrive ſouvent qu'un autre convient avec moi d'une même penſée ou idée, & cependant il en tire une conſéquence toute différente de celle que je tire:

Digitized by Google

c'eſt donc que lui ou moi nous raiſonnons mal, & que ſa conſéquence ou la mienne ne ſont pas juſtes : à quoi je réponds que la penſée ou idée dont vous convenez avec lui, n'eſt pas au juſte la même penſée ou idée que la vôtre ; vous en convenez ſeulement dans l'expreſſion, & non pas dans la réalité. Rien n'eſt plus ordinaire que d'uſer de la même expreſſion qu'un autre, ſous laquelle je n'ai pas la même idée que lui. Vous ajoutez qu'un même homme employant le même mot, & ſe rappellant la même penſée, en tire une concluſion différente de celle qu'il avoit tirée auparavant, & qu'il avoue lui-même qu'il avoit mal raiſonné : je réponds de nouveau qu'il a tort de s'en prendre à ſon raiſonnement : mais croyant ſe rappeller la même penſée, à cauſe que c'eſt peut-être le même mot, la penſée d'où il tire aujourd'hui une concluſion différente de celle d'hier : que cette penſée, dis-je, eſt différente de celle d'hier, & cela par quelqu'altération d'idées partiales imperceptibles ; car ſi c'étoit la même penſée, comment n'y trouveroit-il plus la même convenance avec la con-

Digitized by Google

clusion d'hier, une pensée & sa conclusion étant une même idée par rapport à la convenance qu'y trouve notre esprit ?

A prendre la chose de ce biais, un art des plus inutiles seroit l'art de raisonner, puisqu'on ne peut jamais manquer à bien raisonner, suivant les idées qu'on a dans l'esprit actuellement. Tout le secret de penser juste consistera donc à se mettre actuellement dans l'esprit avec exactitude, la premiere idée qu'il faut avoir des choses dont on doit juger; mais c'est ce qui n'est point du ressort de la Logique, laquelle n'a pour but essentiel que de trouver la convenance ou disconvenance de deux idées qui doivent être présentes actuellement à l'esprit.

La justesse de cette premiere idée peut manquer par divers endroits : 1°. du côté de l'organe de nos sens, qui n'est pas disposé de la même maniere dans tous les hommes : 2°. du côté de notre caractere d'esprit, qui étant quelquefois tourné autrement que celui des autres hommes, peut nous donner des idées particulieres avec lesquelles nous tirons des conséquences impertinen-

Digitized by Google

tes, par des raisonnemens légitimes : 3°. la justesse des idées manque encore faute d'usage du monde, faute de réflexion, faute d'être assez en garde contre les sources de nos erreurs : 4°. faute de mémoire, parce que nous croyons nous bien souvenir d'une chose que nous avons bien sçue, mais qui ne se rappelle pas assez dans notre esprit : 5°. par le défaut du langage humain, qui étant souvent équivoque, & signifiant, selon diverses occasions, des idées diverses, nous fait prendre très-fréquemment l'une pour l'autre.

Quoi qu'il en soit, l'erreur d'une premiere idée, d'où nous tirons une conséquence toujours conforme à cette premiere idée, ne regarde point la nature de la vérité interne & logique, ou du raisonnement pris dans la précision philosophique. Elle regarde ou la métaphysique qui nous instruit des premieres vérités & des premieres idées des choses : ou la morale, qui modere les passions dont l'agitation trouble dans notre esprit les vraies idées des objets : ou l'usage du monde, qui fournit les justes idées du commerce de la société civile, par rap-

Digitized by Google

port aux tems & aux pays divers : ou l'usage des choses saintes, & surtout de la loi de Dieu, qui seul nous fournit les idées les plus essentielles à la conduite de l'homme ; mais encore une fois, l'erreur ne regarde nullement le raisonnement, en tant que raisonnement, c'est-à-dire, en tant que la perception de la convenance ou disconvenance d'une idée qui est actuellement dans notre esprit, avec une autre idée qui y est actuellement aussi, & dont la convenance ou disconvenance s'apperçoit toujours infailliblement & nécessairement.

Je ne puis mieux terminer ce que j'ai à dire du raisonnement, qu'en rendant raison d'une expérience. On demande comment on peut dans la conversation développer, souvent sans hésiter, des raisonnemens fort étendus ? Toutes les parties en sont-elles présentes dans le même instant ? Et, si elles ne le sont pas, comme il est vraisemblable, puisque l'esprit est trop borné pour saisir tout-à-la-fois un grand nombre d'idées, par quel hasard se conduit-il avec ordre ? Voici comme l'explique l'auteur de l'*Essai sur*

Digitized by Google

l'origine des connoiſſances humaines.

Au moment qu'un homme ſe propoſe de faire un raiſonnement, l'attention qu'il donne à la propoſition qu'il veut prouver, lui fait appercevoir ſucceſſivement les propoſitions principales, qui ſont le réſultat des différentes parties du raiſonnement qu'il va faire. Si elles ſont fortement liées, il les parcourt ſi rapidement, qu'il peut s'imaginer les voir toutes enſemble. Ces propoſitions ſaiſies, il conſidere celle qui doit être expoſée la premiere. Par ce moyen, les idées propres à la mettre dans ſon jour ſe réveillent en lui, ſelon l'ordre de la liaiſon qui eſt entr'elles; de là il paſſe à la ſeconde, pour répéter la même opération, & ainſi de ſuite juſqu'à la concluſion de ſon raiſonnement. Son eſprit n'en embraſſe donc pas en même-tems toutes les parties; mais par la liaiſon qui eſt entr'elles, il les parcourt avec aſſez de rapidité, pour devancer toujours la parole, à-peu-près comme l'œil de quelqu'un qui lit haut, devance la prononçiation. Peut-être demandera-t-on comment on peut appercevoir les réſultats d'un raiſonnement, ſans en avoir

ſaiſi

ſaiſi les différentes parties dans tout leur détail. Je réponds que cela n'arrive que quand nous parlons ſur des matieres qui nous ſont familieres, ou qui ne ſont pas loin de l'être, par le rapport qu'elles ont à celles que nous connoiſſons davantage. Voilà le ſeul cas, où le phénomène propoſé peut être remarqué. Dans tout autre l'on parle en héſitant : ce qui provient de ce que les idées étant liées trop foiblement, ſe réveillent avec lenteur : ou l'on parle ſans ſuite, & c'eſt un effet de l'ignorance.

Digitized by Google

RÉFLEXION.

LA réflexion est une opération de notre ame, qui dirige successivement son attention sur les diverses parties d'un tout. C'est la réflexion qui la retire de la dépendance où elle est de tous les objets qui agissent sur elle. Maîtresse par son moyen de se rappeller les choses qu'elle a vues, elle y peut porter son attention, & la détourner de celles qu'elle voit; elle peut ensuite la rendre à celles-ci, ou seulement à quelques-unes, & la donner alternativement aux unes & aux autres. A la vue d'un tableau, par exemple, nous nous rappellons les connoissances que nous avons de la nature, & des regles qui apprennent à l'imiter; & nous portons notre attention successivement de ce tableau à ces connoissances, & de ces connoissances à ce tableau, ou tour-à-tour à ses différentes parties. C'est par une suite de cette liberté où nous met la réflexion de disposer de notre attention, que nous pouvons à notre gré, ou fixer

Digitized by Google

nos regards sur le tronc d'un arbre, ou les élever sur la tige, & les promener ensuite sur les branches, les feuilles, les fleurs. Nous pouvons prendre de nouveau une feuille, & procéder de même dans l'examen que nous en faisons. Il est vrai que l'exercice donne la facilité de manier, pour ainsi dire, l'attention, & qu'ici, comme par-tout ailleurs, la coutume perfectionne la nature.

Cette maniere d'appliquer de nous-mêmes notre attention tour-à-tour à divers objets, ou aux différentes parties d'un seul; c'est donc ce qu'on appelle réflechir. On ne peut mieux en faciliter l'exercice, qu'en s'occupant des objets qui, exerçant davantage l'attention, lient ensemble un plus grand nombre de signes & d'idées. Tout dépend de-là: cela fait voir que l'usage où l'on est, de n'appliquer les enfans pendant les premieres années de leurs études, qu'à des choses auxquelles ils ne peuvent rien comprendre, ni prendre aucun intérêt, est peu propre à développer leurs talens; cet usage ne forme point de liaison d'idées, ou les forme si légeres, qu'elles ne se conservent point.

Digitized by Google

C'eſt à la réflexion que nous commençons à entrevoir tout ce dont l'ame eſt capable : tant qu'on ne dirige point ſoi-même ſon attention, l'ame eſt aſſujettie à tout ce qui l'environne, & ne poſſede rien que par une vertu étrangere ; mais ſi maître de ſon attention, on la guide ſelon ſes deſirs ; l'ame alors diſpoſe d'elle-même, en tire des idées qu'elle ne doit qu'à elle, & s'enrichit de ſon propre fonds.

L'effet de cette opération eſt d'autant plus grand, que par elle nous diſpoſons de nos perceptions, à-peu-près comme ſi nous avions le pouvoir de les produire & de les anéantir. Que parmi celles que j'éprouve actuellement, j'en choiſiſſe une, auſſi-tôt la conſcience en eſt ſi vive & celle des autres ſi foible, qu'il me paroîtra qu'elle eſt la ſeule choſe dont j'aye pris connoiſſance. Qu'un inſtant après, je veuille l'abandonner, pour m'occuper d'une de celles qui m'affectoient le plus légerement ; elle me paroîtra rentrer dans le néant, tandis qu'une autre m'en paroîtra ſortir. La conſcience de la premiere, pour parler moins figurément, deviendra ſi foible, & celle de la ſe-

Digitized by Google

conde si vive, qu'il me semblera que je ne les ai éprouvées que l'une après l'autre. On peut faire cette expérience, en considérant un objet fort composé. Il n'est pas douteux qu'on n'ait en même-tems conscience de toutes les perceptions que ses différentes parties, disposées pour agir sur les sens, font naître. Mais on diroit que la réflexion suspend à son gré les impressions qui se font dans l'ame, pour n'en conserver qu'une seule.

La Géométrie nous apprend que le moyen le plus propre à faciliter notre réflexion, c'est de mettre sous les sens les objets mêmes des idées dont on veut s'occuper, parce que la conscience en est plus vive. Mais on ne peut pas se servir de cet artifice dans toutes les sciences. Un moyen qu'on employera par-tout avec succès, c'est de mettre dans nos méditations de la clarté, de la précision & de l'ordre. De la clarté, parce que plus les signes sont clairs, plus nous avons conscience des idées qu'ils signifient, & moins par conséquent elles nous échappent : de la précision, afin que l'attention moins partagée, se fixe avec moins d'effort : de

Digitized by Google

l'ordre, afin qu'une premiere idée plus connue, plus familiere, prépare notre attention pour celle qui doit suivre.

La réflexion qui nous donne le pouvoir de distinguer nos idées, nous donne encore celui de les comparer, pour en connoître les rapports. Cela se fait en portant alternativement notre attention des unes aux autres, ou en la fixant en même-tems sur plusieurs. Quand des notions peu composées font une impression assez sensible, pour attirer notre attention sans effort de notre part, la comparaison n'est pas difficile : mais les difficultés augmentent, à mesure que les idées se composent davantage, & qu'elles font une impression plus légere. Les comparaisons sont, par exemple, communément plus aisées en géométrie qu'en métaphysique. Avec le secours de cette opération, nous rapprocherons les idées les moins familieres de celles qui le sont davantage ; & les rapports que nous y trouvons, établissent entr'elles des liaisons très-propres à augmenter & à fortifier la mémoire, l'imagination, & par contre-coup la réflexion.

Quelquefois, après avoir distingué

Digitized by Google

plusieurs idées, nous les considérons comme ne faisant qu'une seule notion : d'autres fois nous retranchons d'une notion quelques-unes des idées qui la composent ; c'est ce qu'on nomme composer & décomposer ses idées. Par le moyen de ces opérations, nous pouvons les comparer sous toutes sortes de rapports, & en faire tous les jours de nouvelles combinaisons. Pour bien conduire la premiere, il faut remarquer quelles sont les idées les plus simples de nos notions ; comment & dans quel ordre elles se réunissent à celles qui surviennent ? Par-là on sera en état de régler également la seconde ; car on n'aura qu'à défaire ce qui aura été fait ; cela fait voir comment elles viennent l'une & l'autre de la réflexion.

La réflexion n'a point lieu dans les enfans nouveaux-nés ; & même les personnes en âge de raison ne réfléchissent pas, à beaucoup près, sur tout ce qu'elles voyent & sur tout ce qu'elles font. On voit des personnes, qui emportées par la vivacité de leur tempérament, & n'ayant pas été accoutumées à la réflexion, parlent, ju-

Digitized by Google

gent, agiſſent, conformément à l'impreſſion actuelle qu'elles éprouvent, & ne ſe donnent jamais la peine de peſer le pour & le contre des partis qu'on leur propoſe : on peut paſſer ainſi ſa vie dans la ſociété ; mais les ſciences, c'eſt-à-dire, les véritables ſciences, les théories, ne s'acquierent qu'à l'aide de l'attention & de la réflexion ; & quiconque néglige ces ſecours, ne fera jamais de progrès dans les connoiſſances ſpéculatives.

Digitized by Google

SOCIÉTÉ.

LES hommes ſont faits pour vivre en ſociété ; ſi l'intention de Dieu eût été que chaque homme vêcût ſeul, & ſéparé des autres, il auroit donné à chacun d'eux des qualités propres & ſuffiſantes pour ce genre de vie ſolitaire ; s'il n'a pas ſuivi cette route, c'eſt apparemment parce qu'il a voulu que les liens du ſang & de la naiſſance commençaſſent à former entre les hommes cette union plus étendue qu'il vouloit établir entr'eux ; la plûpart des facultés de l'homme, ſes inclinations naturelles, ſa foibleſſe, ſes beſoins, ſont autant de preuves certaines de cette intention du Créateur. Telle eſt en effet la nature & la conſtitution de l'homme, que hors de la ſociété, il ne ſçauroit ni conſerver ſa vie, ni développer & perfectionner ſes facultés & ſes talens, ni ſe procurer un vrai & ſolide bonheur. Que deviendroit, je vous prie, un enfant, ſi une main bienfaiſante & ſecourable ne pourvoyoit à ſes beſoins? Il faut qu'il périſſe ſi perſonne ne prend

Digitized by Google

soin de lui ; & cet état de foibleſſe & d'indigence, demande même des ſecours long-tems continués ; ſuivez-le dans ſa jeuneſſe, vous n'y trouverez que groſſieretés, qu'ignorance, qu'idées confuſes ; vous ne verrez en lui, s'il eſt abandonné à lui-même, qu'un animal ſauvage, & peut-être féroce ; ignorant toutes les commodités de la vie, plongé dans l'oiſiveté, en proye à l'ennui & aux ſoucis dévorans. Parvient-on à la vieilleſſe, c'eſt un retour d'infirmités, qui nous rendent preſque auſſi dépendans des autres, que nous l'étions dans l'enfance imbécille ; cette dépendance ſe fait encore plus ſentir dans les accidens & dans les maladies ; c'eſt ce que dépeignoit fort bien Sénèque.

D'où dépend notre ſûreté, ſi ce n'eſt des ſervices mutuels ? Il n'y a que ce commerce de bienfaits, qui rende la vie commode, & qui nous mette en état de nous défendre contre les inſultes & les invaſions imprévues ; quel ſeroit le ſort du genre humain, ſi chacun vivoit à part ? Autant d'hommes, autant de proyes & de victimes pour les autres animaux, un ſang fort aiſé

Digitized by Google

à répandre, en un mot la foiblesse même. En effet, les autres animaux ont des forces suffisantes pour se défendre; tous ceux qui doivent être vagabonds, & à qui leur férocité ne permet pas de vivre en troupes, naissent, pour ainsi dire, armés; au lieu que l'homme est de toute part environné de foiblesse, n'ayant pour armes ni dents, ni griffes; mais les forces qui lui manquent quand il se trouve seul, il les trouve en s'unissant avec ses semblables; la raison, pour le dédommager, lui a donné deux choses qui lui rendent sa supériorité sur les animaux, je veux dire la raison & la sociabilité, par où celui qui seul ne pouvoit résister à personne, devient le tout; la société lui donne l'empire sur les autres animaux; la société fait que non content de l'élément où il est né, il étend son domaine jusques sur la mer; c'est la même union qui lui fournit des remedes dans ses maladies, des secours dans sa vieillesse, du soulagement à ses douleurs & à ses chagrins; c'est elle qui le met, pour ainsi dire, en état de braver la fortune. Otez la sociabilité, vous détruirez l'union du genre humain,

Digitized by Google

d'où dépend la conservation & tout le bonheur de la vie.

La société étant si nécessaire à l'homme, Dieu lui a aussi donné une constitution, des facultés, des talens qui le rendent très-propre à cet état; telle est, par exemple, la faculté de la parole, qui nous donne le moyen de communiquer nos pensées avec tant de facilité & de promptitude, & qui hors de la société ne seroit d'aucun usage. On peut dire la même chose du penchant à l'imitation, & de ce merveilleux méchanisme qui fait que les passions & toutes les impressions de l'ame, se communiquent si aisément d'un cerveau à l'autre; il suffit qu'un homme paroisse ému, pour nous émouvoir & nous attendrir pour lui: *homo sum, humani à me nihil alienum puto.* Si quelqu'un vous aborde avec la joie peinte sur le visage, il excite en nous un sentiment de joie; les larmes d'un inconnu nous touchent, avant même que nous en sçachions la cause, & les cris d'un homme qui ne tient à nous que par l'humanité, nous font courir à son secours, par un mouvement machinal, qui précéde toute délibération;

Digitized by Google

Ce n'eſt pas tout, nous voyons que la nature a voulu partager & diſtribuer différemment les talens entre les hommes, en donnant aux uns une aptitude de bien faire certaines choſes, qui ſont comme impoſſibles à d'autres; tandis que ceux-ci, à leur tour, ont une induſtrie qu'elle a refuſée aux premiers; ainſi, ſi les beſoins naturels des hommes les font dépendre les uns des autres, la diverſité des talens qui les rend propres à s'aider mutuellement, les lie & les unit. Ce ſont-là autant d'indices bien manifeſtes de la deſtination de l'homme pour la ſociété.

Mais ſi nous conſultons notre penchant, nous ſentirons auſſi que notre cœur ſe porte naturellement à ſouhaiter la compagnie de nos ſemblables, & à craindre une ſolitude entiere comme un état d'abandon & d'ennui. Que ſi l'on recherche d'où nous vient cette inclination liante & ſociable, on trouvera qu'elle nous a été donnée très-à-propos par l'auteur de notre être, parce que c'eſt dans la ſociété, que l'homme trouve le remede à la plûpart de ſes beſoins, & l'occaſion d'exercer la plûpart de ſes facultés; c'eſt-là, ſur-tout, qu'il peut éprouver & manifeſter ces

Digitized by Google

ſentimens, auxquels la nature a attaché tant de douceur, la bienveillance, l'amitié, la compaſſion, la généroſité : car tel eſt le charme de ces affections ſociables, que de-là naiſſent nos plaiſirs les plus purs. Rien en effet de ſi ſatisfaiſant ni de ſi flatteur, que de penſer que l'on mérite l'eſtime & l'amitié d'autrui ; la ſcience acquiert un nouveau prix, quand elle peut ſe produire au-dehors ; & jamais la joie n'eſt plus vive, que lorſqu'on peut la faire éclater aux yeux des autres, ou la répandre dans le ſein d'un ami ; elle redouble en ſe communiquant, parce qu'à notre propre ſatisfaction ſe joint l'agréable idée que nous en cauſons auſſi aux autres, & que par-là nous les attachons davantage à nous ; le chagrin au contraire diminue & s'adoucit, en le partageant avec quelqu'un, comme un fardeau s'allege quand une perſonne officieuſe nous aide à le porter. Ainſi, tout nous invite à l'état de ſociété ; le beſoin nous en fait une néceſſité ; le penchant nous en fait un plaiſir ; & les diſpoſitions que nous y apportons naturellement, nous montrent que c'eſt en effet l'intention de notre Créateur. Si le Chriſtianiſme ca-

Digitized by Google

noniſe des ſolitaires, il ne leur en fait pas moins une ſuprême loi de la charité & de la juſtice, & par-là il leur ſuppoſe un rapport eſſentiel avec le prochain ; mais ſans nous arrêter à l'état où les hommes peuvent être élevés, par des lumieres ſurnaturelles, conſidérons-les ici en tant qu'ils ſont conduits par la raiſon humaine.

Toute l'économie de la ſociété humaine eſt appuyée ſur ce principe général & ſimple : je veux être heureux ; mais je vis avec des hommes qui, comme moi, veulent être heureux également chacun de leur côté : cherchons le moyen de procurer notre bonheur, en procurant le leur, ou du moins ſans y jamais nuire. Nous trouvons ce principe gravé dans notre cœur ; ſi d'un côté, le Créateur a mis l'amour de nous-mêmes, de l'autre, la même main y a imprimé un ſentiment de bienveillance pour nos ſemblables ; ces deux penchans, quoique diſtincts l'un de l'autre, n'ont pourtant rien d'oppoſé : & Dieu qui les a mis en nous, les a deſtinés à agir de concert, pour s'entr'aider, & nullement pour ſe détruire ; auſſi les cœurs bien faits &

Digitized by Google

généreux trouvent-ils la satisfaction la plus pure à faire du bien aux autres hommes, parce qu'ils ne font en cela que suivre une pente que la nature leur a donnée. Les moralistes ont donné à ce germe de bienveillance qui se développe dans les hommes, le nom de sociabilité. Du principe de la sociabilité, découlent, comme de leur source, toutes les loix de la société, & tous nos devoirs envers les autres hommes, tant généraux que particuliers. Tel est le fondement de toute la sagesse humaine, la source de toutes les vertus purement naturelles, & le principe général de toute la morale & de toute la société civile.

1°. Le bien commun doit être la regle suprême de notre conduite, & nous ne devons jamais chercher notre avantage particulier, au préjudice de l'avantage public; c'est ce qu'exige de nous l'union que Dieu a établie entre les hommes.

2°. L'esprit de sociabilité doit être universel; la société humaine embrasse tous les hommes avec lesquels on peut avoir commerce, puisqu'elle est fondée sur les relations qu'ils ont tous en-

Digitized by Google

ſemble, en conſéquence de leur nature & de leur état. Un prince d'Allemagne, duc de Wirtemberg, ſembloit en être perſuadé, lorſqu'un de ſes ſujets le remerciant un jour de l'avoir protégé contre ſes perſécuteurs : mon enfant, lui dit le Prince, je l'aurois dû faire à l'égard d'un turc ; comment y aurois-je manqué à l'égard d'un de mes ſujets ?

3°. L'égalité de nature entre les hommes, eſt un principe que nous ne devons jamais perdre de vue. Dans la ſociété, c'eſt un principe établi par la philoſophie & par la religion ; quelqu'inégalité que ſemble mettre entr'eux la différence des conditions, elle n'a été introduite, que pour les faire mieux arriver, ſelon leur état préſent, tous à leur fin commune, qui eſt d'être heureux autant que le comporte cette vie mortelle ; encore cette différence qui paroît bien mince à des yeux philoſophiques, eſt-elle d'une courte durée ; il n'y a qu'un pas de la vie à la mort, & la mort met au même terme ce qui eſt de plus élevé & de plus brillant, avec ce qui eſt de plus bas & de plus obſcur parmi les hommes. Il ne ſe

Digitized by Google

trouve ainſi, dans les diverſes conditions, gueres plus d'inégalité que dans les divers perſonnages d'une même comédie : la fin de la piece remet les comédiens au niveau de leur condition commune, ſans que le court intervalle qu'a duré leur perſonnage, ait perſuadé ou pu perſuader à aucun d'eux, qu'il étoit réellement au-deſſus ou au-deſſous des autres. Rien n'eſt plus beau dans les grands, que ce ſouvenir de leur égalité avec les autres hommes, par rapport à leur nature. Un trait du roi de Suede, Charles XII, peut donner à ce ſujet une idée plus haute de ſes ſentimens, que la plus brillante de ſes expéditions. Un domeſtique de l'ambaſſadeur de France, attendant un miniſtre de la cour de Suede, fut interrogé ſur ce qu'il attendoit, par une perſonne à lui inconnue, & vêtue comme un ſimple ſoldat ; il tint peu de compte de ſatisfaire à la curioſité de cet inconnu ; un moment après, des ſeigneurs de la cour abordant la perſonne ſimplement vêtue, la traiterent de votre Majeſté, c'étoit effectivement le roi ; le domeſtique au déſeſpoir, & ſe croyant perdu, ſe jette à ſes pieds,

Digitized by Google

& demande pardon de son inconsidération d'avoir pris sa Majesté, disoit-il, pour un homme. Vous ne vous êtes point mépris, lui dit le roi avec humanité, rien ne ressemble plus à un homme qu'un roi. Tous les hommes, en supposant ce principe de l'égalité qui est entr'eux, doivent y conformer leur conduite, pour se prêter mutuellement le secours dont ils sont capables ; ceux qui sont les plus puissans, les plus riches, les plus accrédités, doivent être disposés à employer leur puissance, leurs richesses & leur autorité, en faveur de ceux qui en manquent, & cela à proportion du besoin qui est dans les uns, & du pouvoir d'y subvenir qui est dans les autres.

4°. La sociabilité étant d'une obligation réciproque entre les hommes, ceux qui par leur malice, ou leur injustice, rompent le lien de la société, ne sçauroient se plaindre raisonnablement, si ceux qu'ils offensent, ne les traitent plus comme amis, ou même s'ils en viennent contre eux à des voies de fait ; mais si l'on est en droit de suspendre à l'égard d'un ennemi, les actes de la bienveillance, il n'est jamais per-

Digitized by Google

mis d'en étouffer le principe : comme il n'y a que la néceſſité qui nous autoriſe à recourir à la force contre un injuſte aggreſſeur ; c'eſt auſſi cette même néceſſité qui doit être la régle & la meſure du mal que nous pouvons lui faire ; & nous devons toujours être diſpoſés à rentrer en amitié avec lui, dès qu'il nous aura rendu juſtice, & que nous n'aurons plus rien à craindre de ſa part. Il faut donc bien diſtinguer la juſte défenſe de ſoi-même, de la vengeance ; la premiere ne fait que ſuſpendre, par néceſſité & pour un tems, l'exercice de la bienveillance, & n'a rien d'oppoſé à la ſociabilité ; mais l'autre, étouffant le principe même de la bienveillance, met à ſa place un ſentiment de haine & d'animoſité, vicieux en lui-même, contraire au bien public, & que la loi naturelle condamne formellement.

Ces regles générales ſont fertiles en conſéquences ; il ne faut faire aucun tort à autrui, ni en parole, ni en action, & l'on doit réparer tout dommage : car la ſociété ne ſçauroit ſubſiſter, ſi l'on ſe permet des injuſtices.

Il faut être ſincere dans les diſcours,

Digitized by Google

& tenir ſes engagemens : car quelle confiance les hommes pourroient-ils prendre les uns aux autres ; & quelle ſûreté y auroit-il dans le commerce, s'il étoit permis de tromper & de violer la foi donnée !

Il faut rendre à chacun non-ſeulement le bien qui lui appartient, mais encore le degré d'eſtime & d'honneur qui lui eſt dû, ſelon ſon état & ſon rang : parce que la ſubordination eſt le lien de la ſociété, & que ſans cela il n'y auroit aucun ordre dans les familles, ni dans le gouvernement civil.

Mais ſi le bien public demande que les inférieurs obéiſſent, le même bien public veut que les ſupérieurs conſervent les droits de ceux qui leur ſont ſoumis, & ne les gouvernent que pour les rendre plus heureux. Tout ſupérieur ne l'eſt point pour lui-même, mais uniquement pour les autres ; non pour ſa propre ſatisfaction & pour ſa grandeur particuliere, mais pour le bonheur & le répos des autres. Dans l'ordre de la nature, eſt-il plus homme qu'eux ? A-t-il une ame ou une intelligence ſupérieure ? Et quand il l'auroit, a-t-il plus qu'eux d'envie ou de beſoin de

Digitized by Google

vivre satisfait & content ? A regarder les choses par cet endroit, ne seroit-il pas bizarre que tous fussent pour un, & que plutôt un ne fût pas pour tous ? D'où pourroit-il tirer ce droit ? De sa qualité d'homme ? Elle lui est commune avec les autres. Du goût de les dominer ? Les autres certainement ne lui céderont pas en ce point. De la possession même où il se trouve de l'autorité ? Qu'il voye de qui il la tient, dans quelle vue on la lui laisse, & à quelle condition. Tous devant contribuer au bien de la société, il y doit bien plus essentiellement servir, n'étant supérieur qu'à titre onéreux, & pour travailler au bonheur commun, à proportion de l'élévation que sa qualité lui donne au-dessus des autres. Quelqu'un disoit devant le roi de Syrie, Antigone, que les princes étoient les maîtres, & que tout leur étoit permis : oui, reprit-il, parmi les barbares ; à notre égard, ajouta-t-il, nous sommes maîtres des choses prescrites, par la raison & l'humanité ; mais rien ne nous est permis, que ce qui est conforme à la justice & au devoir.

Tel est le contrat formel ou tacite

Digitized by Google

passé entre tous les hommes ; les uns sont au-dessus, les autres au-dessous pour la différence des conditions, pour rendre leur société aussi heureuse qu'elle le puisse être. Si tous étoient rois, tous voudroient commander, & nul n'obéiroit ; si tous étoient sujets, tous devroient obéir, & aucun ne le voudroit faire plus qu'un autre ; ce qui rempliroit la société de confusion, de trouble, de dissension ; au lieu de l'ordre & de l'arrangement qui en fait le secours, la tranquillité & la douceur. Le supérieur est donc redevable aux inférieurs, comme ceux-ci lui sont redevables ; l'un doit procurer le bonheur commun par voie d'autorité, & les autres par voie de soumission ; l'autorité n'est légitime, qu'autant qu'elle contribue à la fin pour laquelle a été instituée l'autorité même ; l'usage arbitraire qu'on en feroit, feroit la destruction de l'humanité & de la société.

Nous devons travailler tous, pour le bonheur de la société, à nous rendre maîtres de nous-mêmes ; le bonheur de la société se réduit à ne point nous satisfaire aux dépens de la satisfaction des autres : or les inclinations, les de-

Digitized by Google

sirs & les goûts des hommes, se trouvent continuellement opposés les uns aux autres. Si nous comptons de vouloir suivre les nôtres en tout, outre qu'il nous sera impossible d'y réussir, il est encore plus impossible, que par-là nous ne mécontentions les autres, & que tôt ou tard le contre-coup ne retombe sur nous; ne pouvant les faire tous passer à nos goûts particuliers, il faut nécessairement nous montrer au goût qui regne le plus universellement, qui est la raison. C'est donc celui qu'il nous faut suivre en tout; & comme nos inclinations & nos passions s'y trouvent souvent contraires, il faut par nécessité les contrarier. C'est à quoi nous devons travailler sans cesse, pour nous en faire une salutaire & douce habitude. Elle est la base de toute vertu, & même le premier principe de tout sçavoir vivre, selon le mot d'un homme d'esprit de notre tems, qui faisoit consister la science du monde à scavoir se contraindre sans contraindre personne. Bien qu'il se trouve des inclinations naturelles, incomparablement plus conformes que d'autres, à la regle commune de la raison; cependant

Digitized by Google

pendant il n'eſt perſonne qui n'ait à faire effort de ce côté-là, & à gagner ſur ſoi ; ne fût-ce que par une ſorte de liaiſon, qu'ont avec certains défauts les plus heureux tempéramens.

Enfin, les hommes ſe prennent par le cœur & par les bienfaits ; & rien n'eſt plus convenable à l'humanité, ni plus utile à la ſociété, que la compaſſion, la douceur, la bénéficence, la généroſité. Ce qui fait dire à Cicéron, que comme il n'y a rien de plus vrai que ce beau mot de Platon, que nous ne ſommes pas nés ſeulement pour nous-mêmes, mais auſſi pour notre patrie & pour nos amis ; & que comme diſent les ſtoïciens, ſi les productions de la terre ſont pour les hommes, les hommes eux-mêmes ſont nés les uns pour les autres, c'eſt-à-dire, pour s'entr'aider & ſe faire du bien mutuellement ; nous devons tous entrer dans les deſſeins de la nature, & ſuivre notre deſtination, en contribuant chacun du ſien pour l'utilité commune par un commerce réciproque & perpétuel de ſervices & de bons offices, n'étant pas moins empreſſés à donner qu'à recevoir, & employant non-ſeulement nos

Digitized by Google

soins & notre industrie, mais nos biens même à serrer de plus en plus les nœuds de la société humaine. Puis donc que tous les sentimens de justice & de bonté sont les seuls & vrais liens qui attachent les hommes les uns aux autres, & qui peuvent rendre la société stable, tranquille & florissante, il faut regarder ces vertus comme autant de devoirs que Dieu nous impose, par la raison que tout est nécessaire à son but, & par cela même conforme à sa volonté.

Quelque plausibles que puissent être les maximes de la morale, & quelque utilité qu'elles puissent avoir pour la douceur de la société humaine, elles n'auroient rien de fixe, & qui nous attache inébranlablement sans la religion. Quoique la seule raison nous rende palpables en général les principes des mœurs qui contribuent à la douceur & à la paix que nous devons goûter & faire goûter aux autres dans la société; il est vrai pourtant qu'elle ne suffit pas en certaines occasions, pour nous convaincre que notre avantage est toujours joint avec celui de la société: il faut quelquefois (& cela est nécessaire

Digitized by Google

pour le bonheur de la société) nous priver d'un bien présent, ou même essuyer un mal certain, pour ménager un bien à venir, & prévenir un mal quoiqu'incertain. Or, comment faire goûter à un esprit qui n'est capable que des choses sensuelles ou actuellement sensibles, le parti de quitter un bien présent & déterminé, pour un bien à venir & indéterminé; un bien qui dans le moment même le touche vivement du côté de la cupidité, pour un bien qui ne le touche que foiblement du côté de sa raison? Sera-t-il arrêté par les reproches de la conscience, quand la religion ne les suscite pas? Par la crainte de la punition, quand la force & l'autorité l'en mettent à couvert? Par le sentiment de la honte & de la confusion, quand il sçait dérober son crime à la connoissance d'autrui? Par les regles de l'humanité, quand il est déterminé à traiter les autres sans ménagement, pour se satisfaire lui-même? Par les principes de la prudence, quand la fantaisie ou l'humeur lui tiennent lieu de tous les motifs? Par le jugement des personnes judicieuses & sensées, quand la présomption lui fait préférer son ju-

Digitized by Google

gement à celui du reste des hommes ? Il est peu d'esprits d'un caractere si outré ; mais il peut s'en trouver : il s'en trouve quelquefois, & il doit même s'en trouver un grand nombre, si l'on foule aux pieds les principes de la religion naturelle.

En effet, que les principes & les traités de morale soient mille fois plus sensés encore & plus démonstratifs qu'ils ne sont, qui est-ce qui obligera des esprits libertins de s'y rendre, si le reste du genre humain en adopte les maximes ? En seront-ils moins disposés à les rejetter malgré le genre humain, & à les soumettre au tribunal de leurs bizarreries & de leur orgueil ? Il paroît donc que sans la religion il n'est point de frein assez ferme qu'on puisse donner ni aux saillies de l'imagination, ni à la présomption de l'esprit, ni à la source des passions, ni à la corruption du cœur, ni aux artifices de l'hypocrisie. D'un côté vérité, justice, sagesse, puissance d'un Dieu vengeur des crimes, & rémunérateur des actions justes, sont des idées qui tiennent si naturellement & si nécessairement les unes aux autres, que les

Digitized by Google

unes ne peuvent subsister, là où les autres sont détruites. Ceci prouve évidemment combien est nécessaire l'union de la religion & de la morale, pour affermir le bonheur de la société.

Mais, 1°. pour mettre cette vérité dans toute son évidence, il faut observer que les vices des particuliers, quels qu'ils soient, nuisent au bonheur de la société; on nous accorde déja, que certains vices, tels que la calomnie, l'injustice, la violence, nuisent à la société. Je vais plus loin, & je soutiens que les vices mêmes qu'on regarde ordinairement comme ne faisant tort qu'à celui qui en est atteint, sont pernicieux à la société. On entend dire assez communément, par exemple, qu'un homme qui s'enyvre ne fait tort qu'à lui-même; mais pour peu qu'on y fasse d'attention, on s'appercevra que rien n'est moins juste que cette pensée. Il ne faut qu'écouter pour cela les personnes obligées de vivre dans une même famille avec un homme sujet à l'excès du vin. Ce que nous souhaitons le plus dans ceux avec qui nous vivons, c'est de trouver en eux de la raison; elle ne leur manque jamais à

Digitized by Google

notre égard, que nous n'ayons droit de nous en plaindre. Quelque opposés que puissent être les autres vices à la raison, ils en laissent du moins certaine lueur, certain usage, certaine regle; l'yvresse ôte toute lueur de la raison; elle éteint absolument cette particule, cette étincelle de la divinité qui nous distingue des bêtes: elle détruit par-là toute la satisfaction & la douceur, que chacun doit mettre & recevoir dans la société humaine. On a beau comparer la privation de la raison par l'yvresse, avec la privation de la raison par le sommeil; la comparaison ne sera jamais sérieuse; l'une est pressante par le besoin de réparer les esprits qui s'épuisent sans cesse, & qui servent à l'exercice même de la raison; au lieu que l'autre supprime tout-d'un-coup cet exercice, & à la longue en détruit, pour ainsi dire, les ressorts. Aussi l'auteur de la nature, en nous assujettissant au sommeil, en a-t-il ôté les inconvéniens, & la monstrueuse indécence qui se trouve dans l'yvresse. Bien que celui-ci semble quelquefois avoir un air de gayeté, le plaisir qu'elle peut donner est toujours un plaisir de

Digitized by Google

fou, qui n'ôte point l'horreur secrette que nous concevons contre tout ce qui détruit la raison, laquelle seule contribue à rendre constamment heureux ceux avec qui nous vivons.

Le vice de l'incontinence qui paroît moins opposé au bonheur de la société, l'est peut-être encore davantage. On conviendra d'abord que quand elle blesse les droits du mariage, elle fait au cœur de l'outragé la plaie la plus profonde : les loix romaines qui servent comme de principes aux autres loix, supposent qu'en ce moment il n'est pas en état de se posséder ; de maniere qu'elles semblent excuser en lui le transport par lequel il ôteroit la vie à l'auteur de son outrage. Ainsi le meurtre, qui est le plus opposé de l'humanité, semble par-là être mis en parallele avec l'adultere. Les plus tragiques événemens de l'histoire, & les figures les plus pathétiques qu'ait inventé la fable, ne nous montrent rien de plus affreux que les effets de l'incontinence dans le crime de l'adultere ; ce vice n'a gueres de moins funestes effets, quand il se rencontre entre des personnes libres ; la jalousie y produit fré-

Digitized by Google

quemment les mêmes fureurs. Un homme d'ailleurs livré à cette passion, n'est plus à lui-même ; il tombe dans une sorte d'humeur morne & brute qui le dégoûte de ses devoirs ; l'amitié, la charité, la parenté, la république, n'ont point de voix qui se fasse entendre, quand leurs droits se trouvent en compromis avec les attraits de la volupté. Ceux qui en sont atteints, & qui se flattent de n'avoir jamais oublié ce qu'ils devoient à leur état, jugent de leur conduite par ce qu'ils en connoissent ; mais toute passion nous aveugle ; & de toutes les passions, il n'en est point qui aveugle davantage. C'est le caractere le plus marqué que la vérité & la fable attribuent, de concert à l'amour ; ce seroit une espece de miracle, qu'un homme sujet aux désordres de l'incontinence, donnât à sa famille, à ses amis, à ses citoyens, la satisfaction & la douceur que demanderoient les droits du sang, de la patrie & de l'amitié ; enfin, la nonchalance, le dégoût, la molleſſe, sont les moindres & les plus ordinaires inconvéniens de ce vice. Le sçavoir vivre qui est la plus douce & la plus fami-

Digitized by Google

lière des vertus de la vie civile, ne se trouve communément dans la pratique que par l'usage de se contraindre sans contraindre les autres. Combien faut-il davantage se contraindre & gagner sur soi, pour remplir les devoirs les plus importans qu'exigent la droiture, l'équité, la charité, qui sont la base & le fondement de toute société? Or, de quelle crainte est capable un homme amolli & efféminé? Ce n'est pas que malgré ce vice, il ne reste encore de bonnes qualités; mais il est certain que par-là elles sont extraordinairement affoiblies; il est donc constant que la société se ressent toujours de la maligne influence des désordres qui paroissent d'abord ne lui donner aucune atteinte. Or, puisque la religion est un frein nécessaire pour les arrêter, il s'enfuit évidemment qu'elle doit s'unir à la morale, pour assurer le bonheur de la société.

2°. Il est certain que les devoirs qui nous reglent par rapport à nous-mêmes, n'aident pas peu à nous régler aussi par rapport aux autres hommes. Il est encore certain que ces deux sortes de devoirs se renforcent beaucoup

Digitized by Google

de notre exactitude à remplir nos devoirs envers Dieu. La crainte de Dieu jointe à un parfait dévouement pour sa volonté, est un motif très-efficace pour engager les hommes à s'acquitter de ce qui les concerne directement eux-mêmes, & à faire pour la société tout ce qu'ordonne la loi naturelle. Otez une fois la religion, vous ébranlez tout l'édifice des vertus morales; il ne repose sur rien. Concluons que les trois principes de nos devoirs sont trois différens ressorts, qui donnent au système de l'humanité le mouvement & l'action, & qu'ils agissent tous à la fois pour l'exécution des vues du Créateur.

3°. La société, toute armée qu'elle est des loix, n'a de force que pour empêcher les hommes de violer ouvertement la justice, tandis que les attentats commis en secret, & qui ne sont pas moins préjudiciables au bien public ou commun, échappent à sa rigueur. Depuis même l'invention des sociétés, les voies ouvertes se trouvant prohibées, l'homme est devenu beaucoup plus habile dans la pratique des voies secrettes, puisque c'est la seule ressource qui lui reste pour satisfaire ses desirs in-

Digitized by Google

modérés ; desirs qui ne subsistent pas moins dans l'état de société, que dans celui de nature. La société fournit elle-même une espece d'encouragement à ces manœuvres obscures & criminelles, dont la loi ne sçauroit prendre connoissance, en ce que ses soins pour la sûreté commune, le but de son établissement, endorment les gens de bien en même-tems qu'ils aiguisent l'industrie des scélérats. Ses propres précautions ont tourné contre elle-même ; elles ont subtilisé les vices, rafiné l'art du crime : & de-là vient que l'on voit assez souvent chez les nations policées des forfaits dont on ne trouve point d'exemple chez les sauvages. Les Grecs avec toute leur politesse, avec toute leur érudition & avec toute leur jurisprudence, n'acquirent jamais la probité que la nature toute seule faisoit reluire parmi les Scythes.

Ce n'est pas tout : les loix civiles ne sçauroient empêcher qu'on ne donne quelquefois au droit & à la justice des atteintes ouvertes & publiques ; elles ne le sçauroient, lorsqu'une prohibition trop sévere donne lieu de craindre quelqu'irrégularité plus grande,

Digitized by Google

ce qui arrive dans les cas où l'irrégularité est l'effet de l'intempérance des passions naturelles. L'on convient généralement qu'il n'y a point d'état grand & florissant, où l'on puisse punir l'incontinence de la maniere que le mériteroient les funestes influences de ce vice à l'égard de la société. Restreindre ce vice avec trop de sévérité, ce seroit donner lieu à des désordres encore plus grands.

Ce ne sont pas là les seuls foibles de la loi : en approfondissant les devoirs réciproques qui naissent de l'égalité des citoyens, on trouve que ces devoirs sont de deux sortes ; les uns que l'on appelle devoirs d'obligation parfaite, parce que la loi civile peut aisément & doit nécessairement en prescrire l'étroite observation ; les autres que l'on appelle devoirs d'obligation imparfaite, non que les principes de morale n'en exigent en eux-mêmes la pratique avec rigidité, mais parce que la loi ne peut que trop difficilement en prendre connoissance, & que l'on suppose qu'ils n'affectent point si immédiatement le bien être de la société. De cette derniere espece sont les

Digitized by Google

devoirs de la reconnoissance, de l'hospitalité, de la charité, &c ; devoirs sur lesquels les loix en général gardent un profond silence, & dont la violation néanmoins est aussi fatale, quoiqu'à la vérité moins prompte dans ses effets, que celle des devoirs d'obligation parfaite. Séneque, dont les sentimens en cette occasion sont ceux de l'antiquité, ne fait point difficulté de dire que rien n'est plus capable de rompre la concorde du genre humain, que l'ingratitude.

La société elle-même a produit un nouveau genre de devoirs qui n'existoient point dans l'état de nature ; & quoiqu'entiérement de sa création, elle a manqué de pouvoir pour les faire observer : telle est, par exemple, cette vertu surannée & presque de mode, que l'on appelle l'amour de la patrie. Enfin la société a non-seulement produit de nouveaux devoirs, sans en pouvoir prescrire une observation étroite & rigide ; mais elle a encore le défaut d'avoir augmenté & enflammé ces desirs désordonnés qu'elle devoit servir à éteindre & à corriger ; semblables à ces remedes, qui dans le tems qu'ils

Digitized by Google

travaillent à la guérison d'une maladie, en augmentent le degré de malignité. Dans l'état de nature, on avoit peu de choses à souhaiter, peu de desirs à combattre; mais depuis l'établissement des sociétés, nos besoins ont augmenté, à mesure que les arts se sont multipliés & perfectionnés; l'accroissement de nos besoins a été suivi de celui de nos desirs, & graduellement de celui de nos efforts, pour surmonter l'obstacle des loix: c'est cet accroissement de nouveaux arts, de nouveaux besoins, de nouveaux desirs, qui a insensiblement amorti l'esprit d'hospitalité & de générosité, & qui lui a substitué celui de cupidité, de vénalité & d'avarice.

La nature des devoirs, dont l'observation est nécessaire pour conserver l'harmonie de la société civile; les tentations fortes & fréquentes, & les moyens obscurs & secrets qu'on a de les violer; le foible obstacle que l'infliction des peines ordonnées par les loix oppose à l'infraction de plusieurs de ces devoirs, le manque d'encouragement à les observer, provenant de l'impossibilité où est la société de distribuer de justes récompenses: tous

Digitized by Google

ces défauts, toutes ces imperfections inséparables de la nature de la société même, démontrent la nécessité d'y ajouter la force de quelqu'autre pouvoir coactif, capable d'avoir assez d'influence sur l'esprit des hommes, pour maintenir la société, & l'empêcher de retomber dans la confusion & le désordre. Puisque la crainte du mal & l'espérance du bien, qui sont les deux grands ressorts de la nature pour déterminer les hommes, suffisent à peine pour faire observer les loix; puisque la société civile ne peut employer l'un qu'imparfaitement, & n'est point en état de faire aucun usage de l'autre; puisque enfin, la religion seule peut réunir ces deux ressorts & leur donner de l'activité, qu'elle seule peut infliger des peines & toujours certaines & toujours justes; que l'infraction soit ou publique ou secrete, & que les devoirs enfraints soient d'une obligation parfaite ou imparfaite; puisqu'elle seule peut apprécier le mérite de l'obéissance, pénétrer les motifs de nos actions, & offrir à la vertu des récompenses que la société civile ne sauroit donner, il s'ensuit évidemment

Digitized by Google

que l'autorité de la religion eſt de néceſſité abſolue, non-ſeulement pour procurer à la ſociété mille douceurs & mille agrémens, mais encore pour aſſurer l'obſervation des devoirs, & maintenir le gouvernement civil.

La religion ayant été démontrée néceſſaire au ſoutien de la ſociété civile, on n'a pas beſoin de démontrer qu'on doit ſe ſervir de ſon ſecours de la maniere la plus avantageuſe à la ſociété, puiſque l'expérience de tous les ſiecles & de tous les pays nous apprend que leur force réunie ſuffit à peine pour réfréner les déſordres, & empêcher les hommes de tomber dans un état de violence & de confuſion. La politique & la religion, l'Etat & l'Egliſe, la ſociété civile & la ſociété religieuſe, lorſqu'on ſçait les unir & les lier enſemble, s'embelliſſent & ſe fortifient réciproquement; mais on ne peut faire cette union, qu'on n'ait premiérement approfondi leur nature.

Pour s'aſſurer de leur nature, le vrai moyen eſt de découvrir & de fixer quelle eſt leur fin ou leur but. Les Ultramontains ont voulu aſſervir l'Etat à l'Egliſe; & les Eraſtiens, gens factieux,

Digitized by Google

qui s'éleverent en Angleterre du tems de la prétendue réformation, ainſi appellés du nom de Thomas Eraſte leur chef, ont voulu aſſervir l'Egliſe à l'Etat. Pour cet effet, ils anéantiſſoient toute diſcipline Eccléſiaſtique, & dépouilloient l'Egliſe de tous ſes droits, ſoutenant qu'elle ne pouvoit ni excommunier ni abſoudre, ni faire des decrets. C'eſt pour n'avoir point étudié la nature de ces deux différentes ſociétés, que les uns & les autres ſont tombés à ce ſujet dans les erreurs les plus étranges & les plus funeſtes.

Les hommes, en inſtituant la ſociété civile, ont renoncé à leur liberté naturelle, & ſe ſont ſoumis à l'empire du Souverain civil : or ce ne pouvoit pas être dans la vûe de ſe procurer les biens dont ils auroient pu jouir ſans cela; c'étoit donc dans la vûe de quelque bien fixe & précis, qu'ils ne pouvoient ſe promettre que de l'établiſſement de la ſource civile; & ce ne peut être que pour ſe procurer cet objet, qu'ils ont armé le Souverain de la force de tous les membres qui compoſent la ſociété, afin d'aſſurer l'exécution des decrets que l'Etat rendroit

dans cette vûe. Or ce bien fixe & précis qu'ils ont eu en vûe en s'associant, n'a pu être que celui de se garantir réciproquement des injures qu'ils auroient pû recevoir des autres hommes, & de se mettre en état d'opposer à leur violence une force plus grande, & qui fût capable de punir leur attentat. C'est ce que promet aussi la nature du pouvoir dont la société civile est revêtue pour faire observer ses loix; pouvoir qui ne consiste que dans la force & les châtimens, & dont elle ne sçauroit faire un usage légitime, que conformément au but pour lequel elle a été établie. Elle en abuse lorsqu'elle entreprend de l'appliquer à un autre fin; & cela est si manifeste & si exactement vrai, qu'alors même son pouvoir devient inefficace; sa force, si puissante pour les intérêts civils ou corporels, ne pouvant rien sur les choses intellectuelles & spirituelles. C'est sur ses principes incontestables, que M. Locke a démontré la justice de la tolérance, & l'injustice de la persécution en matiere de religion.

Nous disons donc avec ce grand Philosophe, que le salut des ames n'est

Digitized by Google

ni la cause ni le but de l'institution des sociétés civiles. Ce principe établi, il s'ensuit que la doctrine & la morale, qui sont les moyens de gagner le salut, & qui constituent ce que les hommes en général entendent par le mot de religion, ne sont point du district du Magistrat. Il est évident que la doctrine n'en est point, parce que le pouvoir du Magistrat ne peut rien sur les opinions : par rapport à la morale, la discussion de ce point exige une distinction. L'institution & la réformation des mœurs intéressent le corps & l'ame, l'économie civile & religieuse : en tant qu'elles intéressent la religion, le Magistrat civil en est exclus ; mais en tant qu'elles intéressent l'Etat, le Magistrat doit y veiller lorsque le cas le requiert, y faire intervenir la force de l'autorité. Que l'on jette les yeux sur tous les codes & les digestes, à chaque action criminelle est désigné son châtiment ; non en tant qu'elle est vice ou qu'elle s'éloigne des regles éternelles du juste ou de l'injuste ; non en tant qu'elle est péché, ou qu'elle s'éloigne des regles prescrites par la révélation extraordinaire de la volonté divine,

Digitized by Google

mais en tant qu'elle eſt crime, c'eſt-à-dire, à proportion de la malignité de ſon influence, relativement au bien de la ſociété civile. Si l'on en demande la raiſon, c'eſt que la ſociété a pour but, non le bien des particuliers, mais le bien public, qui exige que les loix déploient toute leur ſévérité contre les crimes auxquels les hommes ſont les plus enclins, & qui attaquent de plus près les fondemens de la ſociété.

Différentes raiſons & diverſes circonſtances ont contribué à faire croire que les ſoins du Magiſtrat s'étendoient naturellement à la religion, en tant qu'elle concerne le ſalut des ames. Il a lui-même encouragé cette illuſion flatteuſe, comme propre à augmenter ſon pouvoir & la vénération des peuples pour ſa perſonne. Le mêlange confus des intérêts civils & religieux, lui a fourni les moyens de pouvoir le faire avec aſſez de facilité.

Dans l'enfance de la ſociété civile, les peres de famille, qui rempliſſoient toujours les fonctions du ſacerdoce, étant parvenus ou appellés à l'adminiſtration des affaires publiques, porterent les fonctions de leur premier

Digitized by Google

état dans la Magistrature, & exécuterent en personne ces doubles fonctions. Ce qui n'étoit qu'accidentel de son origine, a été regardé dans la suite comme essentiel. La plûpart des anciens Législateurs ayant trouvé qu'il étoit nécessaire, pour exécuter leurs projets, de prétendre à quelque inspiration & à l'assistance extraordinaire des Dieux, il leur étoit naturel de mêler & de confondre les objets civils & religieux, & les crimes contre l'Etat, avec les crimes contre les Dieux, sous l'auspice desquels l'Etat avoit été établi & se conservoit. D'ailleurs dans le paganisme, outre la religion des particuliers, il y avoit un culte & des cérémonies publiques, instituées & observées par l'Etat & pour l'Etat, comme Etat. La religion intervenoit dans les affaires du gouvernement; on n'entreprenoit, on n'exécutoit rien sans l'avis de l'oracle. Dans la suite, lorsque les empereurs Romains se convertirent à la religion Chrétienne, & qu'ils placerent la croix sur le diadême, le zèle, dont tout nouveau prosélite est ordinairement épris, leur fit introduire dans les institutions civiles des loix

contre le péché. Ils firent passer dans l'administration politique les exemples & les préceptes de l'Écriture ; ce qui contribua beaucoup à confondre la distinction qui se trouve entre la société civile & la société religieuse. On ne doit cependant pas rejetter ce faux jugement sur la religion Chrétienne ; car la distinction de ces deux sociétés y est si expresse & si formelle, qu'il n'est pas aisé de s'y méprendre. L'origine de cette erreur est plus ancienne, & on doit l'attribuer à la nature de la religion Juive, où ces deux sociétés étoient en quelque maniere incorporées ensemble.

L'établissement de la police civile parmi les Juifs, étant l'institution immédiate de Dieu même, le plan en fut regardé comme le modele du gouvernement le plus parfait & le plus digne d'être imité par des Magistrats Chrétiens. Mais l'on ne fit pas réflexion que cette juridiction, à laquelle les crimes & les péchés étoient assujettis, étoit une conséquence nécessaire d'un gouvernement théocratique, où Dieu présidoit d'une maniere particuliere, & qui étoit d'une forme & d'une es-

Digitized by Google

pece absolument différentes de celles de tous les gouvernemens d'institution humaine. C'est à la même cause qu'il faut attribuer les erreurs des Protestans sur la réformation des Etats, la tête de leurs premiers chefs se trouvant remplie des idées de l'économie judaïque. On ne doit pas être étonné que dans les pays où le gouvernement reçut une nouvelle forme, en même tems que les peuples adopterent une religion nouvelle, on ait affecté une imitation ridicule du gouvernement des Juifs, & qu'en conséquence le magistrat ait témoigné plus de zèle pour réprimer les péchés, que pour réprimer les crimes. Les ministres prétendus réformés, hommes impérieux, en voulant modeler les états sur leurs vûes théologiques, prouverent, de l'aveu même des protestans sensés, qu'ils étoient aussi mauvais politiques que mauvais théologiens.

A ces causes de la confusion des matieres civiles & religieuses, on en peut encore ajouter plusieurs autres. Il n'y a jamais eu de société civile ancienne ou moderne, où il n'y ait eu une religion favorite établie & proté-

Digitized by Google

gée par les loix, établissement qui est fondé sur l'alliance libre & volontaire qui se fait entre la puissance ecclésiastique, pour l'avantage réciproque de l'un & de l'autre. Or, en conséquence de cette alliance, les deux sociétés se prêtent en certaines occasions une grande partie de leur pouvoir; & il arrive même quelquefois qu'elles en abusent réciproquement. Les hommes jugeant par les faits, sans remonter à leur cause & à leur origine, ont cru que la société civile avoit par son essence, un pouvoir qu'elle n'a que par emprunt. On doit encore observer que quelquefois la malignité du crime est égale à celle du péché, & que dans ce cas les hommes ont peu considéré si le magistrat punissoit l'action comme crime ou comme péché; tel est, par exemple, le cas du parjure & de la profanation du nom de Dieu, que les loix civiles de tous les états punissent avec sévérité. L'idée complexe de crime & celle de péché étant d'ailleurs d'une nature abstraite, & composée d'idées simples, communes à l'une & à l'autre, elles n'ont pas été également distinguées par tout le monde; souvent elles ont été confondues,

Digitized by Google

dues, comme n'étant qu'une seule & même idée ; ce qui sans doute n'a pas peu contribué à fomenter l'erreur de ceux qui confondent les droits respectifs des sociétés civiles & religieuses. Cet examen suffit pour faire voir que c'est le but véritable de la société civile, & quelles sont les causes des erreurs où l'on est tombé à ce sujet.

Le but final de la société religieuse est de procurer à chacun la faveur de Dieu : faveur qu'on ne peut acquérir que par la droiture de l'esprit & du cœur, ensorte que le but intermédiaire de la religion a pour objet la perfection de nos facultés spirituelles. La société religieuse a aussi un but distinct & indépendant de celui de la société civile; il s'ensuit nécessairement qu'elle en est indépendante, & que par conséquent elle est souveraine en son espece. Car la dépendance d'une société à l'égard de l'autre, ne peut procéder que de deux principes, & d'une cause naturelle, ou d'une cause civile. Une dépendance fondée sur la loi de nature, doit provenir de l'essence ou de la génération de la chose. Il ne sçauroit y en avoir dans le cas dont il s'agit par

Digitized by Google

essence ; car cette espece de dépendance supposeroit nécessairement, entre ces deux sociétés, une union ou un mêlange naturel qui n'a lieu qu'autant que deux sociétés sont liées par leur relation avec un objet commun. Or leur objet, loin d'être commun, est absolument différent l'un de l'autre, la derniere fin de l'une étant le soin de l'ame, & celle de l'autre le soin du corps & de ses intérêts ; l'une ne pouvant agir que par des voies intérieures, & l'autre, au contraire, que par des voies extérieures. Pour qu'il y eût une dépendance entre ces sociétés, en vertu de leur génération, il faudroit que l'une dût son existence à l'autre, comme les corporations, les communautés & les tribunaux la doivent aux villes ou aux états qui les ont créés. Ces différentes sociétés, autant par la conformité de leurs fins & de leurs moyens, que par leurs chartres, ou leurs lettres de création ou d'érection, trahissent elles-mêmes & manifestent leur origine & leur dépendance. Mais la société religieuse n'ayant point un but ni des moyens conformes à ceux de l'Etat, donne par-là des preuves

Digitized by Google

intérieures de son indépendance ; & elle les confirme par des preuves extérieures, en faisant voir qu'elle n'est pas de la création de l'Etat, puisqu'elle existoit déja avant la fondation des sociétés civiles. Par rapport à une dépendance fondée sur une cause civile, elle ne peut avoir lieu. Comme les sociétés religieuses & civiles different entierement & dans leurs buts & dans leurs moyens, l'administration de l'une agit dans une sphere si éloignée de l'autre, qu'elles ne peuvent jamais se trouver opposées l'une à l'autre ; enforte que la nécessité d'état qui exigeoit que les loix de la nation missent l'une dans la dépendance de l'autre, ne sçauroit avoir lieu ; si l'office du magistrat civil s'étendoit au soin des ames, l'Eglise ne seroit alors entre ses mains qu'un instrument pour parvenir à cette fin. Hobbes & ses sectateurs ont fortement soutenu cette thèse. Si d'un autre côté, l'office des sociétés religieuses s'étendoit aux soins du corps & de ses intérêts, l'Etat courroit grand risque de tomber dans la servitude de l'Eglise. Car les sociétés religieuses ayant certainement le district le plus noble, qui

Digitized by Google

eſt le ſoin des ames, ayant ou prétendant avoir une origine divine, tandis que la forme des Etats n'eſt que d'inſtitution humaine; ſi elles ajoutoient à leurs droits légitimes le ſoin du corps & de ſes intérêts, elles réclameroient alors, comme de droit, une ſupériorité ſur l'Etat dans le cas de compétence; & l'on doit ſuppoſer qu'elles ne manqueroient pas de pouvoir pour maintenir leurs droits: car c'eſt une conſéquence néceſſaire, que toute ſociété, dont le ſoin s'étend aux intérêts corporels, doit être revêtue d'un pouvoir coactif. Ces maximes n'ont eu que trop de vogue pendant un tems. Les Ultramontains, habiles dans le choix des circonſtances, ont tâché de ſe prévaloir des troubles intérieurs des Etats, pour les établir & élever la chaire apoſtolique au-deſſus du trône des Potentats de la terre; ils en ont exigé, & quelquefois reçu hommage; & ils ont tâché de le rendre univerſel. Mais ils ont trouvé une barriere inſurmontable dans la noble & digne réſiſtance de l'Egliſe Gallicane, également fidele à ſon Dieu & à ſon Roi.

Nous poſons donc comme maxime

Digitized by Google

fondamentale, & comme une conſéquence évidente de ce principe, que la ſociété religieuſe n'a aucun pouvoir coactif ſemblable à celui qui eſt entre les mains de la ſociété civile. Des objets qui different entierement de leur nature, ne peuvent s'acquérir par un ſeul & même moyen. Les mêmes relations produiſant les mêmes effets, des effets différens ne peuvent provenir des mêmes relations. Ainſi la force & la contrainte n'agiſſant que ſur l'extérieur, ne peuvent auſſi produire que des biens extérieurs, objets des inſtitutions civiles; & ne ſçauroient produire des biens intérieurs, objets des inſtitutions religieuſes. Tout le pouvoir coactif, qui eſt naturel à une ſociété religieuſe, ſe termine au droit d'excommunication, & ce droit eſt utile & néceſſaire pour qu'il y ait un culte uniforme; ce qui ne peut ſe faire qu'en chaſſant du corps tous ceux qui refuſent de ſe conformer au culte public : il eſt donc convenable & utile, que la ſociété religieuſe jouiſſe de ce droit d'expulſion. Toutes ſortes de ſociétés, qu'elles qu'en ſoient les moyens & la fin, doivent néceſſairement com-

Digitized by Google

me société avoir ce droit, droit inséparable de leur essence ; sans cela elles se dissoudroient d'elles-mêmes, & retomberoient dans le néant, précisément de même que le corps naturel, si la nature, dont les sociétés imitent la conduite en ce point, n'avoit pas la force d'évacuer les humeurs vicieuses & malignes ; mais ce pouvoir utile & nécessaire est tout celui & le seul dont la société religieuse ait besoin ; car par l'exercice de ce pouvoir, la conformité du culte est conservée, son essence & sa fin sont assurées, & le bien-être de la société n'exige rien au-delà. Un pouvoir plus grand dans une société religieuse seroit déplacé & injuste.

Digitized by Google

SOMNAMBULISME.

CE nom, formé de deux mots latins, *somnus*, sommeil, & *ambulo*, je me promene, signifie littéralement l'action de se promener pendant le sommeil; mais on a étendu plus loin la signification de ce mot dans l'usage ordinaire, & l'on a donné le nom générique de *Somnambulisme*, à une espece de maladie, d'affection, ou incommodité singuliere, qui consiste en ce que les personnes qui en sont atteintes, plongées dans un profond sommeil, se promenent, parlent, écrivent, & font différentes actions, comme si elles étoient bien éveillées, quelquefois même avec plus d'intelligence & d'exactitude; c'est cette faculté & cette habitude d'agir endormi comme éveillé, qui est le caractere distinctif du somnambulisme; les variétés naissent de la diversité d'actions, & sont en conséquence aussi multipliées que les actions dont les hommes sont capables, & les moyens qu'ils peuvent prendre pour les faire; elles n'ont d'au-

Digitized by Google

tres bornes que celles du poſſible, & encore ce qui paroît impoſſible à l'homme éveillé, ne l'eſt point quelquefois pour le ſomnambule; ſon imagination échauffée dirige ſeule & facilite ſes mouvemens.

On voit ſouvent des ſomnambules qui racontent en dormant tout ce qui leur eſt arrivé pendant la journée; quelques-uns répondent aux queſtions qu'on leur fait, & tiennent des diſcours très-ſuivis; il y a des gens qui ont la malhonnêteté de profiter de l'état où ils ſe trouvent, pour leur arracher, malgré eux, des ſecrets qu'il leur importe extrêmement de cacher; d'autres ſe levent, compoſent, écrivent ou ſe promenent, courent les rues, les maiſons; il y en a qui nagent & qui font des actions très-périlleuſes par elles-mêmes, comme de marcher ſur le bord d'un toît ſans peur, & par-là ſans danger; ils ne riſquent que de s'éveiller, & ſi cela leur arrive, ou par haſard, ou par le ſecours funeſte de quelque perſonne imprudente, ils manquent rarement de ſe tuer. Quelques ſomnambules ont les yeux ouverts, mais il ne paroît pas qu'ils s'en ſervent; la plû-

Digitized by Google

part n'ont en se réveillant aucune idée de ce qu'ils ont fait étant endormis, mais il se rappellent d'un sommeil à l'autre, les actions des nuits précédentes; il semble qu'ils ayent deux mémoires, l'une pour la veille, & l'autre pour le sommeil. Lorsqu'on suit quelque tems un somnambule, on voit que son sommeil, si semblable à la veille, offre un tissu surprenant de singularités: il ne manque pas d'observations étonnantes dans ce genre; mais combien peu sont faites exactement, & racontées avec fidélité. Ces histoires sont presque toujours exagérées par celui qui en a été le témoin; on veut s'accommoder au goût du public, qui aime le merveilleux, & qui le croit facilement; & à mesure qu'elles passent de main en main, elles se chargent encore de nouvelles circonstances; le vrai se trouve obscurci par les fables auxquelles il est mêlé, & devient incroyable; il importe donc de choisir des faits bien constatés, par la vûe & le témoignage d'un observateur éclairé. Laissant donc à part tous les contes imaginaires ou peu prouvés, qu'on fait sur les somnambules, je vais rap-

Digitized by Google

porter quelques traits singuliers, qui pourront servir à faire connoître la nature de cette affection, dont la vérité ne sçauroit être suspecte; je les tiens d'un prélat illustre (M. l'archevêque de Bordeaux), aussi distingué par ses vertus, que par la variété & la justesse de ses connoissances; son nom seul fait une autorité respectable, qu'on ne sçauroit récuser.

Il m'a raconté qu'étant au séminaire, il avoit connu un jeune ecclésiastique somnambule; curieux de connoître la nature de cette maladie, il alloit tous les soirs dans sa chambre dès qu'il étoit endormi; il vit, entr'autres choses, que cet ecclésiastique se levoit, prenoit du papier, composoit, & écrivoit des sermons; lorsqu'il avoit fini une page, il la relisoit tout haut d'un bout à l'autre (si l'on peut appeller relire, cette action faite sans le secours des yeux); si quelque chose alors lui déplaisoit, il le retranchoit, & écrivoit par-dessus les corrections avec beaucoup de justesse. J'ai vu le commencement d'un de ses sermons qu'il avoit écrit en dormant, il m'a paru assez bien fait, & correctement écrit; mais il y

Digitized by Google

avoit une correction qui étoit surprenante ; ayant mis dans un endroit ce divin enfant, il crut en la relisant devoir substituer le mot adorable à divin ; pour cela il effaça ce dernier mot, & plaça exactement le premier par-dessus ; après cela il vit que le *ce*, bien placé devant divin, ne pouvoit aller avec adorable, il ajouta donc fort adroitement un *t* à côté des lettres précédentes, de façon qu'on lisoit cet adorable enfant. La même personne, témoin oculaire de ces faits, pour s'assurer si le somnambule ne faisoit alors aucun usage de ses yeux, mit un carton sous son menton, de façon à lui dérober la vûe du papier qui étoit sur la table ; mais il continua à écrire sans s'en appercevoir. Voulant ensuite connoître à quoi il jugeoit de la présence des objets qui étoient sous ses yeux, il lui ôta le papier sur lequel il écrivoit, & en substitua plusieurs autres à différentes reprises ; mais il s'en apperçut toujours, parce qu'ils étoient d'une inégale grandeur : car quand on trouva un papier parfaitement semblable, il le prit pour le sien, & écrivit les corrections aux endroits correspondans à

Digitized by Google

celui qu'on lui avoit ôté; c'eſt par ce ſtratagême ingénieux, qu'on eſt venu à bout de ramaſſer quelques-uns de ſes écrits nocturnes. M. l'archevêque de Bordeaux a eu la bonté de me les communiquer; ce que j'ai vu de plus étonnant, c'eſt de la muſique faite aſſez exactement; une canne lui ſervoit de regle; il traçoit avec elle, à diſtance égale, les cinq lignes néceſſaires, mettoit à leur place la clef, les bémoles, les diéſis, enſuite marquoit les notes, qu'il faiſoit d'abord toutes blanches; & quand il avoit fini, il rendoit noires celles qui devoient l'être. Les paroles étoient écrites au-deſſous. Il lui arriva une fois de les écrire en trop gros caracteres, de façon qu'elles n'étoient pas placées directement ſous leur note correſpondante; il ne tarda pas à s'appercevoir de ſon erreur; & pour la réparer, il effaça ce qu'il venoit de faire en paſſant la main par-deſſus, & refit plus bas cette ligne de muſique, avec toute la préciſion poſſible.

Autre ſingularité dans un autre genre, qui n'eſt pas moins remarquable; il s'imagina, une nuit au milieu de l'hyver, ſe promener au bord d'une ri-

Digitized by Google

vière, & d'y voir tomber un enfant qui se noyoit; la rigueur du froid ne l'empêcha point de l'aller secourir; il se jetta tout de suite sur son lit, dans la posture d'un homme qui nage; il en imita tous les mouvemens; & après s'être fatigué quelque tems à cet exercice, il sent au coin de son lit un paquet de la couverture, croit que c'est l'enfant, le prend avec une main, & se sert de l'autre pour revenir en nageant au bord de la prétendue riviere; il y pose son paquet, & sort en frissonnant & claquant des dents, comme si en effet il sortoit d'une riviere glacée; il dit aux assistans, qu'il gêle & va mourir de froid, que tout son sang est glacé; il demande un verre d'eau-de-vie pour se réchauffer; n'en ayant pas, on lui donne de l'eau qui se trouvoit dans la chambre; il en goûte, reconnoît la tromperie, & demande encore plus vivement de l'eau-de-vie, exposant la grandeur du péril qu'il couroit; on lui apporte un verre de liqueur; il le prend avec plaisir, & dit en ressentir beaucoup de soulagement; cependant il ne s'éveille point, se couche, & continue de dormir plus tranquillement.

Digitized by Google

Ce même somnambule a fourni un très-grand nombre de traits forts singuliers ; ceux que je viens de rapporter, peuvent suffire au but que nous nous sommes proposé. J'ajouterai seulement que lorsqu'on vouloit lui faire changer de matiere, lui faire quitter des sujets tristes, désagréables, on n'avoit qu'à lui passer une plume sur les levres, dans l'instant il tomboit sur des questions tout-à-fait différentes.

Quoiqu'il soit très-facile de reconnoître le somnambulisme par les faits inconteſtables que nous avons détaillés, il n'est pas aisé d'en découvrir la cause & le méchanisme ; l'étymologie de cette maladie est un écueil funeste à tous ces faiseurs d'hypothèses, à tous ces demi-sçavans qui ne croyent rien que ce qu'ils peuvent expliquer, & qui ne sçauroient imaginer que la nature ait des mysteres impénétrables à leur sagacité, d'autant plus à plaindre, que leur vûe courte & mal assurée, ne peut s'étendre jusqu'aux bornes très-voisines de leur horison ; on peut leur demander :

1°. Comment il se peut faire qu'un homme enseveli dans un profond som-

meil, entende, marche, écrive, voye, jouisse en un mot de l'exercice de ses sens, & exécute avec justesse, divers mouvemens : pour faciliter la solution de ce problême, nous ajouterons que le somnambule ne voit alors que les objets dont il a besoin, que ceux qui sont présens à son imagination. Celui dont il a été question, lorsqu'il composoit ses sermons, voyoit fort bien son papier, son encre, sa plume, sçavoit distinguer si elle marquoit ou non ; il ne prenoit jamais le poudrier pour l'encrier, & du reste il ne se doutoit pas même qu'il y eût quelqu'un dans sa chambre, ne voyoit & n'entendoit personne, à moins qu'il ne les interrogeât : il lui arrivoit quelquefois de demander des dragées à ceux qu'il croyoit à côté de lui ; & il les trouvoit fort bonnes quand on lui en donnoit ; & si dans un autre tems on lui en eût mis dans la bouche, sans que son imagination fût montée de ce côté là, il n'y trouvoit aucun goût, & les rejettoit.

2°. Comment l'on peut éprouver des sensations, sans que les sens y ayent part ; voir, par exemple, sans le secours des yeux : le somnambule dont

Digitized by Google

nous avons fait l'hiſtoire, paroiſſoit évidemment voir les objets qui avoient rapport à ſon idée; lorſqu'il traçoit des notes de muſique, il ſçavoit exactement celles qui devoient être blanches ou noires, & ſans jamais ſe méprendre, il noirciſſoit les unes & conſervoit les autres; & lorſqu'il étoit obligé de revenir au haut de la page, ſi les lignes du bas n'étoient pas ſéches, il faiſoit un détour pour ne pas les effacer en paſſant la main deſſus; ſi elles étoient aſſez ſéches, il négligoit cette précaution inutile. Il eſt bien vrai que ſi on lui ſubſtituoit un papier tout-à-fait ſemblable, il le prenoit pour le ſien; mais pour juger de la reſſemblance, il n'avoit pas beſoin de paſſer la main tout autour. Peut-être ne voyoit-il que le papier, ſans diſtinguer les caracteres. Il y a lieu de préſumer que les autres ſens dont il ſe ſervoit n'étoient pas plus diſpos que les yeux, & que quelqu'autre cauſe ſuppléoit leur inaction; on auroit pû s'en aſſurer en lui bouchant les oreilles, en le piquant, en lui donnant du tabac, &c.

3°. Comment il arrivoit qu'en dormant il ſe rappelloit le ſouvenir de ce

Digitized by Google

qui lui étoit arrivé étant éveillé, qu'il sçût aussi ce qu'il avoit fait pendant les autres sommeils, & qu'il n'en conservât aucun souvenir en s'éveillant : il témoignoit quelquefois pendant le sommeil la surprise, de ce qu'on l'accusoit d'être somnambule, de travailler, d'écrire, de parler pendant la nuit ; il ne concevoit pas comment on pouvoit lui faire de pareils reproches, à lui qui dormoit profondement toute la nuit, & qu'on avoit beaucoup de peine à réveiller ; cette double mémoire est un phénoméne bien merveilleux.

4°. Comment il est possible que sans l'action d'aucune cause extérieure, on soit affecté aussi gravement que si on eût été exposé à ses impressions : notre somnambule, sans être sorti de son lit, éprouva tous les symptômes qu'occasionne l'eau glacée, précisément parce qu'il a cru avoir été plongé dans cette eau quelque tems. Nous pourrions demander encore l'explication d'un grand nombre d'autres phénomenes que les somnambules nous fournissent ; mais nous n'en retirerions pas plus de lumieres. Il faut convenir de bonne-foi qu'il y a bien des choses dont on ne sçait

Digitized by Google

pas la raiſon, & qu'on chercheroit inutilement. La nature a ſes myſteres, gardons-nous de vouloir les pénétrer, ſurtout lorſqu'il ne doit réſulter aucune utilité de ces recherches, à moins de ne vouloir s'expoſer gratuitement à débiter des erreurs & des abſurdités.

Je vais plus loin: non-ſeulement on ne ſçauroit expliquer les faits que nous avons rapportés; mais ces phénomenes en rendent d'autres qu'on croyoit avoir compris inexplicables, & jettent du doute & de l'obſcurité ſur des queſtions qui paſſent pour décidées; par exemple:

On croit communément que le ſommeil conſiſte dans un relâchement général qui ſuſpend l'uſage des ſens & tous les mouvemens volontaires; cependant le ſomnambule ne ſe ſert-il pas de quelques ſens, ne meut-il pas différentes parties du corps avec motif & connoiſſance de cauſe? & le ſommeil n'eſt cependant pas moins profond:

2°. S'il ne ſe ſert pas de ſes ſens pour obtenir les ſenſations, comme il eſt inconteſtable que cela arrive quelquefois, on peut donc conclure avec raiſon que les objets même corporels peu-

Digitized by Google

vent, sans passer par les sens, parvenir à l'entendement. Voilà donc une exception du fameux axiome, *Nihil est in intellectu quod prius non fuerit in sensu.* Il ne faut pas confondre ce qui se passe ici avec ce qui arrive en songe. Un homme qui rêve, de même que celui qui est dans le délire, voit comme présens des objets qui ne le sont pas; il y a un vice d'apperception, & quelquefois de raisonnement; mais ici les objets sont présens à l'imagination, comme s'ils étoient transmis par les sens; ce sont les mêmes que le somnambule verroit s'il rouvroit les yeux & en reprenoit l'usage. Ils sont existans devant lui de la même maniere qu'il se les représente; l'apperception qu'il en auroit par l'entremise des sens, ne seroit pas différente.

3°. Les plus grandes preuves que le philosophe donne de l'existence des corps, sont fondées sur les impressions qu'ils font sur nous; ces preuves perdent nécessairement beaucoup de leur force, si nous ressentons les mêmes effets, sans que ces corps agissent réellement; c'est précisément le cas du somnambule, qui gele & frissonne sans

Digitized by Google

avoir été exposé à l'action de l'eau glacée, & simplement pour se l'être vivement imaginé : il paroît par-là que les impressions idéales sont quelquefois autant d'effet sur le corps, que celles qui sont réelles, & qu'il n'y a aucun signe assuré pour les distinguer.

4°. Sans nous arrêter plus longtems sur ces considérations, qui pourroient être plus étendues & généralisées, tirons une derniere conséquence peu flatteuse pour l'esprit humain, mais malheureusement très-conforme à la vérité ; sçavoir que la découverte de nouveaux phénomenes ne fait souvent qu'obscurcir ou détruire nos connoissances, renverser nos systêmes, & jetter des doutes sur des choses qui nous paroissoient évidentes : peut-être viendra-t-on à bout d'ôter tout air de paradoxe à cette assertion ; que c'est le comble de la science, que de sçavoir avec Socrate qu'on ne sçait rien.

Pour ce qui regarde la médecine, il nous suffit d'être fondés à croire que tous ces phénomenes dénotent dans le somnambule une grande vivacité d'imagination, ou, ce qui est le même, une tension excessive des fibres du cer-

Digitized by Google

veau, & une extrême ſenſibilité. Les cauſes qui diſpoſent à cette maladie ſont peu connues; les médecins ne ſe ſont jamais occupés à les rechercher; ils ſe ſont contentés d'écouter comme le peuple, les hiſtoires merveilleuſes qu'on fait ſur cette matiere. En examinant les perſonnes qui y ſont les plus ſujettes, on voit que ce ſont celles qui s'appliquent beaucoup à l'étude, qui y paſſent les nuits, ou qui s'échauffent la tête par d'autres occupations.

La ſanté des ſomnambules ne paroît du tout point altérée; leurs fonctions s'exécutent avec la même aiſance; & leur état ne mériteroit pas le nom de maladies, s'il n'étoit à craindre qu'il n'empirât; que la tenſion des fibres du cerveau n'augmentât & ne dégénérât enfin en relâchement. La manie paroît devoir être le terme du ſomnambuliſme; peut-être n'en eſt-elle que le premier degré, & n'en différe pas eſſentiellement.

Il paroît donc important de diſſiper cette maladie, avant qu'elle ſe ſoit enracinée par le tems, & qu'elle ſoit devenue plus forte & plus opiniâtre; mais les moyens d'y parvenir ne ſont pas

Digitized by Google

connus, ils ne paroiſſent pas même faciles à trouver; c'eſt dans la médecine rationnelle qu'il faut les chercher: les obſervations pratiques manquent tout-à-fait; l'analogie nous porte à croire que ceux qui ſont propres à la manie, pourroient réuſſir dans le ſomnambuliſme. C'eſt encore une très-foible reſſource; car perſonne n'ignore combien peu les remédes les plus variés ont de priſe ſur cette terrible maladie. En tirant les indications des cauſes éloignées du ſomnambuliſme, & de l'état du cerveau & des nerfs, il paroît que la méthode du traitement la plus ſûre, doit être de diſſiper ces malades, de les faire voyager, de les diſtraire des occupations trop ſérieuſes, de leur en préſenter qui ſoyent agréables, & qui n'attachent pas trop: on pourroit ſeconder ces effets par les bains froids, remédes excellens & trop rarement employés, pour calmer la mobilité du ſyſtême nerveux. Quant aux ſomnambules qui ſe levent, & qui courent de côté & d'autre, & qui riſquent par-là de tomber dans des précipices, de ſe jetter par la fenêtre, comme il arriva à un

Digitized by Google

qui imaginant avoir dans sa chambre Descartes, Aristote & quelques autres philosophes, crut tout-à-coup les voir sortir par la fenêtre, & se disposoit à les accompagner, s'il n'avoit été retenu : il faut les attacher dans leur lit, fermer exactement les portes, griller les fenêtres, & s'ils se levent, les éveiller à coups de fouet. Ce remede réussit à bien des personnes. Un somnambule fut aussi guéri par un remede que je me garderai bien de conseiller, ce fut en se jettant d'une fenêtre fort élevée ; il se rompit le bras, & depuis ne ressentit aucune atteinte de cette maladie.

Digitized by Google

SORCIERS ET SORCIERES.

HOMMES & femmes qu'on prétend s'être livrés au démon, & avoir fait un pacte avec lui, pour opérer par son secours des prodiges & des maléfices.

Les payens ont reconnu qu'il y avoit des magiciens ou enchanteurs malfaisans, qui par leur commerce avec les mauvais génies, ne se proposoient que de nuire aux hommes; & les Grecs leur donnoient des noms différens, suivant les divers genres de maléfices auxquels ils se livroient. Ils distinguoient l'enchanteur du devin, & celui qui se servoit de poisons, de celui qui trompoit les yeux par des prestiges. Les Latins leur ont aussi donné différens noms, comme ceux d'empoisonneurs, *venenarii & venefici*; parce qu'en effet ils sçavoient préparer les poisons, & en faisoient usage : Thessaliens & Chaldéens, *Thessali & Chaldæi*, du nom des pays d'où sortoient ces magiciens : généthliaques & mathématiciens, *genethliaci & mathematici*, parce qu'ils tiroient des horoscopes, & employoient le

Digitized by Google

le calcul pour prédire l'avenir : devins, augures, aruſpices, &c. *arioli*, *augures*, *aruſpices*, &c. des différens genres de divinations auxquels ils s'adonnoient. Ils appelloient les magiciennes lamies, *lamiæ*, du nom d'une nymphe cruelle & forcenée, qu'on feignoit dévorer tous les enfans : *ſagæ*, terme qui dans l'origine ſignifioit une perſonne prévoyante, mais qui devint enſuite odieux, & affecté aux femmes qui faiſoient profeſſion de prédire l'avenir : *ſtriges*, qui veut dire proprement des oiſeaux nocturnes & de mauvais augure, nom qu'on appliquoit, par métaphore, aux magiciennes, qui, diſoit-on, ne faiſoient leurs enchantemens que pendant la nuit. On les trouve encore appellées dans les auteurs de la bonne latinité *veratrices*, *veraculæ*, *ſimulatrices*, *fictrices*. Dans les loix des Lombards elles ſont nommées *maſcæ*, à cauſe de leur figure hideuſe & ſemblable à des maſques, dit Delrio. Enfin on trouve dans Hincmar, & depuis fréquemment dans les auteurs qui ont traité de la magie, les mots *ſortiarii* & *ſortiariæ*, que nous avons rendus par ceux de ſorciers & de ſorcieres.

Digitized by Google

Les anciens ne paroiſſent pas avoir révoqué en doute l'exiſtence des ſorciers, ni regardé leurs maléfices comme de ſimples preſtiges. Si l'on ne conſultoit que les poëtes, on admettroit ſans examen cette multitude d'enchantemens opérés par les Circés, les Médées, & autres ſemblables prodiges, par leſquels ils ont prétendu répandre du merveilleux dans leurs ouvrages; mais il paroît difficile de récuſer le témoignage de pluſieurs hiſtoriens, d'ailleurs, véridiques, de Tacite, de Suetone, d'Ammien Marcellin, qu'on n'accuſera pas d'avoir adopté aveuglément, & faute de bon ſens, ce qu'ils racontent des opérations magiques. D'ailleurs pourquoi tant de loix ſéveres de la part du ſénat & des empereurs contre les magiciens, ſi ce n'euſſent été que des impoſteurs & des charlatans propres tout au plus à duper la multitude, mais incapables de cauſer aucun mal réel & phyſique?

Si des fauſſes religions nous paſſons à la véritable, nous trouverons qu'elle établit ſolidement l'exiſtence des ſorciers ou magiciens, ſoit par des faits inconteſtables, ſoit par les regles de

Digitized by Google

conduite qu'elle prescrit à ses sectateurs. Les magiciens de Pharaon opérerent des prodiges qu'on n'attribuera jamais aux seules forces de la nature, & qui n'étoient pas non plus l'effet de la divinité, puisqu'ils avoient pour but d'en combattre les miracles. Je n'ignore pas que ces prodiges sont réduits par quelques modernes au rang des prestiges ; mais outre que ce n'est pas le sentiment le plus suivi, conçoit-on bien clairement qu'il soit du ressort de la nature de fasciner les yeux de tout un peuple, de le tromper long-tems par de simples apparences, de lui faire croire que des spectres d'air ou de fumée sont des animaux & des reptiles qui se meuvent ? Si ce n'eussent été que des tours de charlatan, qui eût empêché Moyse, si instruit de la science des Egyptiens, d'en découvrir l'artifice à Pharaon, à sa cour, à son peuple, & en les détrompant ainsi, de confirmer ses propres miracles ? Pourquoi eût-il été obligé de recourir à de plus grandes merveilles, que celles qu'il avoit opérées jusques-là, & que les magiciens ne purent enfin imiter ? Prestiges pour prestiges, la production des mouche-

Digitized by Google

rons phantaſtiques ne leur eût pas dû coûter davantage, que celle des ſerpens ou des grenouilles imaginaires. Dans le livre de Job, ſatan demande à Dieu que ce ſaint homme ſoit frappé dans tous ſes biens; & Dieu les lui livre, en lui défendant ſeulement d'attenter à ſa vie; ſes troupeaux ſont enlevés, ſes enfans enſevelis ſous les ruines d'une maiſon; lui-même enfin ſe trouve couvert d'ulceres depuis la plante des pieds juſqu'au ſommet de la tête. L'hiſtoire de l'évocation de l'ombre de Samuel, faite par la pythoniſſe, & rapportée au 28e chapitre du ſecond livre des rois, ce que l'écriture dit ailleurs des faux prophêtes d'Achab & de l'oracle, de Beelzebuth à Accaron; tous ces traits réunis, prouvent qu'il y avoit des magiciens & des ſorciers, c'eſt-à-dire, des hommes qui avoient commerce avec les démons.

On n'infére pas moins clairement la même vérité des ordres réitérés que Dieu donne contre les magiciens & contre ceux qui les conſultent; vous ferez mourir, dit-il, ceux qui font des maléfices; *maleficos non patieris vivere, Exod. xxij. v. 18.* Même arrêt de mort

contre ceux qui consultoient les magiciens & les devins : *anima quæ declinaverit ad magos & ariolos & fornicata fuerit cum illis.... interficiam illam de medio populi mei. Levitic. xx. v. 6.* Qu'il n'y ait personne parmi vous, dit-il encore à son peuple, qui fasse des maléfices, qui soit enchanteur, ou qui consulte ceux qui ont des pythons ou esprits, & les devins, ou qui interroge les morts sur des choses cachées : *non inveniatur in te maleficus, nec incantator, nec qui pythones consulat, nec divinos, aut quærat à mortuis veritatem. Deuteron. xviij. v. 10.* précautions & sévérités qui eussent été injustes & ridicules contre de simples charlatans, & qui supposent nécessairement un commerce réel entre certains hommes & les démons.

La loi nouvelle n'est pas moins précise sur ce point que l'ancienne ; tant d'énergumenes guéris par Jesus-Christ & ses apôtres, Simon & Elymas tous deux magiciens, la pythie dont il est parlé dans les actes des apôtres, enfin tant de faits relatifs à la magie attestés par les peres, ou par les écrivains ecclésiastiques les plus respectables, les

Digitized by Google

décisions des conciles, les ordonnances de nos rois, & entr'autres de Charles VIII en 1490, de Charles IX en 1560, & de Louis XIV en 1682. Les jurisconsultes & les théologiens s'accordent aussi à admettre l'existence des sorciers; & sans citer sur ce point nos théologiens, nous nous contenterons de remarquer que les hommes les plus célebres que l'Angleterre ait produits depuis un siecle, c'est-à-dire, MM. Barrov, Tillotson, Stillingfleet, Jenkin, Prideaux, Clarke, Loke, Vossius, &c. ce dernier surtout, remarque que ceux qui ne sçauroient se persuader que les esprits entretiennent aucun commerce avec les hommes, ou n'ont lu les saintes écritures que fort négligemment, ou, quoiqu'ils se déguisent, en mépriſent l'autorité.

En effet, dans cette matiere tout dépend de ce point décisif. Dès qu'on admet les faits énoncés dans les écritures, on admet aussi d'autres faits semblables qui arrivent de tems en tems: faits extraordinaires, surnaturels, mais dont le surnaturel est accompagné de caracteres qui dénotent que Dieu n'en est pas l'auteur, & qu'ils arrivent par-

Digitized by Google

l'intervention du démon. Mais comme après une pareille autorité, il seroit insensé de ne pas croire que quelquefois les démons entretiennent avec les hommes de ces commerces qu'on nomme magie, il seroit imprudent de se livrer à une imagination vive, & tout-à-la-fois foible, qui ne voit partout que maléfices, que lutins, que phantômes & que sorciers. Ajouter foi trop légérement à tout ce qu'on raconte en ce genre, & rejetter absolument tout ce qu'on en dit, sont deux extrêmes également dangereux. Examiner & péser les faits, avant que d'y accorder sa confiance, c'est le milieu qu'indique la raison.

Nous ajouterons même avec le Pere Mallebranche, qu'on ne sçauroit être trop en garde contre les rêveries des démonographes, qui sous prétexte de prouver ce qui a rapport à leur but, adoptent & entassent sans examen tout ce qu'ils ont vû, lû ou entendu.

Je ne doute point, continue le même auteur, qu'il ne puisse y avoir des sorciers, des charmes, des sortileges, &c, & que le démon n'exerce quelquefois sa malice sur les hommes,

Digitized by Google

par la permiſſion de Dieu. C'eſt faire trop d'honneur au diable, que de rapporter ſérieuſement des hiſtoires, comme des marques de ſa puiſſance, ainſi que ſont quelques nouveaux démonographes, puiſque ces hiſtoires le rendent redoutable aux eſprits foibles. Il faut mépriſer les démons, comme on mépriſe les bourreaux; car c'eſt devant Dieu ſeul, qu'il faut trembler..... quand on mépriſe ſes loix & ſon évangile.

Il s'enſuit de-là (& c'eſt toujours la doctrine du P. Mallebranche) que les vrais ſorciers ſont auſſi rares, que les ſorciers par imagination ſont communs. Dans les lieux où l'on brûle les ſorciers, on ne voit autre choſe, parce que dans les lieux où on les condamne au feu, on croit véritablement qu'ils le ſont; & cette croyance ſe fortifie par les diſcours qu'on en tient. Que l'on ceſſe de les punir, & qu'on les traite comme des fous, & l'on verra qu'avec le tems ils ne ſeront plus ſorciers, parce que ceux qui ne le ſont que par imagination, qui ſont certainement le plus grand nombre, deviendront comme les autres hommes.

Digitized by Google

Il eſt ſans doute, que les vrais ſorciers méritent la mort, & que ceux même qui ne le ſont que par imagination, ne doivent pas être regardés comme innocens, puiſque pour l'ordinaire, ces derniers ne ſont tels, que parce qu'ils ſont dans la diſpoſition du cœur d'aller au ſabbat, & qu'ils ſe ſont frottés de quelque drogue, pour venir à bout de leur malheureux deſſein. Mais en puniſſant indifféremment tous ces criminels, la perſuaſion commune ſe fortifie; les ſorciers par imagination ſe multiplient, & ainſi une infinité de gens ſe perdent & ſe damnent. C'eſt donc avec raiſon que pluſieurs Parlemens ne puniſſent point les ſorciers; (il faut ajouter préciſément comme ſorciers, mais comme empoiſonneurs, & convaincus de maléfices, ou chargés d'autres crimes, par exemple, de faire périr des beſtiaux par des ſecrets naturels) il s'en trouve beaucoup moins dans les terres de leur reſſort, & l'envie, la haine & la malice des méchans ne peuvent ſe ſervir de ce prétexte pour accabler les innocens.

Il eſt en effet étonnant, qu'on trouve dans certains démonographes une cré-

Digitized by Google

dulité si aveugle sur le grand nombre des sorciers, après qu'eux-mêmes ont rapporté des faits qui devroient leur inspirer plus de réserve. Tel est celui que rapporte en latin Delrio, d'après Monstrelet; mais que nous transcrirons dans le vieux style de cet auteur, & qui servira à confirmer ce que dit le P. Mallebranche, que l'accusation de sorcellerie est souvent un prétexte pour accabler les innocens.

« En cette année (1459) dit Monstrelet, en la ville d'Arras ou pays » d'Artois, advint un terrible cas & » pitoyable, que l'en nommoit vaudoisie, ne sai pourquoi : mais l'en » disoit que c'étoient aucunes gens, » hommes & femmes, qui de nuit se » transportoient par vertu du diable, » des places où ils étoient, & soudainement se trouvoient en aucuns lieux » arriere de gens, ès bois, ou ès déserts là où ils se trouvoient en très-» grand nombre, hommes & femmes, » & trouvoient illec un diable en forme d'homme, duquel ils ne vesient » jamais le visage; & ce diable leur » lisoit ou disoit ses commandemens » & ordonnances, & comment & par

» quelle maniere ils le devoient avrer
» & ſervir, puis faiſoit par chacun d'eux
» baiſer ſon derriere, & puis il bail-
» loit à chacun un peut d'argent, & fi-
» nalement leur adminiſtroit vins &
» viandes en grand largeſſe, dont ils
» ſe repaiſſoient; & puis tout à coup
» chacun prenoit ſa chacune, & en ce
» point s'eſtaindoit la lumiere, & con-
» noiſſoient l'un l'autre charnellement,
» & ce fait tout ſoudainement ſe re-
» trouvoit chacun en ſa place dont ils
» étoient partis premierement. Pour
» cette folie furent prins & empriſon-
» nés, pluſieurs notables gens de la-
» dite ville d'Arras, & autres moin-
» dres gens, femmes folieuſes & au-
» tres, & furent tellement gehinés, &
» ſi terriblement tourmentés, que les
» uns confeſſerent le cas leur être tout
» ainſi advenu, comme dit eſt; & outre
» plus confeſſerent avoir veu & co-
» gneü en leur aſſemblée pluſieurs gens
» notables, prélats, ſeigneurs & au-
» tres gouverneurs de bailliages & de
» villes: voire tels, ſelon commune
» renommée, que les examinateurs &
» les juges leur nommoient & met-
» toient en bouche: ſi que par force

Digitized by Google

» de peines & de tourmens ils les ac-
» cusoient & disoient que voirement
» ils les y avoient veus ; & les aucuns
» ainsi nommés, étoient tantôt après
» prins & empriſonnés & mis à tor-
» ture, & tant & si très-longuement,
» & par tant de fois que confeſſer le
» leur convenoit, & furent ceux-ci
» qui étoient des moindres gens, exé-
» cutés & brûlés inhumainement. Au-
» cuns autres plus riches & plus puiſ-
» sans se rachepterent par force d'ar-
» gent, pour éviter les peines & les
» hontes que l'on leur faiſoit ; & de
» tels y eut des plus grans, qui furent
» prefchés & séduits par les examina-
» teurs, qui leur donnoient à entendre,
» & leur promettoient s'ils confeſſoient
» le cas, qu'ils ne perdroient ne corps
» ne biens. Tels y eût qui souffrirent
» en merveilleux patience & conſtan-
» ce, les peines & les tormens ; mais
» ne voulurent rien confeſſer à leur
» préjudice, trop bien donnerent ar-
» gent largement aux juges, & à ceux
» qui les pouvoient relever de leurs
» peines. Autres y eut qui se abſente-
» rent & vuiderent du pays, & prou-
» verent leur innocence, si qu'ils en

Digitized by Google

» demourerent paiſibles, & ne fait ni » à faire ce que pluſieurs gens de bien » cogneurent aſſez, que cette maniere » d'accuſation, fut une choſe controu- » vée par aucunes mauvaiſes perſon- » nes, pour grever & deſtruire, ou » deshonorer, ou par ardeur de con- » voitiſe, aucunes notables perſonnes, » que ceus hayoient de vieille haine, » & que malicieuſement ils feirent » prendre meſchantes gens tous pre- » mierement, auxquels ils faiſoient » par force de peines & de tormens, » nommer aucuns notables gens tels » que l'en leur mettoit à la bouche, » leſquels ainſi accuſez étoient prins & » tormentez, comme dit eſt. Qui fût » pour veoir au jugement de toutes » gens de bien, une choſe moult per- » verſe & inhumaine, au grand des- » honneur de ceux qui en furent no- » tez, & au très-grand péril des ames » de ceux qui par tels moyens vou- » loient deshonorer gens de bien ».

On renouvella ces procédures dans la même ville & avec les mêmes iniquités, au bout d'environ trente ans; mais le parlement de Paris rendit juſtice aux parties, par l'abſolution des

Digitized by Google

accusés, & par la condamnation des juges.

Malgré des exemples si frappans, on étoit encore fort crédule en France sur l'article des sorciers dans le siecle suivant.

En 1571, un sorcier nommé Trois-Echelles, fut exécuté en Greve, pour avoir eu commerce avec les mauvais démons, & accusa douze cens personnes du même crime, dit Mezerai, qui trouve ce nombre de douze cens bien fort; car, ajoute-t-il, un auteur le rapporte ainsi, je ne sçai s'il le faut croire, car ceux qui se sont une fois rempli l'imagination de ces creuses & noires fantaisies, croyent que tout est plein de diables & de sorciers. L'auteur que Mézerai ne nomme point, mais qu'il désigne pour un démonographe, c'est Bodin. Or Bodin dans sa Démonomanie, *liv. iv. chap. j*, dit que Trois-Echelles se voyant convaincu de plusieurs actes impossibles à la puissance humaine, & ne pouvant donner raison apparente de ce qu'il faisoit, confessa que tout cela se faisoit à l'aide de satan, & supplia le roi (Charles IX) de lui pardonner, & qu'il en déféreroit une infi-

Digitized by Google

mité. Le roi lui donna grace, à charge de révéler ses compagnons & ses complices, ce qu'il fit, & en nomma un grand nombre par nom & surnom qu'il connoissoit; & pour vérifier son dire, quant à ceux qu'il avoit vus aux sabbats, il disoit qu'ils étoient marqués comme de la patte ou piste d'un lievre qui étoit insensible, ensorte que les sorciers ne sentent point les pointures quand on les perce jusqu'aux os, au lieu de la marque. Il ajoute encore que Trois-Echelles dit au roi Charles IX, qu'il y avoit plus de trois cens mille sorciers en France, nombre beaucoup plus prodigieux que celui qui étonnoit Mézerai.

Il y a apparence que Trois-Echelles étoit réellement sorcier, & que la plûpart de ceux qu'il accusa, ou ne l'étoient que par imagination, ou ne l'étoient point du tout. Quoi qu'il en soit, Trois-Echelles profita mal de la grace que lui avoit accordée le roi, & retomba dans ses premiers crimes, puisqu'il fut supplicié. Quant aux autres, continue Bodin, la poursuite & délation fut supprimée, soit par faveur ou concussion, ou pour couvrir la honte de quelques-uns qui étoient, peut-

Digitized by Google

être, de la partie, & qu'on n'eût jamais penſé, ſoit pour le nombre qui ſe trouva, & le délateur échappa; mais ce ne fut pas, comme on voit, pour long-tems. Bodin, dit M. Bayle, de qui nous empruntons ceci, veut faire paſſer pour un grand déſordre cette conduite, qui au fond étoit fort louable; car la ſuppreſſion des procédures fondées ſur la délation d'un pareil ſcélérat, fait voir qu'il y avoit encore de bons reſtes de juſtice dans le royaume. Elles euſſent ramené les maux qui furent commis dans Arras au quinzième ſiecle.

Sous le ſucceſſeur de Charles IX, on n'étoit pas moins en garde contre l'exceſſive crédulité ſur ce point, comme il paroît par ce récit de Pigray, chirurgien d'Henri III, & témoin oculaire du fait qu'il rapporte. « La cour » de Parlement de Paris s'étant, dit-il, » réfugiée à Tours en 1589, nomma » MM. le Roi, Falaiſeau, Renard, » médecins du roi, & moi, pour voir » & viſiter quatorze, tant hommes » que femmes, qui étoient appellantes » de la mort, pour être accuſées de » ſorcellerie: la viſitation fut faite par

Digitized by Google

» nous en la préſence de deux conſeil-
» lers de ladite cour. Nous vîmes les
» rapports qui avoient été faits, ſur
» leſquels avoit été fondé leur juge-
» ment par le premier juge. Je ne ſçai
» pas la capacité ni la fidélité de ceux
» qui avoient rapporté, mais nous ne
» trouvâmes rien de ce qu'ils diſoient,
» entr'autres choſes qu'il y avoit cer-
» taines places ſur eux du tout inſen-
» ſibles: nous les viſitâmes fort dili-
» gemment, ſans rien oublier de tout
» ce qui y eſt requis, les faiſant dé-
» pouiller tout nuds: ils furent piqués
» en pluſieurs endroits; mais ils avoient
» le ſentiment fort aigu. Nous les in-
» terrogeâmes ſur pluſieurs points,
» comme on fait les mélancoliques;
» nous n'y reconnumes que de pau-
» vres gens ſtupides, les uns qui ne
» ſe ſoucioient de mourir, les autres
» qui le deſiroient: notre avis fut de
» leur bailler plutôt de l'ellebore pour
» les purger, qu'autre remede pour les
» punir. La cour les renvoya ſuivant
» notre rapport ».

Cependant ces accuſations fréquentes de ſorcellerie, jointes à la créance qu'on donnoit à l'aſtrologie judiciaire

Digitized by Google

& autres semblables superstitions sous le regne des premiers Valois, avoient tellement enraciné le préjugé, qu'il existe un grand nombre de vrais sorciers, que dans le siecle suivant on trouve encore des traces assez fortes de cette opinion. En 1609, Filesac, docteur de Sorbonne, se plaignoit que l'impunité des sorciers en multiplioit le nombre à l'infini. Il ne les compte plus par cent mille, ni par trois cens mille, mais par millions.

La maréchale d'Ancre fut accusée de sortilege; & l'on produisit en preuve contre elle, de s'être servie d'images de cire qu'elle conservoit dans des cercueils, d'avoir fait venir des sorciers prétendus religieux, dits Ambroisiens, de Nancy en Lorraine, pour l'aider dans l'oblation d'un cocq qu'elle faisoit pendant la nuit dans l'église des Augustins & dans celle de S. Sulpice, & enfin d'avoir eu chez elle trois livres de caracteres, avec une autre petit caractere & une boëte, où étoient cinq rondeaux de velours, desquels caracteres, elle & son mari usoient pour dominer sur les volontés des grands. On se souviendra avec étonnement,

Digitized by Google

dit M. de Voltaire, *dans ſon Eſſai ſur le ſiecle de Louis XIV*, juſqu'à la derniere poſtérité, que la maréchale d'Ancre fut brûlée en place de Grêve comme ſorciere, & que le conſeiller Courtin, interrogeant cette femme infortunée, lui demanda de quel ſortilege elle s'étoit ſervie pour gouverner l'eſprit de Marie de Médicis. La maréchale lui répondit : je me ſuis ſervie du pouvoir qu'ont les ames fortes ſur les eſprits foibles, & qu'enfin cette réponſe ne ſervit qu'à précipiter l'arrêt de ſa mort.

Il en fut de même dans l'affaire de ce fameux curé de Loudun, Urbain Grandier, condamné au feu comme magicien, par une commiſſion du conſeil. Ce prêtre étoit ſans doute répréhenſible & pour ſes mœurs & pour ſes écrits; mais l'hiſtoire de ſon procès, & celle des diables de Loudun, ne prouvent en lui aucun des traits pour leſquels on le déclara dûement atteint & convaincu du crime de magie, maléfice & poſſeſſion; & pour réparation deſquels on le condamna à être brûlé vif avec les pactes & caracteres magiques qu'on l'accuſoit d'avoir employé.

Digitized by Google

En 1680, la Vigoureuse & la Voisin, deux femmes intriguantes qui se donnoient pour devineresses, & qui réellement étoient empoisonneuses, furent convaincues de crimes énormes & brûlées vives. Un grand nombre de personnes de la premiere distinction furent impliquées dans leur affaire; elles nommerent comme complices ou participantes de leurs opérations magiques la duchesse de Bouillon, la comtesse de Soissons & le duc de Luxembourg, sans doute, afin de tâcher d'obtenir grace à la faveur de protections si puissantes. La premiere brava ses juges dans son interrogatoire, & ne fut pas mise en prison; mais on l'obligea de s'absenter pendant quelque tems. La comtesse de Soissons décrétée de prise de corps passa en Flandre; pour le duc de Luxembourg, accusé de commerce avec les magiciennes & les démons, il fut envoyé à la Bastille, mais élargi bientôt après, & renvoyé absous. Le vulgaire attribuoit à la magie son habileté dans l'art de la guerre.

Si les personnes dont nous venons de parler eussent pratiqué l'art des sorciers, elles auroient fait une excep-

Digitized by Google

tion, à ce que dit le jurisconsulte Ayrault, qu'il n'y a plus maintenant que des stupides, des payſans & des rustres qui soient sorciers. On a raison en effet de s'étonner, que des hommes qu'on suppose avoir commerce avec les démons & leur commander, ne soient pas mieux partagés du côté des lumieres de l'esprit, & des biens de la fortune, & que le pouvoir qu'ils ont de nuire, ne s'étend jamais jusqu'à leurs accusateurs & à leurs juges. Car on ne donne aucune raison satisfaisante de la cessation de ce pouvoir, dès qu'ils sont entre les mains de la justice. Delrio rapporte pourtant quelques exemples de sorcieres, qui ont fait du mal aux juges qui les condamnoient, & aux bourreaux qui les exécutoient; mais ces faits sont de la nature de beaucoup d'autres qu'il adopte; & son seul témoignage n'est pas une autorité suffisante, pour en persuader la certitude ou la vérité à ses lecteurs.

Digitized by Google

SPARTIATES.

TRANSMETTONS à la postérité la mémoire des loix des Spartiates, le plus bel éloge qu'on puisse faire de son législateur. On ne considere ordinairement Lycurgue, que comme le fondateur d'un état purement militaire, & le peuple de Sparte, que comme un peuple qui ne sçavoit qu'obéir, souffrir, & mourir. Peut-être faudroit-il voir dans Lycurgue, celui de tous les philosophes qui a le mieux connu la nature humaine, celui, sur-tout, qui a le mieux vu jusqu'à quel point les loix, l'éducation, la société, pouvoient changer l'homme, & comment on pouvoit le rendre heureux en lui donnant des habitudes qui semblent opposées à son instinct & à sa nature.

Il faudroit voir dans Lycurgue, l'esprit le plus profond & le plus conséquent qui ait peut-être jamais été, & qui a formé le système de législation le mieux combiné, le mieux lié qu'on ait connu jusqu'à présent.

Quelques-unes de ses loix ont été

Digitized by Google

généralement censurées ; mais si on les avoit considérées dans leur rapport avec le système général, on ne les auroit qu'admirées ; lorsqu'on saisit bien son plan, on ne voit aucune de ses loix qui n'entre nécessairement dans ce plan, & qui ne contribue à la perfection de l'ordre qu'il vouloit établir.

Il avoit à réformer un peuple séditieux, féroce, & foible ; il falloit mettre ce peuple en état de résister aux entreprises de plusieurs villes qui menaçoient sa liberté ; il falloit donc lui inspirer l'obéissance & les vertus guerrieres ; il falloit faire un peuple de héros dociles.

Il commença d'abord par changer la forme du gouvernement ; il établit un sénat qui fût le dépositaire de l'autorité des loix & de la liberté. Les rois de Lacédémone n'eurent plus que des honneurs sans pouvoir ; le peuple fut soumis aux loix ; on ne vit plus de dissentions domestiques, & cette tranquillité ne fut pas seulement l'effet de la nouvelle forme du gouvernement.

Lycurgue sçut persuader aux riches de renoncer à leurs richesses : il partagea la Laconie en portions égales : il

Digitized by Google

proscrivit l'or & l'argent, & leur substitua une monnoie de fer dont on ne pouvoit ni transporter, ni garder une somme considérable.

Il institua ces repas publics, où tout le monde étoit obligé de se rendre, & où régnoit la plus grande sobriété.

Il régla de même la maniere de se loger, de se meubler, de se vêtir avec une uniformité & une simplicité qui ne permettoient aucune sorte de luxe. On cessa d'aimer à Sparte, des richesses dont on ne pouvoit faire aucun usage : on s'attacha moins à ses propres biens, qu'à l'état, dont tout inspiroit l'amour ; l'esprit de propriété s'éteignit au point, qu'on se servoit indifféremment des esclaves, des chevaux, des chiens de son voisin, ou des siens propres : on n'osoit refuser sa femme à un citoyen vertueux.

Dès la plus tendre enfance, on accoutumoit le corps aux exercices, à la fatigue, & même à la douleur.

On a beaucoup reproché à Lycurgue d'avoir condamné à mort les enfans qui naissoient foibles & mal constitués : cette loi, dit-on, est injuste & barbare ; elle le seroit sans doute, dans une législation

Digitized by Google

législation où les richesses, les talens, les agrémens de l'esprit, pourroient rendre heureux ou utiles, des hommes d'une santé délicate; mais à Sparte, où l'homme foible ne pouvoit être que mépriſé & malheureux, il étoit humain de prévenir ſes peines en lui ôtant la vie.

On fait encore à Lycurgue un reproche de cruauté, à l'occaſion des fêtes de Diane : on fouettoit les enfans devant l'autel de la déeſſe; & le moindre cri qui leur ſeroit échappé, leur auroit attiré un long ſupplice : Lycurgue, dans ces fêtes, accoutumoit les enfans à la douleur, il leur en ôtoit la crainte qui affoiblit plus le courage, que la crainte de la mort.

Il ordonna que dès l'âge de cinq ans, les enfans appriſſent à danſer la pyrrique; les danſeurs y étoient armés; ils faiſoient en cadence, & au ſon de la flute, tous les mouvemens militaires qui, ſans le ſecours de la meſure, ne peuvent s'exécuter avec préciſion; on n'a qu'à lire dans Xenophon, ce qu'il dit de la tactique & des évolutions des Spartiates, & on jugera que ſans l'ha-

Digitized by Google

bitude, & un exercice continuel, on ne pouvoit y exceller.

Après la pyrrique, la danse la plus en usage étoit la gymnopoédie; cette danse n'étoit qu'une image de la lutte & du panerace; & par les mouvemens violens qu'elle exigeoit des danseurs, elle contribuoit encore à assouplir & à fortifier le corps.

Les Lacédémoniens étoient obligés de s'exercer beaucoup à la course, & souvent ils en remportoient le prix aux jeux olympiques.

Presque tous les momens de la jeunesse étoient employés à ces exercices; & l'âge mûr n'en étoit pas dispensé. Lycurgue, fort différent de tant de médiocres législateurs, avoit combiné les effets, l'action, la réaction réciproque du physique & du moral de l'homme; & il voulut former des corps capables de soutenir les mœurs fortes qu'il vouloit donner; c'étoit à l'éducation à inspirer & à conserver ces mœurs; elle fut ôtée aux peres, & confiée à l'état; un magistrat présidoit à l'éducation générale; & il avoit sous lui des hommes connus par leur sagesse & par leur vertu.

Digitized by Google

On apprenoit les loix aux enfans; on leur inſpiroit le reſpect de ces loix, l'obéiſſance aux magiſtrats, le mépris de la douleur & de la vie, l'amour de la gloire & l'horreur de la honte; le reſpect pour les vieillards étoit ſur-tout inſpiré aux enfans, qui, parvenus à l'âge viril, leur donnoient encore des témoignages de la plus profonde vénération. A Sparte, l'éducation étoit continuée juſques dans un âge avancé: l'enfant & l'homme y étoient toujours les diſciples de l'état.

Cette continuité d'obéiſſance, cette ſuite de privation, de travaux & d'auſtérités donnent d'abord l'idée d'une vie triſte & dure, & préſentent l'image d'un peuple malheureux.

Voyons comment des loix ſi extraordinaires, des mœurs ſi fortes ont fait des Lacédémoniens, ſelon Platon, Plutarque & Xénophon, le peuple le plus heureux de la terre.

On ne voyoit point à Sparte la miſere à côté de l'opulence; & par conſéquent on y voyoit moins que par tout ailleurs l'envie, les rivalités, la molleſſe, mille paſſions qui affligent l'homme, & cette cupidité qui oppoſe l'inté-

Digitized by Google

rêt personnel au bien public, & le ci-toyen au citoyen.

La jurisprudence n'y étoit point chargée d'une multitude de loix; ce sont les superfluités & le luxe, ce sont les divisions, les inquiétudes & les jalousies qu'entraîne l'inégalité des biens, qui multiplient & les procès & les loix qui les décident.

Il y avoit à Sparte peu de jalousie, & beaucoup d'émulation de la vertu. Les sénateurs y étoient élus par le peuple, qui désignoit, pour remplir une place vacante, l'homme le plus vertueux de la ville.

Ces repas si sobres, ces exercices violens étoient assaisonnés de mille plaisirs; on y portoit une passion vive & toujours satisfaite, celle de la vertu. Chaque citoyen étoit un enthousiaste de l'ordre & du bien; & il les voyoit toujours; il alloit aux assemblées jouir des vertus de ses concitoyens, & recevoir les témoignages de leur estime.

Nul législateur, pour exciter les hommes à la vertu, n'a fait autant d'usage que Lycurgue; du penchant que la nature donne aux deux sexes l'un pour l'autre.

Digitized by Google

Ce n'étoit pas seulement pour que les femmes, devenues robustes, donnassent à l'état des enfans bien constitués, que Lycurgue ordonna qu'elles feroient les mêmes exercices que les hommes; il sçavoit qu'un sexe se plaît par-tout où il est sûr de trouver l'autre. Quel attrait pour faire aimer la lutte & les exercices aux jeunes Spartiates, que ces jeunes filles qui devoient ou combattre avec eux, ou les regarder combattre! Qu'un tel spectacle avoit encore de charmes aux yeux des vieillards qui présidoient aux exercices, & qui devoient y imposer la chasteté, dans les momens où la loi dispensoit de la pudeur.

Ces jeunes filles élevées dans des familles vertueuses & nourries des maximes de Sparte, récompensoient ou punissoient par leurs éloges ou par leurs censures; il falloit en être estimé pour les obtenir en mariage; & mille difficultés irritoient les desirs des époux; ils ne devoient voir leurs épouses qu'en secret; ils pouvoient jouir & jamais se rassasier.

La religion, d'accord avec les loix de Lycurgue, inspiroit le plaisir & la

Digitized by Google

vertu; on y adoroit Vénus, mais Vénus armée. Le culte religieux étoit simple; & dans des temples nuds & fréquentés, on offroit peu de chose aux dieux, pour être en état de leur offrir toujours.

Après Vénus, Castor & Pollux étoient les deux divinités les plus honorées; ils avoient excellé dans les exercices cultivés à Sparte; ils étoient des modeles d'un courage héroïque, & d'une amitié généreuse.

Les Lacédémoniens mêloient à leurs exercices des chants & des fêtes. Ces fêtes étoient instituées pour leur rappeller le souvenir de leurs victoires; & ils chantoient les louanges de la divinité & des héros.

On lisoit Homere, qui inspire l'enthousiasme de la gloire; Lycurgue en donna la meilleure édition qu'on eût encore vue.

Le poëte Terpandre fut appellé de Lesbos; & on lui demanda des chants qui adoucissent les hommes. On n'alloit point au combat, sans chanter les vers de Tirtée.

Les Lacédémoniens avoient élevé un temple aux graces; ils n'en honoroient

Digitized by Google

que deux; elles étoient pour eux les déesses, à qui les hommes devoient la bienfaisance, l'égalité de l'humeur, les vertus sociales; elles n'étoient pas les compagnes de Vénus & des Muses frivoles.

Lycurgue avoit fait placer la statue du Ris dans le temple des Graces; la gaieté régnoit dans les assemblées des Lacédémoniens; leur plaisanterie étoit vive; & chez ce peuple vertueux, elle étoit utile, parce que le ridicule ne pouvoit y tomber, que sur ce qui étoit contraire à l'ordre; au lieu que dans nos mœurs corrompues la vertu étant hors d'usage, elle est souvent l'objet du ridicule.

Il n'y avoit à Sparte aucune loi constitutive ou civile, aucun usage qui ne tendît à augmenter les passions pour la patrie, pour la gloire, pour la vertu, & à rendre les citoyens heureux par ces nobles passions.

Les femmes accouchoient sur un bouclier. Les rois étoient de la postérité d'Hercule: il n'y avoit de mausolées que pour les hommes qui étoient morts dans les combats.

On lisoit dans les lieux publics l'é-

Digitized by Google

loge des grands hommes, & le récit de leurs belles actions. Il n'y a jamais eu de peuple, dont on ait recueilli autant de ces mots qui font les saillies des grandes ames, & dont les monumens attestent plus la vertu. Quelle inscription que celle du tombeau des trois cens hommes qui se dévouerent aux Thermopiles ! Passant, vas dire à Sparte que nous sommes morts ici pour obéir à ses saintes loix.

Si l'éducation & l'obéissance s'étendoient jusques dans l'âge avancé, il y avoit des plaisirs pour la vieillesse ; les vieillards étoient juges des combats, juges de l'esprit & des belles actions ; le respect qu'on avoit pour eux, les engageoit à être vertueux jusqu'au dernier moment de la vie ; & ce respect étoit une douce consolation dans l'âge des infirmités. Nul rang, nulle dignité ne dispensoit un citoyen de cette considération pour les vieillards, qui est leur seule jouissance. Des étrangers proposoient à un général Lacédémonien, de le faire voyager en litiere. Que les dieux me préservent, répondit-il, de m'enfermer dans une voiture, où je ne pourrois me lever si je rencontrois un vieillard.

Digitized by Google

La législation de Lycurgue, si propre à faire un peuple de philosophes & de héros, ne devoit point inspirer d'ambition. Avec sa monnoie de fer, Sparte ne pouvoit porter la guerre dans des pays éloignés; & Lycurgue avoit défendu que son peuple eût une marine, quoiqu'il fût entouré de la mer. Sparte étoit constituée pour rester libre, & non pour devenir conquérante; elle devoit faire respecter ses mœurs, & en jouir; elle fut long-temps l'arbitre de la Grece; on lui demandoit de ses citoyens pour commander les armées; Xantippe, Gilippe, Brasidas en sont des exemples fameux.

Les Lacédémoniens devoient être un peuple fier & dédaigneux; quelle idée ne devoient-ils pas avoir d'eux-mêmes, lorsqu'ils se comparoient au reste de la Grece! Mais ce peuple fier ne devoit pas être féroce; il cultivoit trop les vertus sociales; & il avoit beaucoup de cette indulgence, qui est plus l'effet du dédain, que de la bonté. Des Clazomeniens ayant insulté les magistrats de Sparte, ceux-ci ne les punirent, que par une plaisanterie: ses Ephores firent affi-

Digitized by Google

cher, qu'il étoit permis aux Clazoméniens de faire des sottises.

Le gouvernement & les mœurs de Sparte se sont corrompus ; parce que toute espece de gouvernement ne peut avoir qu'un temps, & doit nécessairement se détruire par des circonstances que les législateurs n'ont pû prévoir ; ce fut l'ambition & la puissance d'Athènes qui forcerent Lacédémone de se corrompre, en l'obligeant d'introduire chez elle l'or & l'argent, & d'envoyer au loin ses citoyens dans des pays, dont ils revenoient couverts de gloire & chargés de vices étrangers.

Il ne reste plus de Lacédémone, que quelques ruines ; & il ne faut pas, comme le Dictionnaire de Trévoux, en faire une ville épiscopale, suffragante de l'archevêché de Corinthe.

Digitized by Google

TIRADE.

CETTE expreſſion eſt nouvellement introduite dans la langue, pour déſigner certains lieux communs dont nos poëtes, dramatiques ſur-tout, embelliſſent, ou pour mieux dire, défigurent leurs ouvrages. S'ils rencontrent par haſard dans le cours d'une ſcène, les mots de miſere, de vertu, de crime, de patrie, de ſuperſtition, de prêtres, de religion, &c. ils ont dans leurs portes-feuilles une demie douzaine de vers faits d'avance, qu'ils plaquent dans ces endroits. Il n'y a qu'un art incroyable, un grand charme de diction, & la nouveauté ou la force des idées, qui puiſſent faire ſupporter ces hors d'œuvre. Pour juger combien ils ſont déplacés, on n'a qu'à conſidérer l'embarras de l'acteur dans ces endroits; il ne ſçait à qui s'adreſſer; à celui avec lequel il eſt en ſcène, cela ſeroit ridicule: on ne fait pas de ces ſortes de petits ſermons, à ceux qu'on entretient de ſa ſituation; au parterre, on ne doit jamais lui parler.

Digitized by Google

Les tirades, quelque belles qu'elles ſoient, ſont donc de mauvais goût; & tout homme un peu verſé dans la lecture des anciens, les rejettera, comme le lambeau de pourpre dont Horace a dit :

Purpureus latè qui ſplendeat unus & alter
Aſſuitur pannus; ſed non erat his locus.

Cela ſent l'écolier qui fait l'amplification.

Digitized by Google

TOLÉRANCE.

LA tolérance eſt en général, la vertu de tout être foible, deſtiné à vivre avec des êtres qui lui reſſemblent. L'homme, ſi grand par ſon intelligence, eſt en même-temps ſi borné par ſes erreurs & par ſes paſſions, qu'on ne ſçauroit trop lui inſpirer pour les autres, cette tolérance & ce ſupport dont il a tant beſoin pour lui-même, & ſans leſquelles on ne verroit ſur la terre, que troubles & diſſentions. C'eſt en effet, pour les avoir proſcrites, ces douces & conciliantes vertus, que tant de ſiecles ont fait plus ou moins l'opprobre & le malheur des hommes; & n'eſpérons pas que ſans elles, nous rétabliſſions jamais parmi nous le repos & la proſpérité.

On peut compter ſans doute pluſieurs ſources de nos diſcordes. Nous ne ſommes que trop féconds en ce genre; mais comme c'eſt ſur-tout en matiere de ſentiment & de religion, que les préjugés deſtructeurs triomphent avec plus d'empire, & des droits plus

Digitized by Google

ſpécieux, c'eſt auſſi à les combattre, que cet article eſt deſtiné. Nous établirons d'abord ſur les principes les plus évidens, la juſtice & la néceſſité de la tolérance ; & nous tracerons d'après ces principes, les devoirs des princes & des ſouverains. Quel triſte emploi cependant, que d'avoir à prouver aux hommes, des vérités ſi claires, ſi intéreſſantes, qu'il faut pour les méconnoître, avoir dépouillé ſa nature ; mais s'il en eſt juſques dans ce ſiecle, qui ferment leurs yeux à l'évidence, & leur cœur à l'humanité, garderions-nous dans cet ouvrage un lâche & coupable ſilence. Non ; quel qu'en ſoit le ſuccès, oſons du moins reclamer les droits de la juſtice & de l'humanité, & tentons encore une fois, d'arracher au fanatique ſon poignard, & au ſuperſtitieux ſon bandeau.

J'entre en matiere par une réflexion très-ſimple, & cependant bien favorable à la tolérance, c'eſt que la raiſon humaine n'ayant pas une meſure préciſe & déterminée, ce qui eſt évident pour l'un eſt ſouvent obſcur pour l'autre ; l'évidence n'étant, comme on ſçait, qu'une qualité relative, qui peut

Digitized by Google

venir ou du jour ſous lequel nous voyons les objets, ou du rapport qu'il y a entre eux & nos organes, ou de telle autre cauſe; en ſorte que tel degré de lumiere ſuffiſant pour convaincre l'un, eſt inſuffiſant pour un autre dont l'eſprit eſt moins vif, ou différemment affecté, d'où il ſuit que nul n'a droit de donner ſa raiſon pour régle, ni de prétendre aſſervir perſonne à ſes opinions. Autant vaudroit en effet exiger que je regarde avec vos yeux, que de vouloir que je croie ſur votre jugement. Il eſt donc clair que nous avons tous notre maniere de voir & de ſentir, qui ne dépend que bien peu de nous. L'éducation, les préjugés, les objets qui nous environnent, & mille cauſes ſecrettes, influent ſur nos jugemens & les modifient à l'infini. Le monde moral eſt encore plus varié que le phyſique; & les eſprits ſe reſſemblent moins que les corps. Nous avons, il eſt vrai, des principes communs ſur leſquels on s'accorde aſſez; mais ces premiers principes ſont en très-petit nombre; les conſéquences qui en découlent, deviennent toujours moins claires à meſure qu'elles s'en éloignent,

Digitized by Google

comme ces eaux qui se troublent en s'éloignant de leur source. Dès-lors les sentimens se partagent, & sont d'autant plus arbitraires, que chacun y met du sien, & trouve des résultats plus particuliers. La déroute n'est pas d'abord si sensible; mais bien-tôt, plus on marche, plus on s'égare, plus on se divise; mille chemins conduisent à l'erreur; un seul méne à la vérité : heureux qui sçait le reconnoître! Chacun s'en flatte pour son parti, sans pouvoir le persuader aux autres; mais si dans ce conflit d'opinions, il est impossible de terminer nos différends, & de nous accorder sur tant de points délicats, sçachons du moins nous rapprocher & nous unir par les principes universels de la tolérance & de l'humanité, puisque nos sentimens nous partagent, & que nous ne pouvons être unanimes. Qu'y a-t-il de plus naturel, que de nous supporter mutuellement, & de nous dire à nous-mêmes avec autant de vérité que de justice : Pourquoi celui qui se trompe, cesseroit-il de m'être cher? L'erreur ne fut-elle pas toujours le triste appanage de l'humanité? Combien de fois j'ai cru voir le vrai, où dans la

Digitized by Google

suite j'ai reconnu le faux. Combien j'en ai condamné, dont j'ai depuis adopté les idées. Ah! sans doute, je n'ai que trop acquis le droit de me défier de moi-même; & je me garderai de haïr mon frere, parce qu'il pense autrement que moi.

Qui peut donc voir, sans douleur & sans indignation, que la raison même qui devroit nous porter à l'indulgence & à l'humanité, l'insuffisance de nos lumieres & la diversité de nos opinions, soit précisément ce qui nous divise avec plus de fureur. Nous devenons les accusateurs & les juges de nos semblables; nous les citons avec arrogance à notre propre tribunal; & nous exerçons sur leurs sentimens l'inquisition la plus odieuse; & comme si nous étions infaillibles, l'erreur ne peut trouver grace à nos yeux. Cependant quoi de plus pardonnable, lorsqu'elle est involontaire, & qu'elle s'offre à nous sous les apparences de la vérité. Les hommages que nous lui rendons, n'est-ce pas à la vérité même que nous voulons les adresser? Un prince n'est-il pas honoré de tous les honneurs que nous faisons à celui que nous prenons pour lui-

Digitized by Google

même ? Notre mépriſe peut-elle affoiblir notre mérite à ſes yeux, puiſqu'il voit en nous le même deſſein, la même droiture, que dans ceux qui mieux inſtruits, s'adreſſent à ſa perſonne ? je ne vois point de raiſonnement plus fort contre l'intolérance; on n'adopte point l'erreur comme erreur; on peut quelquefois y perſévérer à deſſein par des motifs intéreſſés; & c'eſt alors qu'on eſt coupable. Mais je ne conçois pas ce qu'on peut reprocher à celui qui ſe trompe de bonne-foi; qui prend le faux pour le vrai, ſans qu'on puiſſe l'accuſer de malice ou de négligence; qui ſe laiſſe éblouir par un ſophiſme, & ne ſent pas la force du raiſonnement qui le combat. S'il manque de diſcernement ou de pénétration, ce n'eſt pas ce dont il s'agit; on n'eſt pas coupable pour être borné; & les erreurs de l'eſprit ne peuvent nous être imputées, qu'autant que notre cœur y a part. Ce qui fait l'eſſence du crime, c'eſt l'intention directe d'agir contre ſes lumieres, de faire ce qu'on ſçait être mal, de céder à des paſſions injuſtes, & de troubler à deſſein les loix de l'ordre qui nous ſont connues; en un mot, toute la moralité

Digitized by Google

de nos actions est dans la conscience, dans le motif qui nous fait agir. Mais, dites-vous, cette vérité est d'une telle évidence, qu'on ne peut s'y soustraire sans s'aveugler volontairement, sans être coupable d'opiniâtreté ou de mauvaise foi. Eh! qui êtes-vous, pour prononcer à cet égard, & pour condamner vos frères? Pénétrez-vous dans le fond de leur ame? Ses replis sont-ils ouverts à vos yeux? Partagez-vous avec l'Eternel l'attribut incommunicable de scrutateur des cœurs? Quel sujet demande plus d'examen, de prudence & de modération, que celui que vous décidez avec tant de légéreté & d'assurance. Est-il donc si facile de marquer avec précision les bornes de la vérité; de distinguer avec justesse, le point souvent invisible où elle finit, & où l'erreur commence; de déterminer ce que tout homme doit admettre & concevoir, ce qu'il ne peut rejetter sans crime? Qui peut connoître, encore une fois, la nature intime des esprits, & toutes les modifications dont ils sont susceptibles? Nous le voyons tous les jours; il n'est point de vérité si claire, qui n'éprouve des contradictions; il

Digitized by Google

n'eſt point de ſyſtême auquel on ne puiſſe oppoſer des objections, ſouvent auſſi fortes que les raiſons qui le défendent. Ce qui eſt ſimple & évident pour l'un, paroît faux & incompréhenſible à l'autre : ce qui ne vient pas ſeulement de leurs divers degrés de lumieres, mais encore de la différence même des eſprits ; car on obſerve dans les plus grands génies, la même variété d'opinions, & plus grande aſſurément entre eux, que dans le vulgaire.

Mais ſans nous arrêter à ces généralités, entrons dans quelque détail ; & comme la vérité s'établit mieux quelquefois par ſon contraire que directement, ſi nous montrons en peu de mots l'inutilité, l'injuſtice & les ſuites funeſtes de l'intolérance, nous aurons prouvé la juſtice & la néceſſité de la vertu qui lui eſt oppoſée.

De tous les moyens qu'on employe pour arriver à quelque but, la violence eſt aſſurément le plus inutile & le moins propre à remplir celui qu'on ſe propoſe : en effet, pour atteindre à un but, quel qu'il ſoit, il faut au moins s'aſſurer de la nature & de la convenance des moyens que l'on a choiſis ;

Digitized by Google

rien n'eſt plus ſenſible ; toute cauſe doit avoir en ſoi un rapport néceſſaire avec l'effet qu'on en attend ; enſorte qu'on puiſſe voir cet effet dans ſa cauſe, & le ſuccès dans les moyens : ainſi pour agir ſur des corps, pour les mouvoir, les diriger, on employera des cauſes phyſiques ; mais pour agir ſur des eſprits, pour les fléchir, les déterminer, il en faudra d'un autre genre, des raiſonnemens, par exemple, des preuves, des motifs ; ce n'eſt point avec des ſyllogiſmes, que vous tenterez d'abattre un rempart, ou de ruiner une forteresſe ; & ce n'eſt point avec le fer & le feu, que vous détruirez des erreurs, ou redreſſerez de faux jugemens. Quel eſt donc le but des perſécuteurs ? de convertir ceux qu'ils tourmentent ; de changer leurs idées & leurs ſentimens pour leur en inſpirer de contraires ; en un mot, de leur donner une autre conſcience, un autre entendement. Mais quel rapport y a-t-il entre des tortures & des opinions ? Ce qui me paroît clair, évident, me paroîtra-t-il faux dans les ſouffrances ? Une propoſition que je vois comme abſurde & contradictoire, ſera-t-elle claire

Digitized by Google

pour moi sur un échaffaut ? Est-ce ; encore une fois, avec le fer & le feu que la vérité perce & se communique ? Des preuves, des raisonnemens peuvent me convaincre & me persuader ; montrez-moi donc ainsi le faux de mes opinions ; & j'y renoncerai naturellement & sans effort ; mais vos tourmens ne feront jamais ce que vos raisons n'ont pu faire.

Pour rendre ce raisonnement plus sensible, qu'on nous permette d'introduire un de ces infortunés qui, prêt à mourir pour la foi, parle ainsi à ses persécuteurs : O, mes freres, qu'exigez-vous de moi ? Comment puis-je vous satisfaire ? Est-il en mon pouvoir de renoncer à mes sentimens, à mes opinions, pour m'affecter des vôtres ? De changer, de refondre l'entendement que Dieu m'a donné, de voir par d'autres yeux que les miens, & d'être un autre que moi ? Quand ma bouche exprimeroit cet aveu que vous désirez, dépendroit-il de moi que mon cœur fût d'accord avec elle ; & ce parjure forcé, de quel prix seroit-il à vos yeux ? Vous-mêmes qui me persécutez, pourriez-vous jamais vous réso-

Digitized by Google

dre à renier votre croyance ? Ne feriez-vous pas auſſi votre gloire de cette conſtance qui vous irrite & qui vous arme contre moi ? Pourquoi voulez-vous donc me forcer, par une inconſéquence barbare, à mentir contre moi-même, & à me rendre coupable d'une lâcheté qui vous feroit horreur ?

Par quel étrange aveuglement renverſez-vous pour moi ſeul toutes les loix divines & humaines ? Vous tourmentez les autres coupables pour tirer d'eux la vérité ; & vous me tourmentez pour m'arracher des menſonges ; vous voulez que je vous diſe ce que je ne ſuis pas ; & vous ne voulez pas que je vous diſe ce que je ſuis. Si la douleur me faiſoit nier les ſentimens que je profeſſe, vous approuveriez mon déſaveu, quelque ſuſpect qu'il vous dût être ; vous puniſſez ma ſincérité ; vous récompenſeriez mon apoſtaſie ; vous me jugez indigne de vous, parce que je ſuis de bonne-foi ; ce n'eſt donc qu'en ceſſant de l'être, que je puis mériter ma grace ? Diſciples d'un maître qui ne prêcha que la vérité, croyez-vous augmenter ſa gloire, en lui donnant pour adorateurs des hypocrites

Digitized by Google

& des parjures ? Si c'eſt le menſonge que j'embraſſe & que je défends, il a pour moi toutes les apparences de la vérité. Dieu qui connoît mon cœur, voit bien qu'il n'eſt point complice des égaremens de mon eſprit, & que dans mes intentions, c'eſt la vérité que j'honore, même en combattant contr'elle.

Eh ! quel autre intérêt, quel autre motif pourroit m'animer ? Si je m'expoſe à tout ſouffrir, à perdre tout ce que j'ai de plus cher, pour ſuivre des ſentimens dont l'erreur m'eſt connue, je ne ſuis qu'un inſenſé, un furieux, plus digne de votre pitié, que de votre haine ; mais ſi je m'expoſe à tout ſouffrir, ſi je brave les tourmens & la mort, pour conſerver ce qui m'eſt plus précieux que la vie, les droits de ma conſcience & de ma liberté, que voyez-vous dans ma perſévérance, qui mérite votre indignation ? Mes ſentimens, dites-vous, ſont les plus dangereux, les plus condamnables ; mais n'avez-vous que le fer & le feu pour m'en convaincre & me ramener ? Quel étrange moyen de perſuaſion, que des buchers & des échaffauts ! la vérité même ſeroit méconnue ſous cet aſpect ; hélas !

Digitized by Google

ce n'eſt pas ainſi qu'elle exerce ſur nous ſon empire ; elle a des armes plus victorieuſes ; mais celles que vous employez, ne prouvent que votre impuiſſance : s'il eſt vrai que mon ſort vous touche ; que vous déploriez mes erreurs, pourquoi précipiter ma ruine, que j'aurois prévenue peut-être ? Pourquoi me ravir un tems que Dieu m'accorde pour m'éclairer ? Prétendez-vous lui plaire en empiétant ſur ſes droits, en prévenant ſa juſtice ? Et penſez-vous honorer un Dieu de paix & de charité, en lui offrant vos freres en holocauſte, & en lui élevant des trophées de leurs cadavres ? Telles ſeroient, en ſubſtance, les expreſſions que la douleur & le ſentiment arracheroient à cet infortuné, ſi les flammes qui l'environnent, lui permettoient d'achever.

Quoi qu'il en ſoit, plus on approfondit le ſyſtême des intolérans, & plus on en ſent la foibleſſe & l'injuſtice : du moins auroient-ils un prétexte, ſi des hommages forcés, qu'à l'inſtant le cœur déſavoue, pouvoient plaire au Créateur ; mais ſi la ſeule intention fait le prix du ſacrifice, & ſi le culte intérieur eſt ſurtout celui qu'il demande,

Digitized by Google

de quel œil cet Etre infini doit-il voir des téméraires, qui osent attenter à ses droits, & profaner son plus bel ouvrage, en tyrannisant des cœurs dont il est jaloux ? Il n'est aucun roi sur la terre, qui daignât accepter un encens que la main seule offriroit ; & l'on ne rougit pas d'exiger pour Dieu cet indigne encens ; car enfin tels sont les succès si vantés des persécuteurs, de faire des hypocrites ou des martyrs, des lâches ou des héros ; l'ame foible & pusillanime qui s'effarouche à l'aspect des tourmens, abjure en frémissant sa croyance, & déteste l'auteur de son crime : l'ame généreuse au contraire, qui sçait contempler d'un œil sec le supplice qu'on lui prépare, demeure ferme & inaltérable, regarde avec pitié les persécuteurs, & vole au trépas comme au triomphe ; l'expérience n'est que trop pour nous ; quand le fanatisme a fait couler des flots de sang sur la terre, n'a-t-on pas vu des martyrs sans nombre, s'indigner & se roidir contre les obstacles. Et à l'égard des conversions forcées, ne les vit-on pas aussitôt disparoître avec le péril, l'effet cesser avec la cause, & celui qui

Digitized by Google

céda pour un tems, revoler vers les siens dès qu'il en eut le pouvoir; pleurer avec eux sa foiblesse, & reprendre avec transport sa liberté naturelle? Non, je ne conçois point de plus horrible blasphême que de se dire autorisé de Dieu, en suivant de tels principes.

Il est donc vrai, que la violence est bien plus propre à confirmer dans leur religion, qu'à en détacher ceux qu'on persécute, & à réveiller, comme on prétend, leur conscience endormie. Ce n'est point, disoit un politique, en remplissant l'âme de ce grand objet, en l'approchant du moment où il lui doit être d'une plus grande importance, qu'on parvient à l'en détacher; les loix pénales, en fait de religion, impriment de la crainte, il est vrai; mais comme la religion a ses loix pénales, qui inspirent aussi de la crainte, entre ces deux craintes différentes, les ames deviennent atroces. Nous ne voulons point, dites-vous, engager un homme à trahir sa conscience, mais seulement l'animer par la crainte ou par l'espoir à secouer ses préjugés, & à distinguer la vérité de l'erreur qu'il professe. Eh! qui pourroit, je vous prie, se livrer

Digitized by Google

dans les momens critiques, à la méditation, à l'examen que vous proposez? L'état le plus paisible, l'attention la plus soutenue, la liberté la plus entiere, suffisent à peine pour cet examen; & vous voulez qu'une ame environnée des horreurs du trépas, & sans cesse obsédée par les plus affreuses images, soit plus capable de reconnoître & de saisir cette vérité, qu'elle auroit méconnue dans des tems plus tranquilles: quelle absurdité! quelle contradiction! Non, non, tel sera toujours le succès de ces violences, d'affermir, comme nous l'avons dit, dans leurs sentimens, ceux qui en sont les objets, par les malheurs mêmes qu'ils leur attirent; de les prévenir au contraire contre les sentimens de leurs ennemis, par la maniere même dont ils les présentent, & de leur inspirer pour leur religion, la même horreur, que pour leur personne.

Qu'ils ne s'en prennent donc qu'à eux-mêmes, qui trahissent indignement la vérité, s'ils en jouissent; qui la confondent avec l'imposture, en lui donnant ses armes, & en la montrant sous ses étendarts; cela seul ne suffiroit-il pas pour donner des préjugés contre

Digitized by Google

elle, & la faire méconnoître à ceux qui l'auroient peut-être embraſſée ? Non, quoi qu'ils en diſent, la vérité n'a beſoin que d'elle-même pour ſe ſoutenir, & pour captiver les eſprits & les cœurs ; elle brille de ſon propre éclat, & ne combat qu'avec ſes armes ; c'eſt dans ſon ſein qu'elle puiſe & ſes traits & ſa lumiere ; elle rougiroit d'un ſecours étranger qui ne pourroit qu'obſcurcir ou partager ſa gloire ; ſa contrainte, à elle, eſt dans ſa propre excellence ; elle ravit, elle entraîne, elle ſubjugue par ſa beauté ; ſon triomphe, c'eſt de paroître ; ſa force, d'être ce qu'elle eſt. Foible au contraire & impuiſſante par elle-même, l'erreur feroit peu de progrès ſans la violence & la contrainte ; auſſi fuit-elle avec ſoin tout examen, tout éclairciſſement qui ne pourroit que nuire à ſa cauſe ; c'eſt au milieu des ténebres de la ſuperſtition & de l'ignorance, qu'elle aime à porter ſes coups & à répandre ſes dogmes impurs ; c'eſt alors qu'au mépris des droits de la conſcience & de la raiſon, elle exerce impunément le deſpotiſme de l'intolérance, & gouverne ſes propres ſujets avec un ſceptre de fer ; ſi le ſage

Digitized by Google

oſe élever ſa voix, la crainte l'étouffe bientôt ; & malheur à l'audacieux qui confeſſe la vérité au milieu de ſes ennemis. Ceſſez donc, perſécuteurs, ceſſez, encore une fois, de défendre cette vérité avec les armes de l'impoſture ; d'enlever au chriſtianiſme la gloire de ſes fondateurs ; de calomnier l'évangile, & de confondre le fils de Marie avec l'enfant d'Iſmaël ; car enfin de de quel droit en appelleriez-vous au premier, & aux moyens dont il s'eſt ſervi pour établir ſa doctrine, ſi vous ſuivez les traces de l'autre ? Vos principes même ne ſont-ils pas votre condamnation ? Jeſus, votre modele, n'a jamais employé que la douceur & la perſuaſion ; Mahomet a ſéduit les uns & forcé les autres au ſilence ; Jeſus en a appellé à ſes œuvres, Mahomet à ſon épée ; Jeſus dit : voyez & croyez ; Mahomet, meurs ou crois. Duquel vous montrez-vous les diſciples ? Oui, je ne ſçaurois trop l'affirmer, la vérité differe autant de l'erreur dans ſes moyens, que dans ſon eſſence ; la douceur, la perſuaſion, la liberté, voilà ſes divins caracteres ; qu'elle s'offre donc ainſi à mes yeux, & ſoudain mon cœur ſe ſen-

Digitized by Google

tira entraîné vers elle ; mais là où regnent la violence & la tyrannie, ce n'eſt point elle, c'eſt ſon fantôme que je vois. Eh ! penſez-vous en effet que dans la tolérance univerſelle que nous voudrions établir, nous ayons plus d'égard aux progrès de l'erreur, qu'à ceux de la vérité ? Si tous les hommes adoptant nos principes, s'accordoient un mutuel ſupport, ſe défioient de leurs préjugés les plus chers, & regardoient la vérité comme un bien commun, dont il ſeroit auſſi injuſte de vouloir priver les autres, que de s'en croire en poſſeſſion excluſivement à eux ; ſi tous les hommes, dis-je, ceſſant d'abonder en leur ſens, ſe répondoient des extrémités de la terre, pour ſe communiquer en paix leurs ſentimens, leurs opinions, & les péſer ſans partialité dans la balance du doute & de la raiſon, croit-on que dans ce ſilence unanime des paſſions & des préjugés, on ne vît pas au contraire la vérité reprendre ſes droits, étendre inſenſiblement ſon empire, & les ténebres de l'erreur s'écouler & fuir devant elle, comme ces ombres légeres à l'approche du flambeau du jour ?

Digitized by Google

Je ne prétends pas cependant que l'erreur ne fît alors aucun progrès, ni que l'infidele abjurât aisément des mensonges rendus respectables à force de prévention & d'antiquité : je soutiens seulement que les progrès de la vérité en seroient bien plus rapides, puisqu'avec son ascendant naturel, elle auroit moins d'obstacles à vaincre pour pénétrer dans les cœurs. Mais rien, quoi qu'on en dise, ne lui est plus opposé, que le système de l'intolérance, qui tourmente & dégrade l'homme, en asservissant ses opinions au sol qui le nourrit, en comprimant, dans un cercle étroit de préjugés, son active intelligence, en lui interdisant le doute & l'examen comme un crime, & en l'accablant d'anathêmes, s'il ose raisonner un instant & penser autrement que nous. Quel moyen plus sûr pouvoit-on choisir pour éterniser les erreurs & pour enchaîner la vérité ?

Mais sans presser davantage le système des intolérans, jettons un coup-d'œil rapide sur les conséquences qui en découlent, & jugeons de la cause par les effets. On ne peut faire un plus grand mal aux hommes, que de con-

Digitized by Google

fondre tous les principes qui les gouvernent ; de renverſer les barrieres qui ſéparent le juſte & l'injuſte, le vice & la vertu ; de briſer tous les nœuds de la ſociété ; d'armer le prince contre ſes ſujets, les ſujets contre leur prince ; les peres, les époux, les amis, les freres, les uns contre les autres ; d'allumer au feu des autels le flambeau des furies ; en un mot, de rendre l'homme odieux & barbare à l'homme, & d'étouffer dans les cœurs tout ſentiment de juſtice & d'humanité : tels ſont cependant les réſultats inévitables des principes que nous combattons. Les crimes les plus atroces, les parjures, les calomnies, les trahiſons, les parricides ; tout eſt juſtifié par la cauſe, tout eſt ſanctifié par le motif, l'intérêt de l'égliſe, la néceſſité d'étendre ſon regne, & de proſcrire à tout prix ceux qui lui réſiſtent, autoriſe & conſacre tout : étrange renverſement d'idées, abus incompréhenſible de tout ce qu'il y a de plus auguſte & de plus ſaint. La religion donnée aux hommes pour les unir & les rendre meilleurs, devient le prétexte même de leurs égaremens les plus affreux ; tous les attentats

Digitized by Google

commis ſous ce voile ſont déſormais légitimes ; le comble de la ſcélérateſſe devient le comble de la vertu ; on fait des ſaints & des héros de ceux que les juges du monde puniroient du dernier ſupplice ; on renouvelle pour le Dieu des Chrétiens, le culte abominable de Saturne & de Moloch ; l'audace & le fanatiſme triomphent ; & la terre voit avec horreur des monſtres déifiés. Qu'on ne nous accuſe point de tremper notre pinceau dans le fiel ; nous ne pourrions que trop nous juſtifier de ce reproche, & nous friſſonnons des preuves que nous avons en main : gardons-nous cependant de nous en prévaloir ; il vaut mieux laiſſer dans l'oubli ces triſtes monumens de notre honte & de nos crimes, & nous épargner à nous-mêmes un tableau trop humiliant pour l'humanité. Toujours eſt-il certain, qu'avec l'intolérance vous ouvrez une ſource intariſſable de maux ; dès-lors chaque partie s'arrogera les mêmes droits ; chaque ſecte employera la violence & la contrainte ; les plus foibles opprimés dans un lieu, deviendront oppreſſeurs dans l'autre ; les vainqueurs auront toujours droit ;

Digitized by Google

les vaincus ſeront les ſeuls hérétiques, & ne pourront ſe plaindre que de leur foibleſſe ; il ne faudra qu'une puiſſante armée pour établir ſes ſentimens, & confondre ſes adverſaires ; le deſtin de la vérité ſuivra celui des combats ; & les plus féroces mortels ſeront auſſi les meilleurs croyans : on ne verra donc de toutes parts, que des buchers, des échaffauds, des proſcriptions, des ſupplices. Calviniſtes, Romains, Luthériens, Juifs & Grecs, tous ſe dévoreront comme des bêtes féroces ; les lieux où regne l'Evangile ſeront marqués par le carnage & la déſolation ; des inquiſiteurs ſeront nos maîtres ; la croix de Jeſus deviendra l'étendard du crime ; & ſes diſciples s'enyvreront du ſang de leurs freres ; la plume tombe à ces horreurs ; cependant elles découlent directement de l'intolérance ; car je ne crois pas qu'on m'oppoſe l'objection ſi ſouvent foudroyée, que la véritable Egliſe étant ſeule en droit d'employer la violence & la contrainte, les hérétiques ne pourroient ſans crime agir pour l'erreur, comme elle agit pour la vérité ; un ſophiſme ſi puérile porte avec lui ſa réfutation. Qui ne

Digitized by Google

voit en effet qu'il eſt abſurde de ſuppoſer la queſtion même, & de prétendre que ceux que nous appellons hérétiques ſe reconnoiſſent pour tels, ſe laiſſent tranquillement égorger, & s'abſtiennent de repréſailles.

Concluons que l'intolérance univerſellement établie armeroit tous les hommes les uns contre les autres, & feroient naître ſans fin les guerres avec les opinions; car en ſuppoſant que les infideles ne fuſſent point perſécuteurs par des principes de religion, ils le feroient du moins par politique & par intérêt: les Chrétiens ne pouvant tolérer ceux qui n'adoptent pas leurs idées, on verroit avec raiſon tous les peuples ſe liguer contr'eux, & conjurer la ruine de ces ennemis du genre humain, qui, ſous le voile de la religion, ne verroient rien d'illégitime pour le tourmenter & pour l'aſſervir. En effet, je le demande, qu'aurions-nous à reprocher à un prince de l'Aſie ou du nouveau monde, qui feroit pendre le premier miſſionnaire que nous lui enverrions pour le convertir? Le devoir le plus eſſentiel d'un ſouverain n'eſt-ce pas d'affermir la paix & la tran-

Digitized by Google

quillité dans ſes états, & d'en proſcrire avec ſoin ces hommes dangereux, qui couvrant d'abord leur foibleſſe d'une hypocrite douceur, ne cherchent, dès qu'ils en ont le pouvoir, qu'à répandre des dogmes barbares & ſéditieux. Que les Chrétiens ne s'en prennent donc qu'à eux-mêmes, ſi les autres peuples inſtruits de leurs maximes ne veulent point les ſouffrir, s'ils ne voyent en eux que les aſſaſſins de l'Amérique ou les perturbateurs des Indes, & ſi leur ſainte religion deſtinée à s'étendre & à fructifier ſur la terre, en eſt avec raiſon bannie par leurs excès & par leurs fureurs.

Au reſte, il nous paroît inutile d'oppoſer aux intolérans les principes de l'Evangile, qui ne fait qu'étendre & développer ceux de l'équité naturelle, de leur rappeller les leçons & l'exemple de leur auguſte maître, qui ne reſpira jamais que douceur & charité, & de retracer à leurs yeux la conduite de ces premiers Chrétiens, qui ne ſçavoient que bénir & prier pour leurs perſécuteurs. Nous neproduirons point ces raiſonnemens, dont les anciens Peres de l'Egliſe ſe ſervoient avec tant de

Digitized by Google

force contre les Nérons & les Dioclétiens ; mais qui depuis Conſtantin le Grand ſont devenus ridicules & ſi faciles à rétorquer. On ſent que dans ce morceau nous ne pouvons qu'effleurer une matiere auſſi abondante : ainſi après avoir rappellé les principes qui nous ont paru les plus généraux & les plus lumineux, il nous reſte, pour remplir notre objet, à tracer les devoirs des ſouverains, relativement aux ſectes qui partagent la ſociété.

Incedo per ignes.

Dans une matiere auſſi délicate, je ne marcherai point ſans autorité ; & dans l'expoſition de quelques principes généraux, on verra ſans peine les conſéquences qui en découlent.

I. Donc on ne réduira jamais la queſtion à ſon véritable point, ſi l'on ne diſtingue d'abord l'état de l'Egliſe, & le prêtre du magiſtrat. L'état ou la république a pour but la conſervation de ſes mémbres, l'aſſurance de leur liberté, de leur vie, de leur tranquillité, de leurs poſſeſſions & de leurs privileges : l'Egliſe au contraire eſt une ſociété, dont le but eſt la perfection de

Digitized by Google

l'homme & le salut de son ame. Le souverain regarde sur-tout la vie présente: l'Eglise regarde sur-tout & directement la vie à venir. Maintenir la paix dans la société contre tous ceux qui voudroient y porter atteinte, c'est le devoir & le droit du souverain; mais son droit expire, où regne celui de la conscience: ces deux juridictions doivent toujours être séparées; elles ne peuvent empiéter l'une sur l'autre, qu'il n'en résulte des maux infinis.

II. En effet, le salut des ames n'est confié aux magistrats ni par la loi révélée, ni par la loi naturelle, ni par le droit politique. Dieu n'a jamais commandé que les peuples fléchissent leur conscience au gré de leurs monarques, & nul homme ne peut s'engager de bonne foi à croire & à penser comme son prince l'exige. Nous l'avons déja dit: rien n'est plus libre, que les sentimens; nous pouvons extérieurement & de bouche acquiescer aux opinions d'un autre; mais il nous est aussi impossible d'y acquiescer intérieurement & contre nos lumieres, que de cesser d'être ce que nous sommes. Quels seroient d'ailleurs les droits du magis-

Digitized by Google

trat ? la force & l'autorité ? Mais la religion se persuade & ne se commande pas. C'est une vérité si simple, que les apôtres même de l'intolérance n'osent la désavouer, lorsque la passion ou le préjugé féroce cesse d'offusquer leur raison. Enfin, si dans la religion la force pouvoit avoir lieu ; si même (qu'on nous permette cette absurde supposition) elle pouvoit persuader, il faudroit, pour être sauvé, naître sous un prince orthodoxe ; le mérite du vrai chrétien seroit un hasard de naissance : il y a plus, il faudroit varier sa croyance pour la conformer à celle des princes qui se succédent, être catholique sous Marie, & protestant sous Elisabeth ; quand on abandonne une fois les principes, on ne voit plus où arrêter le mal.

III. Expliquons-nous donc librement, & empruntons le langage de quelques auteurs qui ont écrit sur cette matiere. Selon eux, le droit du souverain sur les sujets, ne passe point les bornes de l'utilité publique ; il semble donc, dans cette façon de penser, que les sujets ne doivent compte au souverain de leurs opinions, qu'autant que ces opinions

Digitized by Google

importent à la communauté. Or il importe bien à l'état que chaque citoyen ait une religion qui lui faſſe aimer ſes devoirs ; mais les dogmes de cette religion paroiſſent n'intéreſſer l'état ni ſes membres, qu'autant qu'ils ſe rapportent à la ſociété. Il y a une profeſſion de foi purement civile, dont il appartient au ſouverain de fixer les articles, non pas préciſément comme dogmes de religion, mais comme ſentimens de ſociabilité, ſans leſquels il eſt impoſſible d'être bon citoyen, ni ſujet fidele. Sans pouvoir obliger perſonne à les croire ; il peut bannir de l'état quiconque ne les croit pas, non comme impie, mais comme inſociable, comme incapable d'aimer ſincerement les loix de la juſtice, & d'immoler au beſoin ſa vie à ſon devoir.

IV. On peut tirer de ces paroles ces conſéquences légitimes. La premiere, c'eſt que les ſouverains ne doivent point tolérer les dogmes qui ſont oppoſés à la ſociété civile ; ils n'ont point, il eſt vrai, d'inſpection ſur les conſciences ; mais ils doivent réprimer ces diſcours téméraires qui pourroient porter dans les cœurs la licence & le dégoût des

Digitized by Google

devoirs. Les athées en particulier, qui enlevent aux puissans le seul frein qui les retienne, & aux foibles leur unique espoir; qui énerve toutes les loix humaines, en leur ôtant la force qu'elles tirent d'une sanction divine; qui ne laissent entre le juste & l'injuste qu'une distinction politique & frivole, qui ne voyent l'opprobre du crime, que dans la peine du criminel: les athées, dis-je, ne doivent pas réclamer la tolérance en leur faveur; qu'on les instruise d'abord, qu'on les exhorte avec bonté; s'ils persistent, qu'on les réprime; enfin rompez avec eux; bannissez-les de la société, eux-mêmes en ont brisé les liens. 2°. Les souverains doivent s'opposer avec vigueur aux entreprises de ceux qui couvrant leur avidité du prétexte de la religion, voudroient attenter aux biens ou des particuliers ou des princes même. 3°. Surtout qu'ils proscrivent avec soin ces sociétés dangereuses, qui soumettant leurs membres à une double autorité, forment un état dans l'état, rompent l'union politique, relâchent, dissolvent les liens de la patrie pour concentrer dans leurs corps leurs affections &

leurs intérêts, & sont ainsi disposés à sacrifier la société générale à leur société particuliere. En un mot, que l'état soit un, que le prêtre soit citoyen; qu'il soit soumis, comme tout autre, à la puissance du souverain, aux loix de sa patrie; que son autorité purement spirituelle se borne à instruire, à exhorter, à prêcher la vertu; qu'il apprenne de son divin maître, que son regne n'est pas de ce monde; car tout est perdu, si vous laissez un instant dans la même main le glaive & l'encensoir.

Regle générale. Respectez inviolablement les droits de la conscience dans tout ce qui ne trouble point la société. Les erreurs qui ne sont que spéculatives sont indifférentes à l'état; la diversité des opinions régnera toujours parmi des êtres aussi imparfaits que l'homme; la vérité produit les hérésies, comme le soleil des impuretés & des taches: n'allez donc pas aggraver un mal inévitable, en employant le fer & le feu pour le déraciner; punissez les crimes; ayez pitié de l'erreur; & ne donnez jamais à la vérité d'autres armes, que la douceur, l'exemple & la persuasion. En fait de

Digitized by Google

changement de croyance, les invitations ſont plus fortes que les peines; celles-ci n'ont preſque jamais eu d'effet, que comme deſtruction.

V. A ces principes, on nous oppoſera les inconvéniens qui réſultent de la multiplicité des religions, & les avantages de l'uniformité de croyance dans un état. Nous répondrons d'abord avec l'auteur de l'Eſprit des Loix, que ces idées d'uniformité frappent infailliblement les hommes vulgaires, parce qu'ils y trouvent un genre de perfection qu'il eſt impoſſible de n'y pas découvrir, les mêmes poids dans la police, les mêmes meſures dans le commerce, les mêmes loix dans l'état, la même religion dans toutes ſes parties; mais cela eſt-il toujours à propos, & ſans exception? Le mal de changer eſt-il toujours moins grand, que le mal de ſouffrir? Et la grandeur du génie ne conſiſteroit-elle pas mieux à ſçavoir dans quels cas il faut de l'uniformité, & dans quels cas il faut des différences? En effet, pourquoi prétendre à une perfection incompatible avec notre nature? La diverſité des ſentimens ſubſiſtera toujours parmi les hom-

Digitized by Google

mes ; l'hiſtoire de l'eſprit humain en eſt une preuve continuelle ; & le projet le plus chimérique ſeroit peut-être celui de ramener les hommes à l'uniformité d'opinions.

Cependant, dites-vous, l'intérêt politique exige qu'on établiſſe cette uniformité ; qu'on proſcrive avec ſoin tout ſentiment contraire aux ſentimens reçus dans l'état ; oui, ſans doute, pourvû que par-là on ne borne pas l'homme à n'être plus qu'un automate, à s'inſtruire des opinions établies dans le lieu de ſa naiſſance, ſans jamais oſer les examiner, ni les approfondir ; à reſpecter ſervilement les préjugés les plus barbares. Mais que de maux, que de diviſions n'entraîne pas dans un état la multiplicité de la religion ! L'objection ſe tourne en preuve contre vous, puiſque l'intolérance eſt elle-même la ſource d'une partie de ces malheurs ; car ſi les partis différens s'accordoient un mutuel ſupport, & ne cherchoient à ſe combattre que par l'exemple, la régularité des mœurs, l'amour des loix & de la patrie ; ſi c'étoit-là l'unique preuve que chaque ſecte fît valoir en faveur de ſa

Digitized by Google

croyance, l'harmonie & la paix regneroient bientôt dans l'état, malgré la variété d'opinions, comme les diſſonnances dans la muſique ne nuiſent point à l'accord total.

On inſiſte, & l'on dit que le changement de religion entraîne ſouvent des révolutions dans le gouvernement & dans l'état : à cela je réponds encore que l'intolérance eſt peut-être chargée de ce qu'il y a d'odieux dans cette imputation ; car ſi les novateurs étoient tolérés, ou n'étoient combattus qu'avec les armes de l'Evangile, l'état ne ſouffriroit point de cette fermentation des eſprits ; mais les défenſeurs de la religion dominante s'élevant contre les ſectaires, ils arment contr'eux les puiſſances, arrachent des édits ſanglans, ſoufflent dans tous les cœurs la diſcorde & le fanatiſme, & rejettent ſur leurs victimes les déſordres qu'eux ſeuls ont produits.

A l'égard de ceux, qui ſous le prétexte de la religion, ne cherchent qu'à troubler la ſociété, qu'à fomenter des ſéditions, à ſecouer le joug des loix ; réprimez-les avec ſévérité, nous ne ſommes point leurs apologiſtes ; mais

Digitized by Google

ne confondez point avec ces coupables, ceux qui ne vous demandent que la liberté de penser, de professer la croyance qu'ils jugent la meilleure, & qui vivent d'ailleurs en fideles sujets de l'état.

Mais, direz-vous encore, le prince est le défenseur de la foi; il doit la maintenir dans toute sa pureté, & s'opposer avec vigueur à tous ceux qui lui portent atteinte, si les raisonnemens, les exhortations, ne suffisent pas; ce n'est pas envain qu'il porte l'épée; c'est pour punir celui qui fait mal, pour forcer les rébelles à rentrer dans le sein de l'Eglise. Que veux-tu donc, barbare? Egorger ton frere pour le sauver? Mais Dieu t'a-t-il chargé de cet horrible emploi, a-t-il remis entre tes mains le soin de sa vengeance? D'où sçais-tu qu'il veuille être honoré comme les démons? Va, malheureux, ce Dieu de paix désavoue tes affreux sacrifices; ils ne sont dignes que de toi.

Nous n'entreprendrons point de fixer ici les bornes précises de la tolérance, de distinguer le support charitable que la raison & l'humanité réclament en faveur des errans, d'avec cette cou-

Digitized by Google

pable indifférence, qui nous fait voir ſous le même aſpect toutes les opinions des hommes. Nous prêchons la tolérance pratique, & non point la ſpéculative; & l'on ſent aſſez la différence qu'il y a entre tolérer une religion & l'approuver.

Digitized by Google

TRANSFUGE.

LA plus grande partie de l'Europe s'étonne, avec raiſon, de la ſévérité de quelques-unes de nos loix, en particulier de celles qui ſont portées contre les déſerteurs : il n'y a aucune nation qui les traite avec autant de rigueur que nous.

Chez quelques-unes, on a changé la loi qui condamnoit ces malheureux à la mort ; on les punit par d'autres châtimens, à moins que leur déſertion ne ſoit accompagnée de quelques crimes.

Dans d'autres pays, comme en Autriche, en Angleterre &c., on n'a point abrogé la loi qui portoit la peine de mort ; mais par des reſcrits & des ordres particuliers, envoyés aux chefs des corps, on les laiſſe maîtres de choiſir la peine qu'ils veulent infliger aux déſerteurs ; & ils ne font ordinairement pendre ou paſſer par les armes, que ceux dont la déſertion eſt le métier, & ceux qui ſont coupables d'autres crimes.

TAYLOR INST. OXFORD
Digitized by Google

L'usage chez ces nations, empêche l'effet de la loi qu'on n'a point abrogée, ou pour mieux dire, cet usage étant autorisé par le gouvernement, est devenu une loi nouvelle, qu'on a substituée à l'ancienne.

Est-il possible que sous le regne d'un prince humain & juste, chez un peuple éclairé, & dont les mœurs sont si douces, on laisse subsister une loi barbare, qu'on élude à la vérité par abus, mais qui est toujours exécutée, lorsque le procès est instruit, & que le déserteur est jugé?

Plus on réfléchit sur la constitution de notre militaire, sur les hommes qui le composent, sur le caractere de la nation, sur la disette d'hommes qui se fait sentir en France, sur le peu d'effet de la loi qui condamne les déserteurs à la mort, plus on est convaincu de l'injustice & de l'atrocité de cette loi.

Lorsque l'Europe prit de l'ombrage de la puissance de Louis XIV, elle se ligua pour affoiblir ce prince; elle soudoya contre lui des armées immenses, auxquelles il en voulut opposer d'aussi nombreuses; de ce moment l'état mi-

Digitized by Google

taire de toutes les nations a changé ; il n'y a point eu de puiſſance qui ait entretenu, même en tems de paix, plus de troupes que la population, ſes mœurs & ſes richeſſes ne lui permettoient d'en entretenir ; cela eſt d'une vérité inconteſtable.

Depuis la découverte du nouveau monde, l'augmentation des richeſſes, la perfection & la multitude des arts, le luxe enfin, ont multiplié dans toute l'Europe une eſpece de citoyens livrés à des travaux ſédentaires, qui n'exercent pas le corps, ne le fortifient pas ; de citoyens qui, accoutumés à une vie douce & paiſible, ſont moins propres à ſupporter les fatigues, la privation des commodités, & même les dangers, que les robuſtes & laborieux cultivateurs.

Mais depuis que le nombre des ſoldats eſt augmenté, il a fallu, pour ne pas dépeupler les campagnes, faire des levées dans les villes & dans la claſſe des citoyens dont je viens de parler ; on peut en conclure, que dans les armées, il y a un grand nombre d'hommes, que leurs habitudes, leurs métiers, enfin leurs forces machinales

Digitized by Google

ne rendent point propres à la guerre ; & qui, par conſéquent, n'en ont point le goût ; la plûpart même ne s'y ſeroient jamais enrôlés, ſi on n'avoit pas fait de l'enrôlement, un art auquel il eſt difficile qu'échappe la jeuneſſe étourdie.

Le ſoldat malgré lui eſt donc un état fort commun en France, & même dans le reſte de l'Europe ; cet état eſt donc plus commun qu'il n'étoit dans des tems où des armées moins nombreuſes n'étoient compoſées que d'hommes choiſis, & qui venoient d'eux-mêmes demander à ſervir. C'eſt le caprice ou le dépit, le libertinage, un moment d'yvreſſe, & ſur-tout les ſupercheries des enrôleurs, qui nous donnent aujourd'hui une partie de ces ſoldats qu'on appelle de bonne volonté ; pluſieurs ont embraſſé ſans réflexions un genre de vie, auquel ils ne ſont pas propres, & auquel ils ſont fréquemment tentés de renoncer.

Mais à quelque degré qu'on ait porté l'art des enrôlemens, cet art n'a pu fournir les recrues dont on avoit beſoin ; on y a ſuppléé par des milices. Parmi les hommes tirés au ſort, pris

Digitized by Google

sans choix, arrachés à leurs familles, au métier auquel ils s'étoient consacrés, si un grand nombre prend l'esprit & le goût de son état nouveau, on ne peut nier qu'un grand nombre aussi ne périsse de chagrin & de maladie.

Les hommes, dont un ordre du prince a fait des soldats, & ceux qui n'entrent au service que parce qu'on les a séduits & trompés, prennent d'autant moins les inclinations & les qualités nécessaires à leur métier, que leur état n'est plus ce qu'il a été autrefois. La paye des soldats n'a pas été augmentée en proportion de la masse des richesses & de la valeur des monoies : le soldat est payé en France à-peu-près comme il l'étoit sous le regne de Henri IV, quoiqu'il y ait au moins dix-huit fois plus d'argent dans le royaume qu'il n'y en avoit alors, & que la valeur des monnoies y soit augmentée du double.

Il est donc certain que les soldats, pour le plus grand nombre, ont embrassé un métier pénible, où ils ont moins d'aisance, où ils gagnent moins que dans ceux qu'ils ont quitté, où

Digitized by Google

leurs peines ſont trop peu payées, & leurs ſervices trop peu récompenſés ; ils ſont donc & doivent être moins attachés à leur état, & ſouvent plus tentés de l'abandonner, que ne l'étoient les ſoldats de Henri IV.

Ce ſont ces hommes, plutôt enchaînés qu'engagés, qu'on punit de mort lorſqu'ils veulent rompre des chaînes qui leur peſent.

Seroient-ils traités avec tant de rigueur, ſi l'on avoit réfléchi ſur la multitude de cauſes qui peuvent porter les ſoldats à la déſertion? Ces hommes ſi ſoumis à leurs officiers par les loix de la diſcipline, ſont quelquefois les victimes de la partialité & de l'humeur. N'éprouvent-ils jamais de mauvais traitemens ſans les avoir mérités? Ne peuvent-ils pas ſe trouver aſſociés à des camarades, ou dépendans de bas officiers, avec leſquels ils ſont incompatibles? Eux-mêmes ſeront-ils toujours ſans humeur & ſans caprices? Doivent-ils être inſenſibles aux poids du déſœuvrement qui les conduit à l'ennui & au dégoût? L'yvreſſe, qui les a portés à s'enrôler, ne leur inſpire-t-elle jamais le projet de déſerter qu'ils exécutent

Digitized by Google

ſur le champ? Je ſçais que la plûpart ne tarderoient pas à revenir s'ils pouvoient ; & c'eſt ce qui arrive chez les peuples où on n'inflige qu'une peine légere au ſoldat qui revient de lui-même à ſes drapeaux ; pluſieurs y retourneroient dès le lendemain.

Il n'y a plus guère qu'en France où la loi ſoit aſſez cruelle, pour fermer le chemin au repentir ; où elle prive pour jamais la patrie d'un citoyen qui n'eſt coupable que de l'erreur d'un moment, où le citoyen, pour avoir manqué une fois à des engagemens qu'il a rarement contractés librement, eſt pourſuivi comme ennemi de la patrie ; & où l'envie ſincere qu'il a de réparer ſa faute, ne peut jamais lui mériter ſa grace.

Cela eſt d'autant plus inhumain, que le ſoldat François a bien d'autres raiſons que la modicité de ſa paye, & la maniere dont il eſt habillé, pour être tenté de déſerter ; & ce ſont des raiſons que les ſoldats n'ont guère chez les étrangers ; on y a mieux connu les moyens d'établir la ſubordination & la diſcipline. Chez eux, les égards entre les égaux, le reſpect outré pour le

Digitized by Google

nom & pour le rang ne ſont pas la ſource de mille abus ; la loi militaire y commande également à tout militaire ; le général s'y ſoumet ; il la fait ſuivre exactement à la lettre par les généraux qui ſont ſous ſes ordres ; ceux-ci par les chefs des corps, & les chefs des corps par les officiers ſubalternes. Comme la loi eſt extrêmement reſpectée de tous, c'eſt toujours elle qui commande ; & le général par rapport aux officiers, & ceux-ci par rapport aux ſoldats, n'oſent lui ſubſtituer leurs préférences, leurs fantaiſies, leurs petits intérêts. Le ſoldat Pruſſien, Anglois, &c. eſt plus aſſervi que celui de France, & ſent moins la ſervitude ; parce qu'il n'eſt aſſervi que par la loi. C'eſt toujours en vertu de l'ordre émané du prince, c'eſt pour le bien du ſervice, qu'il eſt commandé, employé, conſervé, congédié, récompenſé, puni ; ce n'eſt pas par la fantaiſie de ſon colonel ou de ſon capitaine.

On prétend, & je le crois, que les ſoldats François ne ſupporteroient pas la baſtonnade, à laquelle ſouvent ſont condamnés les ſoldats Allemands ; mais

Digitized by Google

je suis persuadé qu'ils la supporteroient plus aisément que les coups de pied, les coups de canne, les coups d'espontons que leur donnent quelquefois des officiers étourdis. La bastonnade n'est qu'un châtiment; & les coups sont des insultes, elles restent sur le cœur des soldats les plus estimables; elles leur donnent un dégoût invincible pour leur état, & les forcent souvent à déserter. Ce qui leur en donne encore l'envie, ce sont les fautes dans lesquelles ils tombent, & dans lesquelles ils ne tomberoient pas, si la discipline étoit plus exactement & plus uniformément observée. Souvent les troupes qui étoient sous un homme relâché, passent sous les ordres d'un homme sévere, quelquefois d'un homme d'humeur; elles font des fautes; elles en sont punies, & prennent du mécontentement & l'esprit de désertion.

Les jeunes soldats, avant l'augmentation de la viande & du pain, étoient obligés de marauder pour vivre; on en a vu en Westphalie, que la faim avoit fait tomber en démence; elle en a fait mourir d'autres; n'en a-t elle pas fait déserter? Combien de fois n'est-il pas

Digitized by Google

arrivé qu'à l'armée, en garnison même, le peu d'alimens qu'on donnoit au soldat, & qui suffisoit à peine pour sa nourriture, étoit d'une mauvaise qualité? Combien de fois cette mauvaise nourriture ne lui a-t-elle pas ôté la force & le courage de supporter les fatigues de la campagne? Est-il fort extraordinaire, qu'un soldat veuille se dérober à ces situations violentes?

Je parlerai encore d'autres causes de désertion, lorsque je proposerai les moyens de la prévenir: & comptez-vous pour rien la légereté & l'inconstance qui entrent pour beaucoup dans le caractere du François? Comptez-vous pour rien cette inquiétude machinale, ce besoin de changer de lieu, d'occupation, d'état même; ce passage fréquent de l'enjouement au dégoût, qualités plus communes chez eux, que chez tous les peuples de l'Europe? Quoi! ce sont ces hommes que la nature, leurs opinions, & notre gouvernement ont fait inconstans & légers, pour l'inconstance & la légereté desquels vous êtes sans indulgence! Ce sont ces hommes que nos négligences, notre discipline informe, notre patri-

Digitized by Google

moine mal placé, rendent si souvent malheureux, à qui vous ne pardonnez pas de sentir leurs peines, & de céder quelquefois à l'envie de s'en délivrer!

On va me dire qu'on a senti les inconvéniens du caractere François, sans avouer toutes les raisons de déserter qu'on donne en France au soldat; on me dira que le François est naturellement déserteur, qu'on le sçait; que c'est pour prévenir la désertion, qu'on la punit toujours de peine capitale. Je répondrai à ce discours par une question... Quelles ont été jusqu'à présent les suites de vos arrêts sanguinaires & de tant d'exécutions? Depuis que les déserteurs sont punis de mort en France, y en a-t-il moins qu'il y en avoit autrefois? Consultez les longues listes de ces malheureux que vous faites imprimer tous les ans; comparez-les à celles qui restent de ces tems où vos loix étoient moins barbares, & jugez des effets merveilleux de votre sévérité. Elle n'en a aucuns de bons, non, elle n'en a aucuns. Depuis que vous condamnez les déserteurs à mort, la désertion est aussi commune dans vos troupes, qu'elle l'étoit auparavant. J'ai

Digitized by Google

même des raisons de croire qu'elle y est plus commune encore ; & si l'on veut fouiller dans le dépôt de la guerre & dans les bureaux, on n'en doutera pas plus que moi. L'on sera forcé d'avouer qu'on verse le sang dans l'intention de prévenir un crime qu'on ne prévient pas ; que ne pourroit-on pas dire d'une telle loi, sur-tout si, comme on a lieu de le penser, elle a même augmenté la désertion ? Quelque sévere que soit la loi, peut-elle empêcher le soldat d'éprouver dans son état l'inconstance, le mécontentement, le dégoût ? & la crainte de la mort est-elle le frein le plus puissant pour retenir des hommes qui sont & doivent être familiarisés avec l'image de la mort ?

Comment sont le plus généralement composées vos armées ? D'hommes libertins, paresseux & braves, craignant les peines, le travail & la honte, mais assez indifférens pour la vie. Il est connu que ce ne sont point les mauvais soldats qui désertent ; ce sont au contraire les plus braves ; ce n'est presque jamais au moment d'un siége, à la veille d'une bataille, qu'il y a de la désertion ;

Digitized by Google

c'eſt lorſqu'on ne trouve pas des vivres en abondance ; c'eſt lorſque les vivres ne ſont pas bons ; c'eſt lorſqu'on fatigue les troupes ſans de bonnes raiſons apparentes ; c'eſt lorſque la diſcipline s'eſt relâchée, ou lorſqu'il s'introduit quelques nouveautés utiles peut-être, mais qui déplaiſent aux ſoldats, parce qu'on ne prend pas aſſez de ſoin de leur en faire ſentir l'utilité. Dans ces momens la loi de mort eſt ſi peu un frein, qu'on ſe fait un mérite de la braver ; & l'on n'auroit pas bravé de même le mal ou l'ignominie. Tel qui n'auroit pas riſqué les galeres, riſquera de paſſer par les armes. Il y a même des momens où les ſoldats déſertent par point d'honneur. Souvent un mécontent propoſe à ſes camarades de déſerter avec lui ; & ceux-ci n'oſent pas le refuſer, parce qu'ils paroîtroient effrayés par la loi, & que la craindre, c'eſt craindre la mort. La rigueur de la loi peut donc inviter les hommes courageux à l'enfreindre ; mais elle invite bien plus encore à l'éluder. Chez un peuple dont les mœurs ſont douces, quand les loix ſont atroces, elles ſont néceſſairement éludées. Le corps eſti-

Digitized by Google

mable des officiers François sauve le plus de déserteurs qu'il lui est possible ; il suffit que la désertion n'ait pas éclaté, pour que le déserteur ne soit point dénoncé. Souvent on fait d'abord expédier pour lui un congé limité, & ensuite un congé absolu ; lorsqu'on n'a pu éviter qu'il soit dénoncé & condamné par le conseil de guerre, personne ne s'intéresse à le faire arrêter ; il ne le feroit pas par les officiers même ; il l'est encore moins par le peuple des lieux qu'il traverse ; il compte plutôt sur la pitié que sur la haine de ses concitoyens ; il sçait qu'ils auront plus de respect pour l'humanité, que pour la loi qui la blesse ; souvent même il ne prend pas la peine de cacher son crime ; & ce n'est pas une chose rare en France, que de trouver sur les grands chemins & le long des villages, des hommes qui vous demandent l'aumône pour de pauvres déserteurs. La maréchaussée, à qui l'habitude d'arrêter des criminels & de conduire des hommes au supplice, doit avoir ôté une partie de sa commisération, semble la retrouver pour les déserteurs : elle les laisse presque toujours échapper, quand elle le peut.

Digitized by Google

ſans riſquer que ſon indulgence ſoit connue. Que vos loix ſoient conformes à vos mœurs, ſi vous voulez qu'elles ſoient exécutées ; & ſi elles ne le ſont pas, ſi elles ſont mépriſées ou éludées, vous introduiſez celui de tous les abus qui eſt le plus contraire à la police générale, au bon ordre & aux mœurs.

L'indulgence des officiers, celle de la maréchauſſée, & de toute la nation pour les déſerteurs, eſt ſans doute connue du ſoldat ; ne doit-elle pas entretenir, dans ceux qui ſont tourmentés de l'envie de déſerter, une eſpérance d'échapper à la loi ? Cette eſpérance doit augmenter de jour en jour dans ces malheureux, & doit enfin emporter la balance ſur la crainte de la loi : au reſte, le plus grand nombre d'hommes qui lui échappent, n'en ſont pas moins perdus pour l'Etat ; la plûpart paſſent dans les pays étrangers ; & pluſieurs qui reſtent dans le royaume, y traînent une vie inquiete & malheureuſe, qui les rend incapables des autres emplois de la ſociété. On compte, depuis le commencement de ce ſiecle, près de cent mille déſerteurs, ou exé-

Digitized by Google

cutés ou condamnés par contumace ; & presque tous également perdus pour le royaume ; & c'est ce royaume, dans l'intérieur duquel vous trouvez des terres en friche, qui manque de cultivateurs ; c'est ce royaume dont les colonies ne sont point peuplées, & n'ont pu se défendre contre l'ennemi ; c'est, dis-je, ce royaume que vous privez, dans l'espace d'un demi siecle, de cent mille hommes robustes, jeunes, & en état de le peupler & de le servir. En supposant que les deux tiers de ces hommes condamnés à mort, eussent vêcu dans le célibat, qu'ils eussent continué à servir, & qu'ils fussent morts au service, ils y auroient tenu la place d'autres qui se seroient mariés, & le tiers seul de ces malheureux proscrits, qui, rendus à leur patrie, y seroient devenus citoyens, époux & peres, auroit mis trente mille familles de plus dans le royaume ; les enfans de ces familles augmenteroient aujourd'hui le nombre de vos artisans, de vos matelots, de vos paysans, enfin, de votre derniere classe de citoyens, dans laquelle la disette d'hommes se fait sentir autant, que le trop grand nombre

Digitized by Google

d'hommes se fait sentir dans les autres classes.

Mais n'aviez-vous pas d'autres raisons politiques, que celles de la population, pour conserver la vie à vos déserteurs? Ne pouviez-vous les employer utilement? N'aviez-vous pas d'autres moyens, & des moyens plus efficaces pour prévenir le crime de désertion, que de vous priver du travail & des forces d'un si grand nombre de citoyens? Il faut punir les déserteurs sans doute; mais il faut que dans leurs châtimens, ils soient encore utiles à l'état, & sur-tout il ne faut les punir qu'après leur avoir ôté les motifs qui les sollicitent au crime. Voilà ce qu'on doit d'abord au soldat; à cette espece d'hommes à laquelle on impose des loix si séveres, & de qui on exige tant de sacrifices. Membres de la société qu'ils protégent, ils doivent en partager les avantages, & ses défenseurs ne doivent pas être ses victimes. Le premier devoir de tous les citoyens, sans doute, est la défense de la patrie; tous devroient être soldats, & s'armer contre l'ennemi commun; mais dans les grandes sociétés, telles que sont

Digitized by Google

aujourd'hui celles de l'Europe, les princes ou les magistrats qui les gouvernent, choisissent parmi les citoyens ceux qui veulent se dévouer plus particulierement à la guerre. C'est à l'abri de ce corps respectable, que le reste cultive les campagnes, & qu'il jouit de la vie; mais le bled de vos campagnes croît pour celui qui les défend, comme pour celui qui les cultive, & les laines employées dans vos manufactures doivent habiller ces hommes, sans lesquels vous n'auriez pas de manufactures.

Il est injuste & barbare d'enchaîner le soldat à son métier, sans le lui rendre agréable; il a fait à la société des sacrifices; la société lui doit des dédommagemens: je crois indispensable d'augmenter la paye du soldat; elle ne suffit pas à ses besoins réels; il lui faudroit au moins deux sols par jour de plus, pour qu'il fût en France aussi-bien qu'il devroit l'être; il faudroit qu'il eût un habit tous les ans. Cette augmentation, dans le traitement de l'infanterie, ne feroit pas une somme de cinq à six millions; & sans doute elle pourroit se prendre sur des réformes

Digitized by Google

utiles. C'eſt dans la réforme des abus que vous trouverez des fonds ; mais s'il falloit abſolument que l'état fournît à cette augmentation de paye par de nouveaux fonds, & qu'il ne pût les donner, il vaudroit mieux alors diminuer les troupes ; parce que cinquante mille hommes bien payés, bien contens, & par conſéquent pleins de zèle & de bonne volonté, défendent mieux l'état, que cent cinquante mille hommes, dont la plûpart ſont retenus par force, & dont aucun n'eſt attaché à l'état.

Avec la légere augmentation dont je viens de parler, le ſoldat doit jouir à-peu-près de la même ſorte d'aiſance que le bon laboureur, & l'artiſan des villes ; pour vous conſerver de vieux ſoldats, & prévenir même l'envie de déſertion, ce ſeroit ſur-tout aux caporaux, anſpeſades & premiers fuſiliers, qu'il ſeroit important de faire un bon traitement. Un moyen encore d'attacher le ſoldat à ſon état, c'eſt d'y attacher l'officier. Il fait paſſer ſon eſprit dans celui qu'il commande ; le ſoldat ſe plaint dès que l'officier murmure ; quand l'un ſe retire, l'autre eſt tenté

Digitized by Google

de déserter. Je sçais que le traitement des officiers François est meilleur qu'il ne l'étoit avant la guerre; mais il n'est pas encore tel qu'il devroit être : j'entends se plaindre que l'esprit militaire est tombé en France ; qu'on ne voit plus dans l'officier le même zèle & le même esprit, qu'on y a vu autrefois. Ce changement a plusieurs causes ; j'en vais parler.

Dans le siecle passé, il y avoit en France moins d'argent, qu'il y en a aujourd'hui ; il n'y avoit pas eu d'augmentation dans les monnoies ; le louis étoit à 14 liv. il est à 24 liv. Il y a peut-être neuf cens millions dans le royaume ; il n'y en avoit pas cinq cens ; avec la même paye qu'il a aujourd'hui, l'officier avoit une aisance honnête ; & il est pauvre ; il y avoit peu de luxe ; il pouvoit soutenir sa pauvreté sans en rougir ; il y a beaucoup de luxe, & sa pauvreté l'humilie ; il trouvoit encore dans son état, des avantages dont il a cessé de jouir ; on avoit pour la noblesse une considération qu'on n'a plus ; elle l'a perdue par plusieurs causes ; je vais les dire. On étoit moins éloigné des tems où la distinc-

Digitized by Google

tion entre la nobleſſe & le tiers-état étoit plus grande, où la nobleſſe pouvoit davantage, où ſa ſource étoit plus pure; elle ne s'acquéroit pas encore par une multitude de charges inutiles; on l'obtenoit par des charges honorées & par des ſervices; elle étoit donc plus reſpectable & plus reſpectée; ces corps étoient compoſés de l'ancienne nobleſſe des provinces, qui ne connoiſſoit que l'hiſtoire de ſes ancêtres, ſa chaſſe, ſes droits & ſes titres; aujourd'hui, les premiers corps d'infanterie ſont compoſés d'officiers de nobleſſe nouvelle; les familles annoblies par des charges de ſecrétaire du roi, ou autres de cette eſpece, paſſent dans une partie conſidérable des fiefs grands & petits, & achetent à la cour des charges qui ſembloient faites pour la nobleſſe du ſecond ordre; voilà encore des raiſons pour que la nobleſſe ſoit moins conſidérée qu'autrefois; or comme elle compoſe toujours, du-moins pour le plus grand nombre, votre militaire; ce militaire a donc perdu de la conſidération par cette ſeule raiſon, que la nobleſſe en a perdu: les victoires de Turenne, du grand Condé, du

Digitized by Google

maréchal de Luxembourg, le miniſtre de Louvois, l'accueil de Louis XIV pour ceux qui le ſervoient bien à la guerre, avoient répandu ſur le militaire de France, alors le premier de l'Europe, un éclat qui rejailliſſoit ſur le moindre officier; la guerre malheureuſe de 1701 dut changer à cet égard l'eſprit de la nation; le militaire ne pût être honoré après les journées d'Hocſtet & de Ramillies, &c. &c. &c. A cette guerre ſuccéda la longue paix qui dura juſqu'en 1733; pendant cette paix, il s'eſt formé dans le nord de l'Allemagne un ſyſtême militaire, qui a ravi à celui de France l'honneur d'être le modele des autres; & pendant la même paix, la nation Françoiſe s'eſt entierement livrée au commerce, à la finance, aux colonies, à la ſociété, portés à l'excès: tous les gens d'affaires & les négocians ſe ſont enrichis; la nation a été occupée de la compagnie des Indes, comme elle l'avoit été des conquêtes; les financiers, par leur prodigalité & leur luxe, ont attiré aux richeſſes une conſidération exceſſive; mais qui ſera par-tout où il y aura des fortunes énormes.

Digitized by Google

Il faut être persuadé que dans toute nation riche, industrieuse, commerçante, la considération sera du plus au moins attachée aux richesses; quand nous sortirons d'une guerre heureuse, il ne faut pas croire que, soit à Paris; soit dans les provinces, votre militaire, s'il reste pauvre, & si vous ne lui donnez pas de distinctions honorables, soit honoré comme il a été; & s'il n'a ni aisance ni considération, il ne faut pas croire qu'il puisse avoir le même zèle qu'il a eu autrefois; on s'étoit apperçu chez nous de ce changement dans notre militaire au commencement de la guerre de 1741; le dégoût étoit extrême dans l'officier comme dans le soldat; les officiers même désertoient; ils revenoient en foule de Boheme & de Baviere; il y avoit sur la frontiere un ordre de les arrêter; la présence du roi dans les armées, & les victoires du maréchal de Saxe ranimerent le zèle des officiers; & ce qui les ranima bien autant, ce fut la prodigalité des graces honorables & pécuniaires; on multiplia les grades au point que tout officier se flatta de devenir général; cela fit alors un très-bon effet,

Digitized by Google

mais les ſuites en ont été fâcheuſes ; la multiplicité des grades ſupérieurs les a tous avilis ; & le ſubalterne a ſupporté ſon état avec plus d'impatience.

Il ne peut y avoir pour les gens de guerre, que deux mobiles, deux principes de zèle & d'activité, les honneurs & l'argent : ſi les honneurs n'ont pas le même éclat qu'ils avoient autrefois, il faut augmenter l'argent. Voyez les Anglois, la principale conſidération de leurs pays eſt attachée aux talens de l'eſprit, à l'éloquence, au caractere propre, à l'adminiſtration ; Pitt a été plus honoré que Boſcawen ; Bolinbroke a enlevé à Marlboroug le crédit qu'il avoit dans la nation ; ce ſont ſes repréſentans que le peuple aime & reſpecte ; il a quelque ſorte de dédain pour l'état militaire ; mais on le paye très-bien ; il ſert de même.

Il faut imiter les Anglois ; mais il faut qu'il nous en coûte moins d'argent qu'à eux, parce que notre conſtitution eſt plus militaire que la leur, & qu'il eſt plus aiſé en France, que chez eux, de donner de la conſidération aux officiers.

Il y a encore d'autres moyens d'ôter au

Digitized by Google

au ſoldat le dégoût de ſon métier; de tous les ſoutiens de l'homme, il n'y en a pas en lui de plus puiſſant, que celui de l'indépendance, parce que ce n'eſt que par elle, qu'il peut employer ſes autres inſtincts à ſon bonheur; à quelque prix qu'il ait vendu ſa liberté, il trouve toujours qu'il l'a trop peu vendue en occupant les premieres places de la ſociété; il ſe plaint de n'être pas libre; & il ſe plaint avec plus de bonne foi qu'on ne penſe: que doit donc penſer le ſoldat enchaîné? Preſque plus d'eſpérance dans le dernier ordre des citoyens: ſa dépendance doit être extrême, la diſcipline le veut; mais elle n'empêche pas qu'on ne lui rende ſa dépendance moins ſenſible; il vaut mieux qu'il ſe croye attaché à un métier, que dans l'eſclavage, & qu'il ſente ſes devoirs que ſes fers.

Ne peut-on lui donner un peu plus de liberté? N'y auroit-il pas des circonſtances où le ſoldat pourroit obtenir un congé abſolu, en rendant le prix de l'habillement qu'il emporte, & en mettant en ſa place un homme dont l'âge, la taille & la force conviendroient au métier de la guerre? Des

Digitized by Google

parens infirmes qu'il faut soulager ; un bien à gérer, & d'autres causes semblables, ne pourroient-elles faire obtenir ce congé aux conditions que je viens de dire ? Ne pourroit-on pas même le donner ou le faire espérer, du-moins au soldat qui auroit un dégoût durable & invincible pour son état ?

Peut-on penser que les dégoûts seroient aussi fréquens, si les soldats se croyoient moins irrévocablement engagés ? S'ils espéroient pouvoir retrouver leur liberté, chercheroient-ils à se la procurer par la désertion ? N'y a-t-il pas encore un moyen de rendre le soldat moins esclave, & par conséquent empêcher qu'il ne desire une entiere liberté ? Est-il nécessaire qu'il passe dans la garnison tous les momens de l'année, & faut-il l'exercer six mois pour qu'il n'oublie ni le maniement des armes, ni ses devoirs.

Le roi de Prusse, dont l'état est entierement militaire, & qui, pour conserver sa puissance, doit avoir un grand nombre de troupes disciplinées, & toujours sur le meilleur pied possible, donne constamment des congés au tiers

Digitized by Google

de ſes ſoldats ; ceux même qui ſont ſes ſujets, ne reſtent guère que trois ou quatre mois de l'année à leur régiment ; & l'on ne s'apperçoit pas que cet uſage ait rien ôté à la préciſion avec laquelle tous ſes ſoldats font leurs évolutions, ni à leur exactitude dans le ſervice ; abſens de leurs régimens, ils n'oublient rien de ce qu'ils ont appris, parce qu'ils ont été formés ſur de bons principes, & preſque tous ſervent encore la patrie dans un autre métier que celui de la guerre.

On vient d'adopter, à peu de choſe près, ces principes. Nos ſoldats, auſſi-bien inſtruits que les Pruſſiens, ne pourroient-ils pas s'abſenter de même, & ne pas revenir plus ignorans qu'eux ? Ne pourroit-on pas même retenir aux abſens le tiers de leurs payes, & donner ce tiers à ceux qui ſerviroient pour eux ? Ce ſeroit même un moyen d'ajouter au bien-être du ſoldat ; car, en vérité, il faut s'occuper de ſon bien-être, non-ſeulement par humanité, par eſprit de juſtice, mais ſelon les vûes d'une politique éclairée.

Je crois qu'il ſeroit à propos de défendre, beaucoup moins qu'on ne le

Digitized by Google

fait, aux soldats en garnison de se promener hors des villes où ils sont enfermés; qu'il ne leur soit pas permis de sortir avec les armes, la police l'exige; mais à quoi bon les emprisonner dans des murs? C'est leur donner la tentation de les franchir; c'est redoubler leur ennui; & peut-être faudroit-il penser à leur procurer de l'amusement. M. de Louvois s'en occupoit; il envoyoit des marionnettes & des joueurs de gobelets dans les villes où il y avoit des garnisons nombreuses; & il avoit remarqué que ces amusemens arrêtoient la désertion.

Mais voici un point plus important, je veux parler de l'esprit national. Rien n'empêchera plus vos soldats de passer chez l'étranger, que d'augmenter en eux cet esprit, & de s'en servir pour les conduire; s'ils désertoient malgré cette attention de votre part, ils ne tarderoient pas à revenir; il est pourtant vrai que notre esprit national nous distingue des autres nations plus qu'il ne nous sépare; nous n'avons rien qui nous rende incompatibles avec elles; le François peut vivre par-tout où il y a des hommes; les Anglois & les

Digitized by Google

Eſpagnols au contraire, pleins de mépris pour les autres peuples, déſertent rarement chez les étrangers, & ne s'attachent point à leur ſervice. Il y a dans le peuple en France, comme dans la bonne compagnie, un excès de ſociabilité; un remede à cet inconvénient, quant au militaire, ce ſeroit d'établir des uſages, un certain faſte, de certaines manieres, des mœurs même qui les ſépareroient davantage des autres nations; c'eſt bien fait aſſurément de prendre la pratique des Pruſſiens & leur diſcipline; mais pour les égaler, faut-il employer les mêmes moyens qu'eux? La baſtonnade, en uſage chez les Allemands, & que les François ont en horreur. C'eſt une des choſes qui empêchoient le plus nos ſoldats de s'attacher au ſervice d'Allemagne; ſi vous l'établiſſez chez vous, vous ôtez encore ce frein à l'eſprit de déſertion.

Pourquoi mener avec rudeſſe une nation qu'on récompenſe par éloge, ou qu'on punit par un ridicule? Une nation ſi ſenſible à l'honneur, à la honte & à ſon bien-être, ne doit être conduite que par ſes mobiles; vous détruiriez toute ſa gaieté; & s'il la per-

Digitized by Google

doit, il s'accommoderoit aiſément des nations chez leſquelles ne brille pas cette qualité ſi aimable.

Nous avons vu le régiment de M. de Rochambeau * le mieux diſcipliné, le mieux tenu & le plus ſage de l'armée; le châtiment terrible qu'il avoit impoſé aux ſoldats négligens, peu exacts, pareſſeux, &c, étoit de les obliger à porter leurs bonnets toute la journée: c'eſt avec ce châtiment qu'il avoit fait de ſon régiment un des meilleurs de France. La priſon, quelque retranchement à la paye, l'habitude de punir exactement, plutôt que ſévérement, celle de corriger ſans humilier, ſans injures, ſans mauvais traitemens, peuvent ſuffire encore pour diſcipliner vos armées; & cette conduite doit inſpirer à vos ſoldats un eſprit qui leur donnera de l'éloignement pour le ſervice étranger; il faut qu'ils n'ayent de commun avec les autres nations, que ce qui doit être commun à toutes les bonnes troupes, le zèle & l'obéiſſance; pourquoi leur a-t-on fait prendre en ce moment les

* Le régiment de la Marche à la conquête de l'iſle de Port-Mahon.

Digitized by Google

couleurs en usage chez les Allemands, & affecte-t-on de leur en donner en tout l'habillement, jusqu'à des talons qui les font marcher de si mauvaise grace ? Il y a en Allemagne des usages bons à imiter ; mais je crois que ceux-là ne sont pas de ce nombre, & je dirois avec Moliere :

Non, ce n'est point du tout la prendre pour modele,
Ma sœur, que de tousser & de cracher comme elle.

Nous prenons trop de ces Allemands; le ton des officiers généraux & des chefs des corps n'est plus avec des subalternes, ce qu'il doit être ; la subordination peut s'établir, sans employer la hauteur & la dureté ; on peut être sévere avec politesse, & sérieux sans dédain ; de plus on peut attacher de la honte au manquement de subordination ; on peut suspendre les fonctions de l'officier peu soumis & peu exact, le mettre aux arrêts, &c. Corrigeons notre ignorance & notre indocilité présomptueuses ; mais restons François. Nous sommes vains ; qu'on nous conduise par notre vanité ; nos ordonnances militaires sont remplies de ce que le soldat doit à l'officier ; pourquoi ne

Digitized by Google

pas parler un peu plus de ce que l'officier doit au soldat ? Si celui-ci est obligé au respect, pourquoi l'autre ne l'est-il pas à quelque politesse ? Ce soldat qui s'arrête pour saluer l'officier, est blessé qu'il ne lui rende pas son salut ; craint-on que le soldat traité plus poliment ne devienne insolent ? Voit-on que les Espagnols le soient devenus, depuis que leurs officiers les ont appellés *señorès soldados* ? Pourquoi ne pas punir l'officier qui se permet de dire des injures à un soldat, & quelquefois de le frapper ? L'exemption des corvées, quelques honneurs dans leurs villages, dans leurs paroisses, accordés aux soldats qui se seront retirés dans leurs paroisses avec l'approbation de leurs corps, releveroient leur état, & contribueroient à nous donner des recrues d'une meilleure espece.

Il regnoit, il n'y a pas long-tems, une sorte de familiarité & d'égalité entre les officiers de tous les grades, qui s'étendoit quelquefois jusqu'au soldat ; elle régnoit du moins entre le soldat & les bas officiers ; elle avoit sans doute de très-grands inconvéniens pour la discipline ; & c'est bien fait de placer

Digitized by Google

des barrieres, & de marquer les distances entre des hommes, dont les uns doivent dépendre des autres. Mais cette sorte d'égalité, de familiarité répandue dans tous les corps militaires, étoit très-agréable au subalterne & au soldat; elles le dédommageoient en quelque sorte de sa mauvaise paye & de son méchant habit; aujourd'hui qu'il est traité avec la sévérité sérieuse des Allemands, & que les exercices, l'exactitude, &c. sont les mêmes; il n'y a plus de différence que celle de la paye & de l'habit; il n'a donc qu'à gagner en passant à ce service étranger; & c'est ce qu'ont fait nos meilleurs soldats; le roi de Sardaigne a levé quatre mille hommes sur les seuls régimens qui étoient en Dauphiné & en Provence; on peut assurer que la désertion continuera encore, jusqu'à ce qu'il se fasse deux changemens; l'un dans les troupes, qui finiront par n'être plus composées que de nouveaux soldats, la lie de la nation; l'autre dans la nation même, qui doit perdre peu-à-peu son caractere. Il a sans doute des défauts & des inconvéniens, ce caractere; mais ces défauts tiennent à des qualités si

Digitized by Google

éminentes, si brillantes, qu'il ne faut pas les altérer; je sçais qu'il faut de l'esprit & de l'argent pour conduire les François tels qu'ils sont, & qu'il ne faut être que despote pour les changer; aussi suis-je persuadé qu'un ministère aussi éclairé que celui-ci n'en formera pas le projet; il verra sans doute la nécessité d'augmenter la paye de l'infanterie, & d'en relever l'état par mille moyens qu'il imaginera, & qui vaudront mieux que ceux que j'ai proposés; il me reste à parler de la manière de punir la désertion.

Je voudrois qu'on distinguât les déserteurs en plusieurs classes: différemment coupables, ils ne doivent pas être également punis; je voudrois qu'ils fussent presque tous condamnés à réparer ou bâtir des fortifications; je voudrois qu'ils fussent enchaînés comme des galériens, avec des chaînes plus ou moins pesantes, seuls ou deux à deux, selon le genre de leur désertion. Ils auroient un uniforme à peu près semblable à celui des galériens; en les traitant avec humanité, ils ne coûteroient pas six sols par jour; on les distribueroit dans les principales places, telles

Digitized by Google

que Lille, Douay, Metz, Strasbourg, Briançon, Perpignan, &c. ils seroient logés d'abord dans des casernes, & peu-à-peu on leur construiroit des logemens auxquels ils travailleroient eux mêmes. Le soin de leur subsistance, de leur entretien & de leur discipline, seroit confié aux intendans ou à des commissaires des guerres, aux états majors des places, si l'on veut; & ils en rendroient compte aux officiers généraux commandans dans la province. Ils seroient veillés & commandés par quelques sergens, tirés de l'hôtel des Invalides & payés par l'hôtel; leur garde pourroit être confiée à des soldats invalides, payés aussi par l'hôtel. Quand le besoin des travaux l'exigeroit, ils seroient conduits d'une place à l'autre par la maréchaussée. Leur dépense seroit payée sur les fonds destinés aux fortifications; & cette maniere de réparer les places seroit une épargne pour le roi, qui paye vingt & trente sols aux ouvriers ordinaires; il est bien difficile de dire précisément quel seroit le nombre des déserteurs assemblés ainsi, dans les premieres années de cet établissement. Pendant l'au-

Digitized by Google

tre paix, il déſertoit à-peu-près deux à trois cens hommes par an ; depuis cette derniere paix, il en eſt déſerté plus de deux mille dans le même eſpace de tems ; mais il eſt à croire que cette fureur de déſertion ne durera pas ; d'ailleurs on arrête fort peu de déſerteurs ; on ne peut gueres compter que de long-tems il y en ait plus de mille aſſemblés ; ils ne coûteroient gueres que 100000 liv. par an, ils travailleroient mieux que mille ouvriers ordinaires, qui coûteroient plus de 4 à 500000 liv.

J'ai dit que les déſerteurs travailleroient mieux que ces ouvriers, & on en ſera convaincu, lorſque j'aurai parlé de la police & des loix de cet établiſſement.

Il faut à préſent les diſtribuer par claſſes, & dire comment & combien de tems ils ſeroient punis dans chacune des claſſes.

Ceux qui déſertent dans le royaume, ſans voler ni leurs armes, ni leurs camarades, & ſans être en faction, condamnés pour deux ans à la chaîne & aux travaux, réhabilités enſuite, & obligés de ſervir dix ans.

Digitized by Google

Ceux de cette eſpece qui reviendroient à leurs corps dans l'eſpace de trois mois, condamnés à trois mois de priſon, & à ſervir trois ans de plus que leurs engagemens, perdent leur rang.

Ceux qui déſertent en faction, ou volant leurs camarades, ou emportant leurs armes, condamnés pour leur vie aux travaux publics, & enchaînés deux à deux, ou quatre à quatre.

Ceux, qui en tems de guerre, déſertent à l'ennemi ſans voler, ſans, &c. condamnés aux travaux publics, enſuite réhabilités, obligés de ſervir vingt ans, ſans pouvoir prétendre aux récompenſes accordées à ces longs ſervices, à moins qu'ils ne le méritent par des actions ou une excellente conduite.

Ceux qui déſertent à l'ennemi & ont volé, paſſés par les armes; mais on ne réputeroit pas pour vol, quelqu'argent dû au roi ou à leurs camarades.

Ceux des déſerteurs, qui en tems de guerre, reviennent à leurs corps, ſix ſemaines de priſon, ſervent dix ans, & reprennent leur rang; s'ils ont volé, perdent leur rang, & ſervent juſqu'à

Digitized by Google

ce qu'ils ayent payé ce qu'ils ont pris.

Ceux qui ramenent un déſerteur, ou ſeulement reviennent pluſieurs enſemble, engagés pour trois ans de plus, deux mois de priſon, & reprennent leur rang, s'ils ſont revenus dans l'année de leur déſertion.

Ceux qui déſerteroient pour la ſeconde fois ſans vol, condamnés aux travaux trois ans, & ſervent vingt ans.

Avec vol une des deux fois, aux travaux pour leur vie.

Qui déſertent pour la troiſieme fois, pendus.

Dans la claſſe de ceux qui ſeroient condamnés pour leur vie, je voudrois que dans quelques occaſions, comme la naiſſance d'un prince, le mariage de l'héritier préſomptif, une grande victoire, &c, le roi fît grace à un certain nombre qui ſeroit choiſi ſur ceux, qui depuis leur déſertion, auroient marqué du zèle dans le travail, & des mœurs; c'eſt-là ce qui les engageroit à travailler, & les rendroit plus faciles à conduire; de plus, par cet uſage ſi humain, il n'y auroit que les plus mauvais ſujets privés d'eſpérance.

Digitized by Google

Je ſuis perſuadé que cette maniere de punir la déſertion, ſeroit plus efficace que la loi qui punit de mort ; le ſoldat eſpéreroit moins échapper à ce châtiment, auquel les officiers, la maréchauſſée, le peuple même ne chercheroient plus à le dérober, parce que la pitié qui parle en faveur même du coupable, lorſqu'il eſt condamné au dernier ſupplice, ne ſe fait point entendre pour un coupable, qui ne doit ſubir qu'un châtiment modéré : j'ajouterai que le ſupplice d'un homme qu'on pend ou à qui l'on caſſe la tête, ne frappe qu'un moment ceux qui en ſont les témoins ; les impreſſions que ce ſpectacle fait ſur des hommes peu attachés à la vie, ne tardent pas à s'effacer ; mais le ſoldat qui verroit tous les jours ces déſerteurs enchaînés, mal vêtus, mal nourris, avilis & condamnés à des travaux, en ſeroit vivement & profondément affecté. Quel effet ne produiroit pas ce ſpectacle ſur des hommes ſenſibles à la honte ; ennemis du travail, & amoureux de la liberté ? Je ſuis perſuadé qu'il leur donneroit de l'horreur pour le crime dont ils verroient le châtiment, ſur-tout ſi on re-

Digitized by Google

levoit l'ame du soldat par les moyens que j'ai proposés ; si on l'attachoit à son état par un meilleur sort ; & enfin, si on lui ôtoit les motifs de désertion qu'il est possible de lui ôter. Je crois, du moins, après ce que je viens de dire, qu'on peut être convaincu que la justice exige que la désertion soit punie chez nous avec moins de sévérité, & que l'intérêt de l'état veut qu'on ne casse point la tête à des hommes qui peuvent encore servir l'état : je crois avoir plaidé ici la cause de l'humanité ; mais ce n'est point en lui sacrifiant la discipline, qui a sans doute des rigueurs nécessaires.

J'ai passé plus d'une fois dans ma vie autour des corps de malheureux auxquels on venoit de casser la tête, parce qu'ils avoient quitté un état qu'on leur avoit fait prendre par force ou par supercherie, & dans lequel on les avoit maltraités ; j'ai été blessé de la loi du sang, d'après laquelle il avoit fallu les condamner ; j'en ai senti l'injustice & l'atrocité ; je me suis proposé de les démontrer.

Quant aux réflexions de toutes les especes dont j'ai rempli ce mémoire,

Digitized by Google

je n'aurois point eu la témérité de les écrire, si je n'avois pas vu qu'elles étoient conformes aux idées de quelques officiers généraux, dont les lumieres & le zèle pour la discipline militaire ne sont point contestés ; s'il y a dans cet écrit quelques vérités utiles, elles leur appartiennent plus qu'à moi.

Digitized by Google

VALEUR.

LA valeur eſt ce ſentiment que l'enthouſiaſme de la gloire & la ſoif de la renommée enfantent, qui non content de faire affronter le danger ſans le craindre, le fait même chérir & chercher.

C'eſt ce délire de l'héroïſme qui, dans les derniers ſiecles, forma ces pieux chevaliers, héros chers à l'humanité, qui ſembloient s'être approprié la cauſe des tous les foibles de l'univers.

C'eſt cette délicateſſe généreuſe que l'ombre d'un outrage enflamme, & dont rien ne peut déſarmer la vengeance, que l'idée d'une vengeance trop facile.

Bien différente de cette ſuſceptibilité pointilleuſe, trouvant l'inſulte dans un mot à double ſens, quand la peur ou la foibleſſe le prononce; mais dont un regard fixe abaiſſe en terre la vue arrogante; ſemblable à l'épervier qui déchire la colombe, & que l'aigle fait fuir.

Digitized by Google

La valeur n'eſt pas cette intrépidité aveugle & momentanée, que produit le déſeſpoir de la paſſion ; valeur qu'un poltron peut avoir, & qui par conſéquent, n'en eſt pas une ; tels ſont ces corps infirmes, à qui le tranſport de la fievre donne ſeul de la vivacité, & qui n'ont jamais de force ſans convulſions.

La valeur n'eſt pas ce flegme inaltérable, cette eſpece d'inſenſibilité, d'oubli courageux de ſon exiſtence, à qui la douleur la plus aigue & la plus ſoudaine ne peut arracher un cri, ni cauſer une émotion ſenſible : triomphe rare & ſublime, que l'habitude la plus longue, la plus réfléchie, & la mieux ſecondée par une ame vigoureuſe, remporte difficilement ſur la nature.

La valeur eſt encore moins cette orce extraordinaire, que donne la vue d'un danger inévitable, dernier effort d'un être qui défend ſa vie ; ſentiment inſéparable de l'exiſtence, commun, comme elle, à la foibleſſe, à la force, à la femme, à l'enfant, ſeul courage vraiment naturel à l'homme né timide. A votre aſpect, que fait le ſauvage votre frere ? Il fuit. Oſez-le pourſuivre

Digitized by Google

& l'attaquer dans sa grotte, vous apprendrez ce que fait faire l'amour de la vie.

Sans spectateurs pour l'applaudir, ou au moins sans espoir d'être applaudi un jour, il n'y a point de valeur. De toutes les vertus factices, c'est sans doute la plus noble & la plus brillante qu'ait jamais pu créer l'amour-propre; mais enfin c'est une vertu factice.

C'est un germe heureux, que la nature met en nous, mais qui ne peut éclore, si l'éducation & les mœurs du pays ne le sécondent.

Voulez-vous rendre une nation valeureuse? que toute action de valeur y soit récompensée? Mais quelle doit être cette récompense. L'éloge & la célébrité. Faites construire des chars de triomphe pour ceux qui auront triomphé, un grand cirque pour que les spectateurs, les rivaux & les applaudissemens soient nombreux; gardez-vous sur-tout, de payer avec de l'or ce que l'honneur seul peut & doit acquitter. Celui qui songe à être riche, n'est ni ne sera jamais valeureux. Qu'avez-vous besoin d'or. Un laurier récompense un héros.

Digitized by Google

Il s'agiſſoit au ſiege de *** de reconnoître un point d'attaque ; le péril étoit preſque inévitable ; cent louis étoient aſſurés à celui qui pourroit en revenir ; pluſieurs braves y étoient déja reſtés ; un jeune homme ſe préſente ; on le voit partir à regret ; il reſte longtems ; on le croit tué ; mais il revient, & fait également admirer l'exactitude & le ſang froid de ſon récit. Les cent louis lui ſont offerts ; vous vous mocquez de moi, mon général, répondit-il alors, va-t-on là pour de l'argent. Le bel exemple !

Que l'on parcoure dans les faſtes de l'hiſtoire, les ſiecles de l'ancienne chevalerie, où tout juſqu'aux jeux de l'amour avoit un air martial ; où les couleurs & les chiffres de la maîtreſſe ornoient toujours le bouclier de l'amant ; où la barriere des tournois ouvroit un nouveau chemin à la gloire ; où le vainqueur, aux yeux de la nation entiere, recevoit la couronne des mains de la beauté ; qu'à ces jours d'honneur l'on compare ces tems d'apathie & d'indolence, où nos guerriers ne ſouleveroient pas les lances que manioient leurs peres ; on verra à quel point les

Digitized by Google

mœurs & l'éducation influent ſur la valeur.

La valeur aime autant la gloire, qu'elle déteſte le carnage ; céde-t-on à ſes armes ? ſes armes ceſſent de frapper ; ce n'eſt point du ſang qu'elle demande, c'eſt de l'honneur ; & toujours ſon vaincu lui devient cher, ſur-tout s'il a été difficile à vaincre.

Du tems du paganiſme elle fit des dieux ; depuis elle créa les premiers nobles.

C'eſt à elle ſeule, que ſemblera appartenir la pompe faſtueuſe des armoiries, ces caſques panachés qui les couronnent, ces faiſceaux d'armes qui ſervent de ſupport aux écuſſons, ces livrées qui diſtinguoient les chefs dans la mêlée, & toutes ces décorations guerrieres, qu'elle ſeule ne dépare pas.

Ces ſuperbes privileges, aujourd'hui ſi priſés & ſi confondus, ne ſont pas le ſeul appanage de la valeur ; elle poſſede un droit plus doux & plus flatteur encore, le droit de plaire. Le valeureux fut toujours le héros de l'amour ; c'eſt à lui que la nature a particuliérement accordé des forces pour la défenſe de ce ſexe adoré, qui trouve les

Digitized by Google

siennes dans sa foiblesse ; c'est lui que ce sexe charmant aime sur-tout à couronner comme son vainqueur.

Non contente d'annoblir toutes les idées & tous les penchans, la valeur étend également ses bienfaits sur le moral & sur le physique de ses héros ; c'est d'elle sur-tout que l'on tient cette démarche imposante & facile ; cette aisance qui pare la beauté, ou prête à la disgrace un charme qui la fait oublier ; cette sécurité qui peint l'assurance intérieure ; ce regard ferme sans rudesse, que rien n'abaisse, que ce qu'il est honnête de redouter ; & la grandeur d'ame, & la sensibilité que toujours elle annonce, est encore un attrait de plus, dont toute ame sensible peut mal-aisément se défendre.

Il seroit impossible de définir tous les caracteres de la valeur, selon ceux des êtres divers que peut échauffer cette vertu ; mais de même que l'on peut donner un sens définitif au mot physionomie, malgré la variété des physionomies, de même peut-on fixer le sens du mot de valeur, malgré toutes ses modifications.

Pour y parvenir encore mieux, l'on

Digitized by Google

va comparer les mots bravoure, courage & valeur, que l'on a toujours tort de confondre.

Le mot de vaillance paroît d'abord devoir être compris dans ce parallele; mais dans le fait, c'eſt un mot qui a vieilli, & que valeur a remplacé; ſon harmonie & ſon nombre le fait cependant employer encore dans la poëſie.

Le courage eſt dans tous les événemens de la vie; la bravoure n'eſt qu'à la guerre; la valeur par-tout où il y a un péril à affronter, & de la gloire à acquérir.

Après avoir monté vingt fois le premier à l'aſſaut, le brave peut trembler dans une forêt battue de l'orage, fuir à la vue d'un phoſphore enflammé, ou craindre les eſprits; le courage ne croit point à ces rêves de la ſuperſtition & de l'ignorance; la valeur peut croire aux revenans; mais alors elle ſe bat contre le fantôme.

La bravoure ſe contente de vaincre l'obſtacle qui lui eſt offert; le courage raiſonne les moyens de le détruire; la valeur le recherche, & ſon élan le briſe, s'il eſt poſſible.

La

Digitized by Google

La bravoure veut être guidée ; le courage ſçait commander, & même obéir ; la valeur ſçait combattre.

Le brave bleſſé s'enorgueillit de l'être ; le courageux raſſemble les forces que lui laiſſe encore ſa bleſſure pour ſervir ſa patrie ; le valeureux ſonge moins à la vie qu'il va perdre, qu'à la gloire qui lui échappe.

La bravoure victorieuſe fait retentir l'arêne de ſes cris guerriers ; le courage triomphant oublie ſon ſuccès pour profiter de ſes avantages ; la valeur couronnée ſoupire après un nouveau combat.

Une défaite peut ébranler la bravoure ; le courage ſçait vaincre & être vaincu ſans être défait ; un échec déſole la valeur ſans la décourager.

L'exemple influe ſur la bravoure ; plus d'un ſoldat n'eſt devenu brave qu'en prenant le nom de grenadier ; l'exemple ne rend point valeureux quand on ne l'eſt pas ; mais les témoins doublent la valeur ; le courage n'a beſoin ni de témoins ni d'exemples.

L'amour de la patrie & la ſanté rendent braves ; les réflexions, les connoiſſances, la philoſophie, le malheur,

Digitized by Google

& plus encore la voix d'une conſcience pure, rendent courageux ; la vanité noble, & l'eſpoir de la gloire, produiſent la valeur.

Les trois cens Lacédémoniens des Termopiles, (celui qui échappa même) furent braves : Socrate buvant la ciguë, Regulus retournant à Carthage ; Titus s'arrachant des bras de Bérénice en pleurs, ou pardonnant à Sextus, furent courageux : Hercule terraſſant les monſtres ; Perſée délivrant Andromede ; Achille courant aux remparts de Troye ſûr d'y périr, étonnerent les ſiecles paſſés par leur valeur.

De nos jours, que l'on parcoure les faſtes trop mal conſervés, & cent fois trop peu publiés de nos régimens, l'on trouvera de dignes rivaux des braves de Lacédémone ; Turenne & Catina furent courageux ; Condé fut valeureux & l'eſt encore.

Le parallele de la bravoure avec le courage & la valeur, doit finir en quittant le champ de bataille. Comparons à préſent le courage & la valeur dans d'autres circonſtances de la vie.

Le valeureux peut manquer de courage ; le courageux eſt toujours maître d'avoir de la valeur.

Digitized by Google

La valeur ſert au guerrier qui va combattre ; le courage à tous les êtres qui jouiſſant de l'exiſtence, ſont ſujets à toutes les calamités qui l'accompagnent.

Que vous ſerviroit la valeur, amant que l'on a trahi ; pere éploré que le ſort prive d'un fils ; pere plus à plaindre, dont le fils n'eſt pas vertueux ? O fils déſolé, qui allez être ſans pere & ſans mere ! Ami, dont l'ami craint la vérité ; ô vieillards qui allez mourir, infortunés, c'eſt du courage que vous avez beſoin !

Contre les paſſions que peut la valeur ſans courage ? Elle eſt leur eſclave, & le courage eſt leur maître.

La valeur outragée ſe venge avec éclat, tandis que le courage pardonne en ſilence.

Près d'une maîtreſſe perfide le courage combat l'amour, tandis que la valeur combat le rival.

La valeur brave les horreurs de la mort ; le courage plus grand brave la mort & la vie.

Enfin, l'on peut conclure que la bravoure eſt le devoir du ſoldat ; le courage, la vertu du ſage & du héros ; la valeur, celle du vrai chevalier.

Digitized by Google

VÉRITÉ.

CE mot si redoutable aux tyrans, & si consolant pour les malheureux; ce mot que l'ambition & le fanatisme ont écrit en caracteres de sang sur leurs étendards pour captiver la crédulité par l'enthousiasme, mérite par l'importance du sens qui lui est attaché, les plus profondes réflexions du philosophe.

Seule immobile dans l'immensité des siécles, la vérité se soutient par sa propre force; les préjugés se succédent autour d'elle, & s'entre-détruisent comme les passions sociales qui leur ont donné l'être.

Le sage courageux qui les brave, a également à redouter le mépris insultant de ces grands de convention, qui ne doivent qu'à l'opinion la supériorité sur leurs semblables, & la vengeance sourde, mais horrible de ces tyrans des esprits, qui ne regnent qu'à la faveur des erreurs qu'ils accréditent. La noire jalousie ne laisse à Socrate mourant pour la vérité, que la gloire pure & désin-

Digitized by Google

téreſſée d'un bienfait ſans reconnoiſſance.

La vérité s'offre à nos recherches ſous un aſpect différent dans les divers ordres de nos connoiſſances, mais toujours elle eſt caractériſée par les idées fondamentales d'exiſtence & d'identité.

En métaphyſique ce ſont les attributs qui conſtituent un être quelconque ; en mathématique, c'eſt l'affirmation ou la négation d'identité entre deux quantités abſtraites ; en phyſique, c'eſt l'exiſtence des ſubſtances, des ſenſations, de la force & de la réaction ; dans l'ordre moral, c'eſt la loi qui dirige l'exercice de nos facultés naturelles. La vérité de caractere eſt le noble reſpect de ſoi, qui croiroit en ſe déguiſant aux yeux d'autrui, perdre le droit précieux de s'eſtimer ſoi-même. Souveraine dans les arts comme dans les ſciences, la fable même n'a droit de plaire, que quand elle ſoumet ſa marche aux loix de la vérité.

De la vérité métaphyſique. Ne tirons point du profond oubli auquel ils ſont juſtement condamnés, les mots barbares & vuides de ſens, qui étoient toute

Digitized by Google

la métaphyſique du Péripatétiſme moderne; un génie créateur a diſſipé ces ténébres, & levé d'une main hardie le voile qui enveloppoit les premiers principes des choſes : quelques étincelles avoient précédé cette maſſe de lumiere ; mais Léibnits a poli les diamants bruts que les anciens avoient puiſé dans le ſein générateur de la nature. Un principe également ſimple & fécond lui a ſervi de fil; rien ne peut exiſter ſans raiſon ſuffiſante. Ce trait de lumiere qui éclaire toutes les ſciences, porte ſpécialement ſa clarté ſur l'objet que je traite.

Pour éclairer & convaincre, il faut ſuivre pas à pas la progreſſion des idées, & ſacrifier à la préciſion dans une matiere où le ſens vague des mots laiſſe peu de priſe à l'exactitude du raiſonnement.

D'après les expériences métaphyſiques de Loke ſur les idées matrices auxquelles il a réduit nos connoiſſances par une exacte analyſe, il faut ſuppoſer qu'elles doivent leur origine à nos ſenſations ; le deſir de ſe rappeller tous les individus & l'embarras de la multiplicité, force à les diviſer en certaines

Digitized by Google

classes par les différences & les ressemblances ; on sent qu'ici le premier pas seul a coûté ; l'abstraction la plus simple est un effort plus étonnant de l'esprit humain, que l'abstraction la plus compliquée. A force de décomposer, on est parvenu à l'idée de pure substance, & enfin à l'idée infiniment simple d'essétité. Arrivés à ce point, les philosophes ont construit à leur gré, dans l'espace chimérique que le délire de la réflexion avoit créé ; ils ont oublié que l'abstraction étoit l'ouvrage de l'esprit, qu'il n'existoit dans la nature que des individus ; que si un homme étoit moins dissemblable à un homme qu'un ours, il en étoit tout aussi distinct. Ils ont appellé leurs abstractions les essences des choses, ont caractérisé les essences par la possibilité, la possibilité par la compatibilité des attributs ; mais interrogés quelle compatibilité d'attributs l'esprit peut appercevoir dans l'idée infiniment simple & généralisée d'essétité, ils se sont apperçus qu'ils n'avoient réussi qu'à éloigner la difficulté pour y retomber. Semblable au sophiste Indien, qui pressé de dire sur quoi s'appuyoit la tortue immense qui portoit

Digitized by Google

l'éléphant qui ſoutenoit la terre, répondit que c'étoit un myſtere.

Revenons à la nature : tout compoſé ſuppoſe des compoſans, puiſqu'il en eſt le réſultat ; donc tout compoſé ſe réſout en êtres ſimples. La conſéquence la plus immédiate de la ſimplicité des ſubſtances, eſt la ſimplicité des eſſences ; outre que la décompoſition à l'infini répugneroit également dans l'un & l'autre cas. Or les idées ou eſſences ſimples n'exiſtent pas dans le néant ; car le rien n'a point de propriétés ; elles ne ſont pas non plus une pure abſtraction, puiſqu'elles ſont la vraie repréſentation des ſubſtances ſimples ; leur vérité métaphyſique eſt donc la raiſon ſuffiſante de leur eſſéité, dans le ſens que l'une n'eſt plus diſtincte de l'autre, par la raiſon ſans réplique, que dans le dernier anneau de la chaîne, la cauſe & l'effet doivent néceſſairement ſe confondre, & qu'à ce point l'être réſulte de ſa nature.

La noble ſimplicité de ce principe, ſa ſuffiſance à expliquer tous les problêmes méthaphyſiques & phyſiques, doit convaincre tous les eſprits. Malheur & mépris à la foibleſſe d'ame qui

Digitized by Google

fait rejetter un principe lumineux par l'opposition des conséquences aux opinions reçues. Faudra-t-il donc vieillir dans l'enfance des préjugés, ou plutôt dans l'épouvante des puissans qui les accréditent. Etres pusillanimes, vous dégradez la noblesse indépendante de la raison, pour vous faire des motifs de crédibilité de la crainte ou de l'espérance!

De la vérité mathématique. Newton à Londres, & Leibnits à Léipsick, calculoient l'infini géométrique, parvenoient aux mêmes résultats par une même méthode diversement présentée, s'éclairoient & ne se contredisoient point. Dans la même ville, l'altier courtisan, l'insolent millionnaire, l'humble manœuvre, rassemblés dans le réduit d'un philosophe, & interrogés sur le sens du mot *décence*, disputent & ne s'entendent pas. C'est que les géometres parlent tous une même langue; mais les hommes, en traitant de la morale, ne prononcent que les mêmes sons; leurs idées varient suivant le mode & le degré d'opposition de l'intérêt de chaque individu à l'intérêt général.

Digitized by Google

Le mathématicien suppose une quantité physique abstraite, la définit d'après la supposition, affirme la définition, & le défini réciproquement l'un de l'autre. Aussi ses spéculations ne seroient-elles qu'une science de mots, si réduit aux suppositions rigoureuses, l'a-peu-près n'existoit pas dans la nature. Mais de l'application des principes mathématiques, il résulte quelquefois dans la physique des approximations si voisines de la précision, que la différence est nulle pour l'expérience & l'utilité.

J'ai dit quelquefois ; car il faut distinguer les occasions où le géometre physicien peut calculer la quantité physique & l'effet de la force dominante, sans alliage des circonstances où ses spéculations sont subordonnées à la nature des substances, & aux inégalités qui résultent dans l'apperçu de l'effet général de l'action des causes immédiates. Après avoir calculé en méchanique l'effet de la pesanteur & la force de l'élasticité, le géometre attend pour fixer son résultat, que l'expérience l'instruise de l'effet de la résistance des milieux, de la contraction & de

Digitized by Google

la dilatation des métaux, des frottemens, &c. & souvent il a décidé à l'académie ce que l'artiste dément avec raison dans son attelier. Voyez les liqueurs dans de grands canaux se soumettre aux loix de l'équilibre, que la nature semble violer dans les tubes capillaires. C'est qu'ici l'inégalité des parois, unies seulement en apparence, devient plus efficace par le rapprochement : l'attraction latérale balance la force centrale : l'air s'échappe avec moins de facilité; l'esprit humain humilié voit ses efforts échouer contre le jeu le plus léger de la nature ; il semble ne pouvoir braver la difficulté que dans l'éloignement.

Alors voyez par quelle longue série de conséquences il va appliquer ses principes avec certitude. Il mesure la distance des planetes, & dissipe les frayeurs qu'inspiroient à l'ignorance leurs périodiques interpositions; il dirige la course, & prescrit la forme de ces bâtimens agités qui unissent les deux mondes pour le malheur de l'un & la corruption de l'autre ; il divise en portions égales la mesure commune de nos plaisirs & de nos peines. L'es-

Digitized by Google

prit dans des points aussi éloignés ou des circonstances aussi compliquées, auroit-il apperçu sans peine que le tout est plus grand que sa partie, ou égal à toutes ses parties prises ensemble, &c. ? Il faut donc soigneusement distinguer en mathématique la simplicité évidente de la vérité, de la difficulté de la méthode.

De la vérité physique. Les vérités physiques sont garanties par le sens intime, quand elles sont calculées d'après les impressions des objets extérieurs sur nos sens, ou d'après les effets immédiats de nos sensations. S'il s'éleve deux opinions opposées, la contradiction n'est que dans les mots, & naît de la diversité d'impression que le même objet fait sur deux organes différens.

Mais si trompant les intentions de la sage nature, qui ne nous avoit formés que pour jouir, nous voulons connoître : si non contens d'éprouver les effets, nous cherchons à approfondir les causes & à développer la nature des substances, tout devient conjecture & système; le moyen cesse d'être proportionné à nos recherches. Inutiles

théoriciens, osez-vous vous en plaindre, après avoir marqué du sceau de l'évidence les connoissances de premier besoin que devoit la nature à la curiosité & au superflu?

La vérité physique se réduit donc à la réalité de nos sensations, à l'action & à la réaction des substances simples.

Mais nos sensations sont-elles produites par les objets extérieurs, ou ceux-ci ne sont-ils que des phénomènes intellectuels, que l'ame réalise hors d'elle-même par une propension invincible? Barclay a bravé l'opinion générale, & soutenu le dernier sentiment.

1°. Parce qu'il n'y a nulle conséquence forcée de nos sensations à l'existence des objets extérieurs, elles peuvent être produites en nous par l'opération de l'Etre suprême; elles peuvent être aussi une suite de notre nature.

2°. Il est absurde de transporter à des êtres composés les modifications quelconques d'un être simple; or toutes nos sensations sont des modifications successives de notre ame.

3°. La sensation de l'étendue devient contradictoire quand elle est réalisée

Digitized by Google

hors de notre ame. On démontre pour & contre la diviſibilité à l'infini des ſubſtances ſuppoſées étendues. N'eſt-il pas clair que la diviſibiliré à l'infini n'eſt conſéquente qu'à l'idée abſtraite de la ſenſation de l'étendue, & que les preuves de Leibnits ne portent que ſur les ſubſtances réelles.

4°. Les différences qu'on obſerve entre l'état de rêve & celui de réveil, ne détruiſent point l'argument que tire Barclay de l'illuſion des ſonges. Qu'il y ait plus ou moins d'ordre dans nos ſenſations, il n'eſt pas moins inconteſtable que, pendant le ſommeil, l'ame les éprouve en l'abſence des objets extérieurs. Ils n'en ſont donc pas la cauſe. D'ailleurs, à quel archétipe primitif pouvons-nous comparer les modifications de notre ame, pour juger de leur liaiſon ? Le déſordre apparent du rêve n'eſt-il pas relatif à l'ordre prétendu du réveil ? Or celui-ci, qui peut le garantir ?

Croyons-donc, avec Barclay, que nos ſenſations n'ont, ni ne peuvent avoir nulle ſorte d'analogie repréſentative avec les objets extérieurs ; mais ne doutons pas que les ſubſtances ſim-

Digitized by Google

ples douées de force, n'agissent & ne réagissent continuellement les unes sur les autres, & que cette action, toute différente de nos sensations, en est cependant la cause. Comment concevoir sans cela la liaison nécessaire qui forme la chaîne de tous les êtres, & d'où naît la belle harmonie de la nature ?

J'ai insisté sur une question oiseuse, mais abstraite, par la seule nécessité de ne laisser aucun vuide. Que fait au bonheur des hommes l'existence ou la non existence des corps ? La félicité ne résulte-t-elle pas de la maniere dont on est intérieurement affecté ? La puissance & la bonté du Souverain de la nature feroit-elle moins démontrée par l'ordre de nos sensations, que par celui qui regne dans les objets extérieurs ?

De la vérité morale. Ici tout devient intéressant. Le cœur d'un philosophe sensible s'ouvre au plaisir de démontrer aux humains, que la félicité de tous par chacun est le seul & doux hommage qu'exige la nature, & que les préceptes de la vertu ne different pas des moyens d'être heureux.

Ceux qui, pour expliquer la loi primitive, eurent recours aux relations

Digitized by Google

essentielles, aux sentimens innés, aux cris intérieurs de la conscience, céderent au desir d'éblouir par l'impuissance d'éclairer. C'est dans la volonté de l'homme & dans sa constitution qu'il faut chercher le principe de ses devoirs. Les préceptes moraux sensibles à tous doivent porter avec eux-mêmes leur sanction, faire par leur propre force le bonheur de qui les observe, & le malheur de qui les viole.

Je considere l'homme isolé au milieu des objets qui l'entourent. Il est averti d'en user par l'instinct du besoin; il y est invité par l'attrait du plaisir. Mais dans la jouissance de ces biens, l'excès où la privation sont également nuisibles; placé entre la douleur & le plaisir, l'organe du sentiment prescrit à l'homme l'utile tempérance à laquelle il doit se soumettre.

Si comparant un homme à un homme, je parviens à un état de société quelconque, mes idées se généralisent; la sphere de la loi primitive s'étend avec le desir & l'espoir d'une félicité plus grande; je vois la nature prompte à se développer, toujours persuasive, quand elle présente à nos ames l'image séduc-

Digitized by Google

ſante du bonheur; elle forme & reſſerre la chaîne qui lie enſemble tous les humains.

L'homme eſt attendri par le malheur de l'homme; il ſe retrouve dans ſon ſemblable ſouffrant, & l'eſpoir d'un ſecours utile le rend lui-même ſecourable : ſemences précieuſes de la ſenſibilité.

En violant les droits d'autrui, il autoriſe autrui à violer les ſiens; la crainte ſalutaire qui le retient, eſt le germe de la juſtice.

Le pere revit dans ſes enfans, & leur prodigue dans un âge tendre les ſecours dont il aura beſoin, quand la vieilleſſe & les infirmités lui auront ravi la moitié de ſon être. Ainſi ſe reſſerrent les doux nœuds de la tendreſſe filiale & paternelle.

Abrégeons d'inutiles détails. Pratiquer toutes les vertus, ou choiſir avec ſoin tous les moyens d'être ſolidement heureux, c'eſt la même choſe. Telle eſt, ſans ſophiſme & ſans obſcurité, la vraie loi de nature. Le bonheur qui en réſulte pour qui l'obſerve, eſt la ſanction de la loi, ou, en termes plus ſimples, le motif preſſant de ſe ſoumettre.

Digitized by Google

Par ces principes tout s'éclaircit, & la vérité morale devient susceptible d'un calcul exact & précis. J'en assigne les données, d'une part, dans le bien physique de l'être sensible; de l'autre, dans les relations que la nature a établies entre lui & les êtres qui l'entourent.

Mais le forcené s'avance : Je ne puis être heureux que par le malheur de mon semblable; je veux jouir de sa femme, violer ses filles, piller ses greniers. Le philosophe : Mais tu autorises ton semblable à t'accabler des mêmes maux dont tu les menaces. Le forcené : N'importe, je veux me satisfaire; je ne puis être heureux qu'à ce prix; n'as-tu pas dit que telle étoit la loi de nature Le philosophe : Eh bien, acheve; & que ton sort justifie mes paroles.

Le forcené sourit de fureur & de dédain; mais dans le cours de ses attentats, le citoyen outragé, ou le glaive des loix, vengent la nature, & le monstre n'est plus.

De la vérité dans les beaux arts. Avant qu'il existât des académies ou des arts poétiques, Homere, Appelle & Phidias, instruits & guidés par la

Digitized by Google

nature, avoient fait régner dans leurs productions deux sortes de vérités; la premiere, d'effet & de détail, qui donne l'existence & la vie à chaque partie; la seconde, d'entente générale & d'ensemble, qui donne à chaque personnage l'action & l'expression relative au sujet choisi. Il ne suffit pas que dans le tableau où la scene du sacrifice d'Iphigénie, mon œil voie une princesse, une reine, un guerrier, un grand-prêtre, des grouppes de soldats; il faut que Chalcas, l'œil terrible & le poil hérissé, plein du Dieu vengeur qui l'agite, tienne sous le couteau sacré une victime innocente, qui, levant les yeux & les mains vers le ciel, craint de laisser échapper un murmure; il faut que Clitemnestre, pâle & défigurée, semble avoir perdu par la douleur la force d'arracher sa fille aux dieux barbares qui l'immolent; il faut que l'artiste, désespérant de peindre l'accablement d'Agamemnon, lui fasse couvrir son visage de ses mains; il faut que chaque soldat, à sa maniere, paroisse gémir sur le sort d'Iphigénie, & accuser l'injustice des dieux. Après cette esquisse rapide, quelle ame froide & mal or-

Digitized by Google

ganisée oseroit, en voyant l'exemple, demander la raison du précepte !

L'application s'en fait aisément en peinture & en sculpture ; en poésie, la magie de l'expression pittoresque, est la vérité de détail. La vérité de relation & d'ensemble consiste dans la correspondance des paroles, des sentimens & de l'action avec le sujet. Phedre, en entrant sur la scene, ne dit point qu'une douleur sombre & cachée lui fait voir avec horreur tout ce qui l'entoure, mais elle exprime cette haine, suite nécessaire d'un sentiment profond & malheureux. Que ces vains ornemens, que ces voiles me pesent, &c. par-tout dans le rôle sublime, le sentiment se développe, jamais il ne s'annonce.

Ce principe fondamental s'étend jusqu'aux plus légers détails. Voulez-vous rendre une chansonnette intéressante, choisissez un sujet ; faites disparoître l'auteur pour ne laisser voir que le personnage, sans quoi l'intérêt cesse avec l'illusion.

Digitized by Google

VERTU.

IL eſt plus ſûr de connoître la vertu par ſentiment, que de s'égarer en raiſonnemens ſur ſa nature; s'il exiſtoit un infortuné ſur la terre, qu'elle n'eût jamais attendri, qui n'eût point éprouvé le doux plaiſir de bien faire, tous nos diſcours à cet égard ſeroient auſſi abſurdes & inutiles, que ſi l'on détailloit à un aveugle les beautés d'un tableau, ou les charmes d'une perſpective. Le ſentiment ne ſe connoît que par le ſentiment; voulez-vous ſçavoir ce que c'eſt que l'humanité, fermez vos livres & voyez les malheureux: lecteur, qui que tu ſois, ſi tu as jamais goûté les attraits de la vertu, rentre un inſtant dans toi-même; ſa définition eſt dans ton cœur.

Nous nous contenterons d'expoſer ici quelques réflexions détachées, dans l'ordre où elles s'offriront à notre eſprit, moins pour approfondir un ſujet ſi intéreſſant, que pour en donner une légere idée.

Le mot de vertu eſt un mot abſtrait,

Digitized by Google

qui n'offre pas d'abord à ceux qui l'entendent, une idée également préciſe & déterminée; il déſigne en général tous les devoirs de l'homme, tout ce qui eſt du reſſort de la morale; un ſens ſi vague laiſſe beaucoup d'arbitraire dans les jugemens; auſſi la plûpart enviſagent-ils la vertu moins en elle-même, que par les préjugés & les ſentimens qui les affectent; ce qu'il y a de ſûr, c'eſt que les idées qu'on s'en forme dépendent beaucoup des progrès qu'on y a fait; il eſt vrai qu'en général, les hommes s'accorderoient aſſez ſur ce qui mérite le nom de vice ou de vertu, ſi les bornes qui les ſéparent étoient toujours bien diſtinctes; mais le contraire arrive ſouvent: de-là, ces noms de fauſſes vertus, de vertus outrées, brillantes, ou ſolides; l'un croit que la vertu exige tel ſacrifice, l'autre ne le croit pas: Brutus, conſul & pere, a-t-il dû condamner ſes enfans rébelles à la patrie? La queſtion n'eſt pas encore unanimement décidée: les devoirs de l'homme en ſociété ſont quelquefois aſſez compliqués & entremêlés les uns dans les autres, pour ne pas s'offrir auſſi-tôt dans leur vrai

Digitized by Google

jour ; les vertus mêmes s'arrêtent, se croisent, se modifient ; il faut saisir ce juste milieu, en de-ça ou en de-là duquel elles cessent d'être, ou perdent plus ou moins de leur prix ; là, doit s'arrêter votre bienfaisance, où la justice sera blessée ; quelquefois la clémence est vertu, d'autres fois elle est dangereuse : d'où l'on voit la nécessité des principes simples & généraux, qui nous guident & nous éclairent ; surtout il faut juger des actions par les motifs, si l'on veut les apprécier avec justesse ; plus l'intention est pure, plus la vertu est réelle. Eclairez donc votre esprit, écoutez votre raison, livrez-vous à votre conscience, à cet instinct moral si sûr & si fidele, & vous distinguerez bientôt la vertu ; car elle n'est qu'une grande idée, ou plutôt qu'un grand sentiment. Nos illusions à cet égard sont rarement involontaires, & l'ignorance de nos devoirs est le dernier des prétextes que nous puissions alléguer. Le cœur humain, je l'avoue, est en proye à tant de passions, notre esprit est si inconséquent, si mobile, que les notions les plus claires semblent quelquefois s'obscurcir ;

Digitized by Google

mais il ne faut qu'un moment de calme pour les faire briller dans tout leur éclat ; quand les passions ont cessé de mugir, la conscience nous sçait bien parler d'un ton à ne pas s'y méprendre; le vulgaire à cet égard est souvent plus avancé que les philosophes ; l'instinct moral est chez lui plus pur, moins altéré ; on s'en impose sur ses devoirs à force d'y réfléchir ; l'esprit de système s'oppose à celui de vérité, & la raison se trouve accablée sous la multitude des raisonnemens. « Les mœurs & les propos des paysans, dit Montagne, je les trouve communément plus ordonnés, selon la prescription de la vraie philosophie, que ne sont ceux des philosophes ».

On n'ignore pas que le mot de vertu répondoit dans son origine à celui de force & de courage ; en effet, il ne convient qu'à des êtres qui, foibles par leur nature, se rendent forts par leur volonté. Se vaincre soi-même, asservir ses penchans à sa raison, voilà l'exercice continuel de la vertu : nous disons que Dieu est bon & non pas vertueux, parce que la bonté est essentielle à sa nature, & qu'il est nécessairement & sans

Digitized by Google

sans effort, souverainement parfait. Au reste, il est inutile d'avertir que l'honnête homme & l'homme vertueux sont deux êtres fort différens; le premier se trouve sans peine; celui-ci est un peu plus rare; mais enfin qu'est-ce que la vertu? En deux mots, c'est l'observation constante des loix qui nous sont imposées, sous quelque rapport que l'homme se considere. Ainsi le mot générique de vertu comprend sous lui plusieurs especes, dans le détail desquelles il n'est pas de notre objet d'entrer. Observons seulement que, quelque nombreuse que puisse être la classe de ces devoirs, ils découlent tous cependant du principe que nous venons d'établir; la vertu est une, simple & inaltérable dans son essence; elle est la même dans tous les tems, tous les climats, tous les gouvernemens; c'est la loi du Créateur, qui, donnée à tous les hommes, leur tient par-tout le même langage: ne cherchez donc pas dans les loix positives, ni dans les établissemens humains, ce qui constitue la vertu; ces loix naissent, s'alterent, & se succédent comme ceux qui les ont faites; mais la vertu ne connoît point ces

Digitized by Google

variations ; elle eſt immuable comme dans ſon auteur. En vain nous oppoſe-t-on quelques peuples obſcurs, dont les coutumes barbares & inſenſées ſemblent témoigner contre nous ; envain le ſceptique Montagne ramaſſe-t-il de toutes parts des exemples, des opinions étranges, pour inſinuer que la conſcience & la vertu ſemblent n'être que des préjugés qui varient ſelon les nations ; ſans le réfuter en détail, nous dirons ſeulement, que ces uſages qu'il nous allegue, ont pu être bons dans leur origine, & s'être corrompus dans la ſuite. Que d'inſtitutions nous paroiſſent abſurdes, parce que nous en ignorons les motifs ! Ce n'eſt pas ſur des expoſés, ſouvent infideles, que des obſervateurs philoſophes doivent fonder leur jugement. Le vol, autoriſé par les loix, avoit à Lacédémone ſon but & ſon utilité ; & l'on en concluroit mal qu'il fût un crime chez les Spartiates ou qu'il ne l'eſt pas ailleurs : quoi qu'il en ſoit, il eſt certain que par-tout l'homme déſintéreſſé veut eſſentiellement le bien ; il peut s'égarer dans la voie qu'il choiſit ; mais ſa raiſon eſt au moins infaillible, en ce qu'il n'adopte

Digitized by Google

jamais le mal comme mal, le vice comme vice, mais l'un & l'autre souvent comme revêtus des apparences du bien & de la vertu. Ces Sauvages, par exemple, qui tuent leurs malades, qui tranchent les jours de leurs peres lorsqu'ils sont infirmes & languissans, ne le font que par un principe d'humanité mal entendu ; la pitié est dans leur intention ; & la cruauté dans leurs moyens. Quelle que soit la corruption de l'homme, il n'en est point d'assez affreux, pour se dire intrépidement à lui-même : je m'abandonne au crime, à l'inhumanité, comme à la perfection de ma nature ; il est beau d'aimer le vice & de haïr la vertu ; il est plus noble d'être ingrat, que reconnoissant. Non, le vice en lui-même est odieux à tous les hommes ; il en coûte encore au méchant le plus résolu, pour consommer ses attentats ; & s'il pouvoit obtenir les mêmes succès sans crime, ne doutons pas qu'il hésitât un instant. Je ne prétends point justifier les illusions, les fausses idées que les hommes se font sur la vertu ; mais je dis que malgré ces écarts, & des apparentes contradictions, il est des principes

Digitized by Google

communs qui les réuniſſent tous ; que la vertu ſoit aimable & digne de récompenſe ; que le vice ſoit odieux & digne de punition, c'eſt une vérité de ſentiment à laquelle tout homme eſt néceſſité de ſouſcrire. On a beau nous oppoſer des philoſophes, des peuples entiers rejettant preſque tous les principes moraux ; que prouveroit-on par-là, que l'abus ou la négligence de la raiſon ? à moins qu'on ne nie ces principes, parce qu'ils ne ſont pas innés, ou tellement empreints dans notre eſprit, qu'il ſoit impoſſible de les ignorer, de les enviſager ſous des aſpects divers. D'ailleurs, ces peuples qui n'ont eu aucune idée de la vertu, ſont auſſi obſcurs que peu nombreux. De l'aveu d'un auteur fort impartial (Bayle), les regles des mœurs ſe ſont toujours conſervées par-tout où l'on a fait uſage de la raiſon : « y a-t-il quelque nation, diſoit le plus éloquent des philoſophes, où l'on n'aime pas la douceur, la bonté, la reconnoiſſance, où l'on ne voie pas avec indignation les orgueilleux, les malfaiteurs, les hommes ingrats ou inhumains ? »

Empruntons encore un inſtant les expreſſions d'un auteur moderne, qu'il

Digitized by Google

n'eſt pas beſoin de nommer : « Jettez les yeux ſur toutes les nations du monde ; parcourez toutes les hiſtoires ; parmi tant de cultes inhumains & biſarres, parmi cette prodigieuſe diverſité de mœurs, de caracteres, vous trouverez par-tout les mêmes idées de juſtice & d'honnêteté, par-tout les mêmes notions du bien & du mal. » Le Paganiſme enfanta des dieux abominables, qu'on eût puni ici-bas comme des ſcélérats, & qui n'offroient pour tableau du bonheur ſuprême, que des forfaits à commettre, & des paſſions à contenter ; mais le vice, armé d'une autorité ſacrée, deſcendoit en vain du ſéjour éternel, l'inſtinct moral le repouſſoit du cœur des humains. En célébrant les débauches de Jupiter, on admiroit la continence de Xénocrate ; la chaſte Lucrece adoroit l'impudique Vénus ; l'intrépide Romain ſacrifioit à la peur ; il invoquoit le dieu qui mutila ſon pere, & mouroit ſans murmure de la main du ſien ; les plus mépriſables divinités furent ſervies par les plus grands hommes ; la ſainte voix de la nature, plus forte que celle des dieux, ſe faiſoit reſpecter ſur

Digitized by Google

la terre, & ſembloit reléguer dans les cieux le crime avec les coupables.

Cependant ſi la vertu étoit ſi facile à connoître, d'où viennent, dit-on, ces difficultés en certains points de morale? Que de travaux pour fixer les limites qui ſéparent le juſte & l'injuſte, le vice & la vertu! Conſidérez la forme de cette juſtice qui nous gouverne, c'eſt un vrai témoignage de notre foibleſſe, tant il y a de contradictions & d'erreurs.

1°. L'intérêt, les préjugés, les paſſions, jettent ſouvent d'épais nuages ſur les vérités les plus claires; mais voyez l'homme le plus injuſte, lorſqu'il s'agit de ſon intérêt; avec quelle équité, quelle juſteſſe il décide, s'il s'agit d'une affaire étrangere! Tranſportons-nous donc dans le vrai point de vûe, pour diſcerner les objets; recueillons-nous avec nous-mêmes; ne confondons point l'œuvre de l'homme avec celle du Créateur; & nous verrons bientôt les nuages ſe diſſiper, & la lumiere éclater du ſein des ténébres.

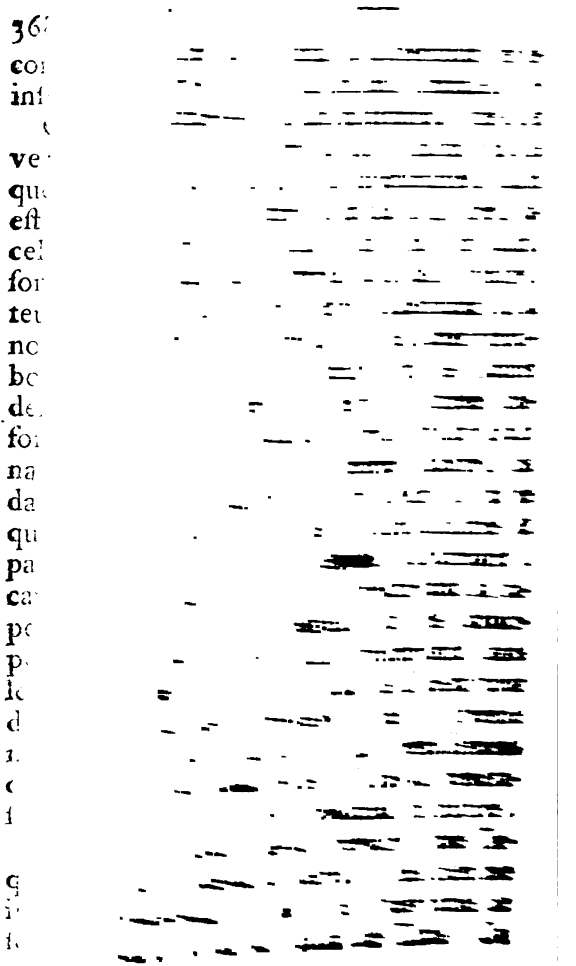
2°. Toutes les ſubtilités des Caſuiſtes, leurs vaines diſtinctions, leurs fauſſes maximes, ne portent pas plus

Digitized by Google

d'atteinte à la ſimplicité de la vertu, que tous les excès de l'idolâtrie à la ſimplicité de l'Etre éternel.

3°. Les difficultés qui ſe préſentent dans la morale ou le droit naturel, ne regardent pas les principes généraux, ni même leurs conſéquences prochaines, mais ſeulement certaines conſéquences éloignées, & peu intéreſſantes en comparaiſon des autres; des circonſtances particulieres, la nature des gouvernemens, l'obſcurité, les contradictions des loix poſitives, rendent ſouvent compliquées des queſtions claires en elles-mêmes; ce qui démontre ſeulement que la foibleſſe des hommes eſt toujours empreinte dans leurs ouvrages. Enfin, la difficulté de réſoudre quelques queſtions de morale, ſuffira-t-elle pour ébranler la certitude des principes & des conſéquences les plus immédiates? C'eſt mal raiſonner contre des maximes évidentes, & ſur-tout contre le ſentiment, que d'entaſſer à grands frais des objections & des difficultés; l'impuiſſance même de les réſoudre ne prouveroit au fond que les bornes de notre intelligence. Que de faits demontrés en phyſique,

Digitized by Google



Digitized by Google

me, qui se fait d'autant mieux sentir, qu'on médite plus profondément ce sujet? Le devoir & l'utile sont deux idées très-distinctes pour quiconque veut réfléchir; & le sentiment naturel suffit même à cet égard. Quand Themistocle eut annoncé à ses concitoyens, que le projet qu'il avoit formé leur asserviroit dans un instant la Grece entiere, on sçait l'ordre qui lui fut donné de le communiquer à Aristide, dont la sagesse & la vertu étoient reconnues; celui-ci ayant déclaré au peuple, que le projet en question étoit véritablement utile, mais aussi extrêmement injuste, à l'instant les Athéniens, par la bouche desquels l'humanité s'expliquoit alors, défendirent à Thémistocle d'aller plus loin: tel est l'empire de la vertu; tout un peuple de concert rejette, sans autre examen, un avantage infini, par cela seul qu'il ne peut l'obtenir sans injustice. Qu'on ne dise donc pas que la vertu n'est aimable, qu'autant qu'elle concourt à nos intérêts présens, puisqu'il n'est que trop vrai qu'elle est souvent, dans ce monde, opposée à notre bien, & que, tandis que le vice adroit fleurit & prospere, la simple vertu suc-

Digitized by Google

tés, toute action étoit indifférente de sa nature. On voit que ce noir système de Hobbes & de ses sectateurs ne va pas moins qu'à renverser tous les principes moraux, sur lesquels cependant repose, comme sur une base inébranlable, tout l'édifice de la société; mais n'est-il pas aussi absurde d'avancer, qu'il n'y a point de loix naturelles, antérieures aux loix positives, que de prétendre que la vérité dépend du caprice des hommes, & non pas de l'essence même des êtres; qu'avant qu'on eût tracé de cercle, tous ses rayons n'étoient pas égaux?

Bien loin que la loi positive ait donné l'être à la vertu, elle n'est elle-même que l'application, plus ou moins directe, de la raison ou de la loi naturelle, aux diverses circonstances où l'homme se trouve dans la société: les devoirs du bon citoyen existoient donc avant qu'il y en eût de cité; ils étoient en germe dans le cœur de l'homme; ils n'ont fait que se développer. La reconnoissance étoit une vertu, avant qu'il y eût des bienfaiteurs; le sentiment, sans aucune loi, l'inspira d'abord à tout homme qui reçut des graces d'un au-

Digitized by Google

tre ; transportons-nous chez les sauvages les plus près de l'état de nature & d'indépendance, que nul commerce, nulle société ne lie ; supposons l'un d'entre eux, qu'un autre vient arracher à une bête féroce prête à le dévorer ; dira-t-on que le premier soit insensible à ce bienfait ; qu'il regarde son libérateur avec indifférence ; qu'il puisse l'outrager sans remords ? Qui l'oseroit affirmer, seroit digne d'en donner l'exemple. Il est prouvé que la pitié est naturelle à l'homme, puisque les animaux même semblent en donner des signes ; or ce sentiment seul est la source de presque toutes les vertus sociales, puisqu'il n'est autre chose, qu'une identification de nous-mêmes avec nos semblables, & que la vertu consiste surtout à réprimer le bas intérêt & à se mettre à la place des autres.

Il est donc vrai que nous avons en nous-mêmes le principe de toute vertu, & que c'est d'après ce principe, que les législateurs ont dû partir, s'ils ont voulu fonder un établissement durable. Quelle force, en effet, resteroit-il à leurs loix, si vous supposez que la conscience, le sentiment du juste & de

Digitized by Google

l'injuſte ne ſont que de pieuſes chimeres, qui n'ont d'efficace que par la volonté du ſouverain ? Voyez que d'abſurdités il faut digérer dans vos ſuppoſitions ; il s'enſuivroit que les rois, qui ſont entr'eux en état de nature, & ſupérieurs aux loix civiles, ne pourroient commettre d'injuſtice ; que les notions du juſte & de l'injuſte ſeroient dans un flux continuel comme les caprices des princes, & que l'Etat une fois diſſous, ces notions ſeroient enſévelies ſous les ruines. La vertu n'exiſtoit pas avant l'établiſſement des ſociétés ; mais comment auroient-elles pu ſe former, ſe maintenir, ſi la ſainte loi de la nature n'eût préſidé, comme un heureux génie, à leur inſtitution & à leur maintien, ſi la juſtice n'eût couvert l'Etat naiſſant de ſon ombre ? Par quel accord ſingulier preſque toutes les loix civiles ſe fondent-elles ſur cette juſtice, & tentent-elles à enchaîner les paſſions qui nous en écartent, ſi ces loix, pour atteindre leur but, n'avoient pas dû, encore une fois, ſuivre ces principes naturels, qui, quoi qu'on en diſe, exiſtoient avant elles ?

La force du ſouverain, dites-vous,

Digitized by Google

la conſtitution du gouvernement, l'enchaînement des intérêts, voilà qui ſuffit pour unir les particuliers, & les faire heureuſement concourir au bien général, &c.

Pour réfuter ce ſentiment, eſſayons en peu de mots, de montrer l'inſuffiſance des loix pour le bonheur de la ſociété, ou, ce qui eſt la même choſe, de prouver que la vertu eſt également eſſentielle aux états & aux particuliers; on nous pardonnera cette digreſſion, ſi c'en eſt une; elle n'eſt pas du moins étrangere à notre ſujet. Bien-loin que les loix ſuffiſent ſans les mœurs & ſans la vertu, c'eſt de celles-ci au contraire qu'elles tirent toute leur force & tout leur pouvoir. Un peuple qui a des mœurs, ſubſiſteroit plutôt ſans loix, qu'un peuple ſans mœurs avec les loix les plus admirables; la vertu ſupplée à tout; mais rien ne peut la ſuppléer: ce n'eſt pas l'homme qu'il faut enchaîner, c'eſt ſa volonté; on ne fait bien que ce qu'on fait de bon cœur; on n'obéit aux loix qu'autant qu'on les aime; car l'obéiſſance forcée que leur rendent les mauvais citoyens, loin de ſuffire, ſelon vos prin-

Digitized by Google

cipes, est le plus grand vice de l'état; quand on n'est juste qu'avec les loix, on ne l'est pas même avec elles : voulez-vous donc leur assurer un empire aussi respectable que sûr ? Faites-les regner sur les cœurs ; ou, ce qui est la même chose, rendez les particuliers vertueux.

On peut dire avec Platon, qu'un individu représente l'état, comme l'état chacun de ses membres ; or il seroit absurde de dire que ce qui fait la perfection & le bonheur de l'homme, fût inutile à l'état, puisque celui-ci n'est autre chose, que la collection des citoyens, & qu'il est impossible qu'il y ait dans le tout un ordre & une harmonie, qu'il n'y a pas dans les parties qui le composent. N'allez donc pas imaginer que les loix puissent avoir de force autrement que par la vertu de ceux qui leur sont soumis ; elles pourront bien retrancher des coupables, prevenir quelques crimes par la terreur des supplices, remédier avec violence à quelques maux présens ; elles pourront bien maintenir quelque tems la même forme & le même gouvernement ; une machine montée marche

encore malgré le désordre & l'imperfection de ses ressorts ; mais cette existence précaire aura plus d'éclat que de solidité ; le vice intérieur percera partout ; les loix tonneroient envain : tout est perdu. *Quid vanæ proficiunt leges sine moribus.* Quand une fois le bien public n'est plus celui des particuliers, quand il n'y a plus de patrie & de citoyens, mais seulement des hommes rassemblés qui ne cherchent mutuellement qu'à se nuire, lorsqu'il n'y a plus d'amour pour la modération, la tempérance, la simplicité, la frugalité, en un mot, lorsqu'il n'y a plus de vertu, alors les loix les plus sages sont impuissantes contre la corruption générale ; il ne leur reste qu'une force nulle & sans réaction ; elles sont violées par les uns, éludées par les autres ; vous les multipliez envain ; leur multitude ne prouve que leur impuissance : c'est la masse qu'il faudroit purifier : ce sont les mœurs qu'il faudroit rétablir ; elles seules font aimer & respecter les loix : elles seules font concourir toutes les volontés particulieres au véritable bien de l'état : ce sont les mœurs des citoyens qui le remontent & le vivifient,

Digitized by Google

en inſpirant l'amour plus que la crainte des loix. C'eſt par les mœurs qu'Athénes, Rome, Lacédémone ont étonné l'univers : ces prodiges de vertu que nous admirons ſans les ſentir, s'il eſt vrai que nous les admirons encore, ces prodiges étoient l'ouvrage des mœurs ; voyez auſſi, je vous prie, quel zèle, quel patriotiſme enflammoit les particuliers ; chaque membre de la patrie la portoit dans ſon cœur : voyez quelle vénération les Sénateurs de Rome & ſes ſimples citoyens inſpiroient à l'ambaſſadeur d'Epire ; avec quel empreſſement les autres peuples venoient rendre hommage à la vertu romaine, & ſe ſoumettre à ſes loix ? Ombres illuſtres des Camilles & des Fabricius, j'en appelle à votre témoignage ; dites-nous par quel art heureux vous rendîtes Rome maîtreſſe du monde & floriſſante pendant tant de ſiecles ? Eſt-ce ſeulement par la terreur des loix, ou par la vertu de vos concitoyens ? Illuſtre Cincinnatus, revole triomphant vers tes foyers ruſtiques ; fois l'exemple de ta patrie & l'effroi de ſes ennemis ; laiſſe l'or aux Samnites ; & garde pour toi la vertu ? O Rome ! tant que tes

Digitized by Google

dictateurs ne demanderont pour fruit de leurs peines, que des instrumens d'agriculture, tu regneras sur tout l'univers.

Je m'égare; peut-être la tête tourne sur les hauteurs. Concluons que la vertu est également essentielle en politique & en morale, que le système dans lequel on fait dépendre des loix tous les sentimens du juste & de l'injuste, est le plus dangereux qu'on puisse admettre; puisqu'enfin, si vous ôtez le frein de la conscience & de la religion, pour n'établir qu'un droit de force, vous sappez tous les états par leurs fondemens; vous donnez une libre entrée à tous les désordres, vous favorisez merveilleusement tous les moyens d'éluder les loix & d'être méchans, sans se compromettre avec elles: or un état est bien près de sa ruine, quand les particuliers qui le composent ne craignent que la rigueur des loix.

Il s'offre encore à nous un problême moral à résoudre: les athées, demande-t-on, peuvent-ils avoir de la vertu, ou, ce qui est la même chose, la vertu peut-elle exister sans nul principe de religion?

Digitized by Google

On a répondu à cette question par une autre : un Chrétien peut-il être vicieux ? Mais nous devons quelque éclaircissement à ce sujet ; abrégeons.

J'observe d'abord que le nombre des véritables athées n'est pas si grand qu'on le croit : tout l'univers, tout ce qui existe, dépose avec tant de force à cet égard, qu'il est incroyable qu'on puisse adopter un système réfléchi & soutenu d'athéisme, & regarder ses principes comme évidens & démontrés ; mais en admettant cette triste supposition, on demande si des Epicures, des Lucreces, des Vanini, des Spinosa peuvent être vertueux ? Je réponds qu'à parler dans une rigueur métaphysique, des hommes pareils ne pourroient être que des méchans ; car, je vous prie, quel fondement assez solide restera-t-il à la vertu d'un homme qui méconnoît & viole les premiers de ses devoirs, la dépendance de son Créateur, sa reconnoissance envers lui ? Comment sera-t-il docile à la voix de cette conscience, qu'il regarde comme un instinct trompeur, comme l'ouvrage des ouvrages, de l'éducation ? Si quelque passion criminelle s'empare de son ame,

Digitized by Google

quel contre-poids lui donnerons-nous, s'il croit pouvoir la satisfaire impunément & en secret ? Des considérations purement humaines le retiendront bien extérieurement dans l'ordre & la bienséance ; mais si ce motif lui manque, & qu'un intérêt pressant le porte au mal ; en vérité, s'il est conséquent, je ne vois pas ce qui peut l'arrêter.

Un athée pourra bien avoir certaines vertus relatives à son bien-être ; il sera tempérant, par exemple ; il évitera les excès qui pourroient lui nuire ; il n'offensera point les autres par la crainte des représailles ; il aura l'extérieur des sentimens & des vertus qui nous font aimer & considérer dans la société ; il ne faut pour cela qu'un amour de soi-même bien entendu. Tels étoient, dit-on, Epicure & Spinosa, irréprochables dans leur conduite extérieure ; mais, encore une fois, dès que la vertu exigera des sacrifices, & des sacrifices secrets, croit-on qu'il y ait peu d'athées qui succombassent ? Hélas ! si l'homme le plus religieux, le plus pénétré de l'idée importante de l'Etre Suprême, le mieux convaincu d'avoir pour témoin de ses actions son Créa-

Digitized by Google

teur, ſon juge ; ſi, dis-je, un tel homme réſiſte encore ſi ſouvent à de tels motifs, s'il ſe livre ſi facilement aux paſſions qui l'entraînent, voudroit-on nous perſuader qu'un athée ne ſera pas moins ſcrupuleux encore ?

Je ſçai que les hommes trop accoutumés à penſer d'une maniere, & à agir d'une autre, ne doivent point être jugés ſi rigoureuſement ſur les maximes qu'ils profeſſent ; il ſe peut donc qu'il y en ait, dont la croyance en Dieu ſoit fort ſuſpecte, & qui cependant ne ſoient pas ſans vertus ; j'accorde même que leur cœur ſoit ſenſible à l'humanité, à la bienfaiſance, qu'ils aiment le bien public, & voudroient voir les hommes heureux ; que concluons-nous de-là ? C'eſt que leur cœur vaut mieux que leur eſprit ; c'eſt que les principes naturels, plus puiſſans que leurs principes menteurs, les dominent à leur inſçu ; la conſcience, le ſentiment les preſſe, les fait agir en dépit d'eux, & les empêche d'aller juſqu'où les conduiroit leur ténébreux ſyſtême.

Cette queſtion, aſſez ſimple en elle-même, eſt devenue ſi délicate, ſi compliquée par les ſophiſmes de Bayle &

Digitized by Google

ſes raiſonnemens artificieux, qu'il faudroit, pour l'approfondir, paſſer les bornes qui nous ſont preſcrites. Voyez dans ce dictionnaire le mot *Athées*, & l'ouvrage de Varburton ſur l'union de la morale, de la religion & de la politique, dont voici en deux mots le précis.

Bayle affirme que les athées peuvent connoître la différence du bien & du mal moral, & agir en conſéquence. Il y a trois principes de vertu; 1°. la conſcience; 2°. la différence ſpécifique des actions humaines que la raiſon nous fait connoître; & 3°. la volonté de Dieu. C'eſt ce dernier principe qui donne aux préceptes moraux le caractere de devoir, d'obligation ſtricte & poſitive, d'où il réſulte qu'un athée ne ſçauroit avoir une connoiſſance complette du bien & du mal moral, puiſque cette connoiſſance eſt poſtérieure à celle d'un Dieu légiſlateur; que la conſcience & le raiſonnement, deux principes dont on ne croit pas l'athée incapable, ne concluent rien cependant en faveur de Bayle; parce qu'ils ne ſuffiſent pas pour déterminer efficacement un athée à la vertu, comme

Digitized by Google

il importe essentiellement à la société. On peut connoître en effet la différence du bien & du mal moral, sans que cette connoissance influe d'une maniere obligatoire sur nos déterminations; car l'idée d'obligation suppose nécessairement un être qui oblige, or quel sera cet être pour l'athée?

La raison; mais la raison n'est qu'un attribut de la personne obligée; & l'on ne peut contracter avec soi-même. La raison en général; mais cette raison générale n'est qu'une idée abstraite & arbitraire, comment la consulter, où trouver le dépôt de ses oracles; elle n'a point d'existence réelle; & comment ce qui n'existe pas peut-il obliger ce qui existe? L'idée de morale, pour être complette, renferme donc nécessairement les idées d'obligation, de loi, de législateur & de juge. Il est évident que la connoissance & le sentiment de la moralité des actions ne suffiroit pas, comme il importe, sur-tout pour porter la multitude à la vertu; le sentiment moral est souvent trop foible, trop délicat; tant de passions, de préjugés conspirent à l'énerver, à intercepter ses impressions, qu'il est facile de

Digitized by Google

de s'en imposer à cet égard ; la raison même ne suffit pas encore ; car on peut bien reconnoître que la vertu est le souverain bien, sans être porté à la pratiquer ; il faut qu'on s'en fasse une application personnelle, qu'on l'envisage comme partie essentielle de son bonheur ; & sur-tout si quelque intérêt actif & présent nous sollicite contr'elle, on voit de quelle importance est alors la croyance d'un Dieu législateur & juge, pour nous affermir contre les obstacles. Le desir de la gloire, de l'approbation des hommes retiendra, dites-vous, un athée ; mais n'est-il pas aussi facile, pour ne rien dire de plus, d'acquérir cette gloire & cette approbation par une hypocrisie bien ménagée & bien soutenue, que par une vertu solide & constante ? Le vice ingénieux & prudent n'auroit-il pas l'avantage sur une vertu qui doit marcher dans un sentier étroit, dont elle ne peut s'écarter sans cesser d'être ? Un athée ainsi convaincu qu'il peut être estimé à moins de frais, content de ménager ses démarches extérieures, se livrera en secret à ses penchans favoris ; il se dédommagera dans les ténèbres de la

Digitized by Google

contrainte qu'il s'impose en public ; & ses vertus de théâtre expireront dans la solitude.

Qu'on ne nous dise donc pas, que les principes sont indifférens, pourvu qu'on se conduise bien, puisqu'il est manifeste, que les mauvais principes entraînent tôt ou tard au mal ; on l'a déja remarqué ; les fausses maximes sont plus dangereuses que les mauvaises actions, parce qu'elles corrompent la raison même, & ne laissent point d'espoir de retour.

Les systêmes les plus odieux ne sont pas toujours les plus nuisibles ; on se laisse plus aisément séduire, lorsque le mal est coloré par les apparences du bien ; s'il se montre tel qu'il est, il révolte, il indigne ; & son remede est dans son atrocité même ; les méchans seroient moins dangereux, s'ils ne jettoient sur leur difformité un voile d'hypocrisie ; les mauvais principes se répandroient moins, s'ils ne s'offroient sous l'appas trompeur d'une excellence particuliere, d'une apparente sublimité. Il faut espérer que l'athéisme décidé n'aura pas beaucoup de prosélytes ; il est plus à craindre qu'on ne s'en

Digitized by Google

laisse imposer par les brillantes, mais fausses idées que certains philosophes nous donnent sur la vertu, & qui ne tendent au fond qu'à un athéisme plus rafiné, plus spécieux : la vertu, nous disent-ils, n'est autre chose que l'amour de l'ordre & du beau moral, que le desir constant de maintenir dans le systême des êtres, ce concert merveilleux, cette convenance, cette harmonie, qui en fait toute la beauté ; elle est donc dans la nature bien ordonnée ; c'est le vice qui en trouble les rapports ; & cela seul doit décider notre choix ; car, sachez, ajoutent-ils, que tout motif d'intérêt, quel qu'il soit, dégrade & avilit la vertu ; il faut l'aimer, l'adorer généreusement & sans espoir ; des amans purs, désintéressés, sont les seuls qu'elle avoue ; tous les autres sont indignes d'elle :

Projicit ampullas & sesquipedalia verba.

Tout cela est & n'est pas. Nous avons déja dit, après mille autres, que la vertu par elle-même étoit digne de l'admiration & de l'amour de tout être qui pense ; mais il faut nous expliquer ; nous n'avons point voulu la frustrer

Digitized by Google

des récompenſes qu'elle mérite, ni enlever aux hommes les autres motifs d'attachement pour elle ; craignons de donner dans les pieges d'une philoſophie menſongere, d'abonder en notre ſens, d'être plus ſages qu'il ne faut. Ces maximes qu'on nous étale avec pompe ſont d'autant plus dangereuſes, qu'elles ſurprennent plus ſubtilement l'amour-propre : on s'applaudit en effet de n'aimer la vertu que pour elle ; on rougiroit d'avoir dans ſes actions des motifs d'eſpoir ou de crainte ; faire le bien dans ſes principes, avoir Dieu remunérateur préſent à ſon eſprit, lorſqu'on exerce la bienfaiſance & l'humanité, on trouve là je ne ſçai quoi d'intéreſſé, de peu délicat ; c'eſt ainſi qu'on embraſſe le fantôme abſtrait qu'on ſe forge ; c'eſt ainſi qu'on ſe dénature à force de ſe diviniſer.

Je ſuppoſe d'abord gratuitement peut-être, que des philoſophes diſtingués, un Socrate, un Platon, par exemple, puiſſent par des méditations profondes s'élever à ces grands principes, & ſur-tout y conformer leur vie ; qu'ils ne ſoient animés que par le deſir pur de s'ordonner le mieux poſſible, rela-

Digitized by Google

tivement à tous les êtres, & de conſpirer pour leur part à cette harmonie morale dont ils ſont enchantés ; j'applaudirai, ſi l'on veut, à ces nobles écarts, à ces généreux délires ; & je ne déſavouerai point le diſciple de Socrate, lorſqu'il s'écrie, que la vertu viſible & perſonnifiée exciteroit chez les hommes des tranſports d'amour & d'admiration ; mais tous les hommes ne ſont pas des Socrates & des Platons, & cependant, il importe de les rendre tous vertueux ; or ce n'eſt pas ſur des idées abſtraites & métaphyſiques qu'ils ſe gouvernent ; tous ces beaux ſyſtêmes ſont inconnus & inacceſſibles à la plûpart ; & s'il n'y avoit de gens de bien que ceux qu'ils ont produit, il y auroit aſſurément encore moins de vertu ſur la terre. Il ne faut pas avoir fait une étude profonde du cœur humain, pour ſçavoir que l'eſpoir & la crainte ſont les plus puiſſans de ſes mobiles, les plus actifs, les plus univerſels de ſes ſentimens, ceux dans leſquels ſe réſolvent tous les autres ; l'amour de ſoi-même, ou le deſir du bonheur. L'averſion pour la peine eſt donc auſſi eſſentielle à tout être rai-

Digitized by Google

sonnable, que l'étendue l'est à la matiere; car, je vous prie, quel autre motif le feroit agir ? Par quel ressort seroit-il remué ? Comment s'intéresseroit pour les autres celui qui ne s'intéresseroit pas pour lui-même ?

Mais s'il est vrai que l'intérêt, pris dans un bon sens, doit être le principe de nos déterminations, l'idée d'un Dieu rémunérateur est donc absolument nécessaire pour donner une base à la vertu, & engager les hommes à la pratiquer. Retrancher cette idée, c'est se jetter, comme nous l'avons dit, dans une sorte d'athéisme, qui pour être moins direct, n'en est pas moins dangereux ? Affirmer que Dieu, le plus juste & le plus saint de tous les êtres, est indifférent sur la conduite & sur le sort de ses créatures; qu'il voit d'un œil égal le juste & le méchant ? Qu'est-ce autre chose que de l'anéantir, au moins par rapport à nous; de rompre toutes relations avec lui ? C'est admettre le dieu d'Epicure; c'est n'en point admettre du tout.

Si la vertu & le bonheur étoient toujours inséparables ici-bas, on auroit un prétexte plus spécieux pour nier la

Digitized by Google

néceſſité d'une autre économie, d'une compenſation ultérieure ; & le ſyſtême que nous combattons offriroit moins d'abſurdités ; mais le contraire n'eſt que trop prouvé. Combien de fois la vertu gémit dans l'opprobre & la ſouffrance ! Que de combats à livrer ! que de ſacrifices à faire ! Que d'épreuves à ſoutenir, tandis que le vice adroit obtient les prix qui lui ſont dûs, en ſe frayant un chemin plus large, en recherchant avant tout ſon avantage préſent & particulier ! La conſcience, dira-t-on, le bon témoignage de ſoi. Ne groſſiſſons point les objets ; dans des circonſtances égales le juſte eſt moins heureux, ou plus à plaindre que le méchant ; la conſcience fait pencher alors la balance en ſa faveur ; s'il eſt en proie à l'affliction, elle en tempere bien les amertumes.

Mais enfin elle ne le rend point inſenſible, elle n'empêche point qu'il ne ſoit en effet malheureux ; elle ne ſuffit donc point pour le dédommager ; il a droit de prétendre à quelque choſe de plus ; la vertu n'eſt point quitte envers lui ; on lutteroit envain contre le ſentiment ; la douleur eſt toujours un

Digitized by Google

mal ; la coupe de l'ignominie eſt toujours amere ; & les dogmes pompeux du portique, renouvellés en partie par quelques modernes, ne ſont au fond que d'éclatantes abſurdités ; cet homme eſt tyranniſé par une paſſion violente ; ſon bonheur actuel en dépend ; vainement la raiſon combat ; ſa foible voix eſt étouffée par les éclats de la paſſion. Dans les principes que vous admettez, par quel frein plus puiſſant pouvez-vous la réprimer ? Ce malheureux, tenté de ſortir de ſa miſere par des moyens coupables, mais ſûrs ; ſéduit, entraîné par des tentations délicates, ſera-t-il bien retenu par la crainte de troubler je ne ſçai quel concert général, dont il n'a pas même l'idée ? Que d'occaſions dans la ſociété de faire ſon bonheur aux dépens des autres, de ſacrifier ſes devoirs à ſes penchans, ſans s'expoſer à aucun danger, ſans perdre même l'eſtime & la bienveillance de ſes ſemblables, intéreſſés à cette indulgence par des raiſons faciles à voir ! Dites-nous donc, philoſophes, comment ſoutiendrez-vous l'homme dans les pas les plus gliſſans ? Hélas ! avons-nous trop de motifs pour être vertueux,

Digitized by Google

que vous vouliez nous enlever les plus puissans & les plus doux ?

Voyez d'ailleurs quelle est votre inconséquence ; vous prétendez nous rendre insensibles à nos propres avantages ; vous exigez que nous suivions la vertu sans nul retour sur nous-mêmes, sans nul espoir de récompense ; & après nous avoir ainsi dépouillés de tout sentiment personnel, vous voulez nous intéresser dans nos actions au maintien d'un certain ordre moral, d'une harmonie universelle qui nous est assurément plus étrangere que nous-mêmes. Car enfin les grands mots n'offrent pas toujours des idées justes & précises. Si la vertu est aimable, c'est sans doute parce qu'elle conspire à notre bonheur, à notre perfection qui en est inséparable ; sans cela, je ne conçois pas ce qui nous porteroit à l'aimer, à la cultiver. Que m'importe à moi cet ordre stérile ? Que m'importe la vertu même, si l'un & l'autre ne font jamais rien à ma félicité. L'amour de l'ordre au fond, n'est qu'un mot vuide de sens, s'il ne s'explique ; la vertu n'est qu'un vain nom, si tôt ou tard elle ne fait pas complétement notre bonheur,

Digitized by Google

telle est la sanction des loix morales : elles ne sont rien sans cela. Pourquoi dites-vous que les méchans, les Nérons, les Caligula, sont les destructeurs de l'ordre ? Ils le suivent à leur maniere. Si cette vie est le terme de nos espérances, toute la différence qu'il y a entre le juste & le méchant, c'est que le dernier, comme on l'a dit, ordonne le tout par rapport à lui ; tandis que l'autre s'ordonne relativement au tout.

Mais quel mérite y a-t-il de n'aimer la vertu que pour le bien qu'on en espere ? Le mérite assez rare de reconnoître ses vrais intérêts, de sacrifier sans regret tous les penchans qui leur seroient contraires, de remplir la carriere que le Créateur nous a prescrite, d'immoler, s'il le faut, sa vie à ses devoirs. N'est-ce donc rien que de réaliser le juste imaginaire que Platon nous offre pour modele, & dont il montre la vertu couronnée dans une autre vie ? Faut-il donc pour être vertueux, exiger comme vous un sacrifice aussi contradictoire, que le seroit celui de tous nos avantages présens, de notre vie même, si nous n'étions enflammés par

Digitized by Google

nul espoir de récompense ? Aussi les hommes de tous les tems & de tous les lieux, se sont-ils accordés à cet égard ; au milieu même des ténébres de l'idolâtrie, nous voyons briller cette vérité que la raison plus que la politique a fait admettre. Sois juste, & tu seras heureux : ne te presse point d'accuser la vertu, de calomnier ton auteur ; tes travaux que tu croyois perdus vont recevoir leur récompense ; tu crois mourir, & tu vas renaître : la vertu ne t'aura point menti.

Distinguez donc avec soin deux sortes d'intérêts, l'un bas & mal entendu, que la raison réprouve & condamne ; l'autre noble & prudent, que la raison avoue & approuve. Le premier toujours trop actif, est la source de tous nos écarts ; celui-ci ne peut être trop vif, il est la source de tout ce qu'il y a de beau, d'honnête & de glorieux. Ne craignez point de vous deshonorer en desirant avec excès votre bonheur ; mais sçachez le voir où il est : c'est le sommaire de la vertu. Non, Dieu de mon cœur, je ne croirai point m'avilir en mettant ma confiance en toi ; dans mes efforts pour te plaire, je ne rou-

Digitized by Google

girai point d'ambitionner cette palme d'immortelle gloire que tu daigne nous proposer ; loin de me dégrader, un si noble intérêt m'enflamme & m'aggrandit à mes yeux ; mes sentimens, mes affections me semblent répondre à la sublimité de mes espérances ; mon enthousiasme pour la vertu n'en devient que plus véhément ; je m'honore, je m'applaudis des sacrifices que je fais pour elle, quoique certain qu'un jour elle sçaura m'en dédommager. O vertu, tu n'es plus un vain nom ; tu dois faire essentiellement le bonheur de ceux qui t'aiment ; tout ce qu'il y a de félicité, de perfection & de gloire est compris dans ta nature ; en toi se trouve la plénitude des êtres ! Qu'importe si ton triomphe est retardé sur la terre ; le tems n'est pas digne de toi ; l'éternité t'appartient comme à son auteur. C'est ainsi que j'embrasse le système le plus consolant, le plus vrai, le plus digne du Créateur & de son ouvrage ; c'est ainsi que j'oserai m'avouer chrétien jusques dans ce siecle ; & la folie de l'Evangile sera plus précieuse pour moi, que toute la sagesse humaine.

Après avoir pressé cette-derniere ob-

Digitized by Google

ſervation qui nous a paru très-importante, rentrons encore un moment dans la généralité de notre ſujet. 1°. C'eſt ſouvent dans l'obſcurité que brillent les plus ſolides vertus ; & l'innocence habite moins ſous le dais que ſous le chaume ; c'eſt dans ces réduits que vous mépriſez, que des ames vulgaires exercent les devoirs les plus pénibles avec autant de ſimplicité que de grandeur ; c'eſt-là que vous trouverez avec étonnement les plus beaux modeles pour connoître la vertu ; il faut deſcendre plutôt que monter ; mais nous avons la plûpart des yeux ſi imbécilles, que nous ne voyons l'héroïſme que ſous la dorure.

2°. Nous l'avons déja dit, la vertu n'eſt qu'un grand ſentiment qui doit remplir toute notre ame, dominer ſur nos affections, ſur nos mouvemens, ſur notre être. On n'eſt pas digne du nom de vertueux pour poſſéder telle ou telle vertu facile que nous devons à la nature plus qu'à la raiſon, & qui d'ailleurs ne gêne point nos penchans ſecrets. Les vertus ſont ſœurs ; en rejetter une volontairement, c'eſt en effet les rejetter toutes ; c'eſt prouver

Digitized by Google

que nôtre amour pour elles eſt conditionnel & ſubordonné ; que nous ſommes trop lâches pour leur faire des ſacrifices ; on peut dire que c'eſt préciſément la vertu que nous négligeons, qui eût fait toute notre gloire, qui nous eût le plus honoré à nos propres yeux, qui nous eût mérité ce titre de vertueux dont nous ſommes indignes, malgré l'exercice de toutes les autres vertus.

3°. Aſpirez donc ſans réſerve à tout ce qui eſt honnête ; que vos progrès, s'il eſt poſſible, s'étendent en tout ſens ; ne capitulez point avec la vertu ; ſuivez la nature dans ſes ouvrages, ils ſont tout entiers en proportion dans leur germe ; elle ne fait que les développer ; vous, de même, n'oubliez rien pour mettre en vous l'heureux germe de la vertu, afin que votre exiſtence n'en ſoit qu'un développement continuel.

4°. Au lieu de charger vos enfans de cette multitude de devoirs arbitraires & minutieux, de les fatiguer par vos triviales maximes, formez-les à la vertu ; ils ſeront toujours aſſez polis, s'ils ſont humains ; aſſez nobles, s'ils

Digitized by Google

ſont vertueux ; aſſez riches, s'ils ont appris à modérer leurs déſirs.

5°. Une vertu de parade, qui ne jette que des éclats paſſagers, qui cherche le grand jour, les acclamations, qui ne brille un inſtant que pour éblouir & pour s'éteindre, n'eſt pas celle qu'il faut admirer. La véritable vertu ſe ſoutient avec dignité dans la vie la plus retirée, dans les plus ſimples détails, comme dans les poſtes les plus éminens ; elle ne dédaigne aucun devoir, aucune obligation, quelque légere qu'elle puiſſe paroître ; elle remplit tout avec exactitude, rien n'eſt petit à ſes yeux. On dit que les héros ceſſent de l'être pour ceux qui les environnent ; s'ils étoient vraiment vertueux, ils ſeroient à l'abri de ce reproche.

6°. La vertu n'eſt qu'une heureuſe habitude qu'il faut contracter, comme toute autre, par des actes réitérés. Le plaiſir d'avoir bien fait, augmente & fortifie en nous le déſir de bien faire ; la vue de nos bonnes actions enflamme notre courage ; elles ſont autant d'engagemens contractés avec nous-mêmes, avec nos ſemblables ; & c'eſt ici, plus que jamais, que ſe vérifie la ma-

Digitized by Google

xime : il faut avancer ſans ceſſe, ſi l'on ne veut rétrograder.

7°. La vertu a ſes hypocrites comme la religion ; ſçachez vous en défier ; ſurtout ſoyez ſincere avec vous-même, indulgent pour les autres, & ſévere pour vous. La plus belle des qualités eſt de connoître celles qui nous manquent ; on vous eſtimera ſouvent par ce qui doit faire en ſecret votre honte, tandis qu'on vous reprochera ce qui fait peut-être votre gloire. Sans mépriſer l'approbation des hommes, ne vous meſurez point ſur elle ; votre conſcience eſt le ſeul juge compétent ; c'eſt à ſon tribunal intérieur que vous devez être abſous ou condamné.

8°. Ne troublez point dans vos vertus l'ordre moral qui doit y regner. Le bien général eſt un point fixe, dont il faut partir, pour les apprécier avec juſteſſe : on peut être bon ſoldat, bon prêtre & mauvais citoyen. Telles vertus particulieres concentrées dans un corps, deviennent des crimes pour la patrie : les brigands pour être juſtes entr'eux, en ſont-ils moins des brigands ? Conſultez donc avant tout la volonté générale, le plus grand bien

Digitized by Google

de l'humanité ; plus vous en approcherez, plus votre vertu sera sublime, & réciproquement, &c.

O vous enfin, qui aspirez à bien faire, qui osez prétendre à la vertu, cultivez avec empressement ces hommes respectables qui marchent devant vous dans cette brillante carriere ; c'est à l'aspect des chefs-d'œuvres des Raphaël & des Michel-Ange, que les jeunes peintres s'enflamment & tressaillent d'admiration ; c'est de même en contemplant les modeles que l'histoire ou la société vous présente, que vous sentirez votre cœur s'attendrir & brûler du desir de les imiter.

Digitized by Google

VOLUPTÉ.

LA volupté, selon Aristipe, ressemble à une reine magnifique & parée de sa seule beauté; son trône est d'or; & les vertus, en habit de fêtes, s'empressent de la servir. Ces vertus sont la prudence, la justice, la force, la tempérance; toutes quatre véritablement soigneuses de faire leur cour à la volupté, & de prévenir ses moindres souhaits. La prudence veille à son repos, à sa sûreté; la justice l'empêche de faire tort à personne, de peur qu'on ne lui rende injure pour injure, sans qu'elle puisse s'en plaindre; la force la retient, si par hasard quelque douleur vive & soudaine l'obligeoit d'attenter sur elle-même; enfin, la tempérance lui défend toute sorte d'excès, & l'avertit assidument que la santé est le plus grand de tous les biens, ou celui du moins, sans lequel tous les autres deviennent inutiles, ne se font point sentir.

La morale d'Aristipe, comme on voit, portoit sans détour à la volupté,

Digitized by Google

& en cela elle s'accordoit avec la morale d'Epicure. Il y avoit cependant entr'eux cette différence, que le premier regardoit comme une obligation indispensable de se mêler des affaires publiques, de s'assujettir dès sa jeunesse à la société, en possédant des charges & des emplois, en remplissant tous les devoirs de la vie civile; & que le second conseilloit de fuir le grand monde, de préférer à l'éclat qui importune, cette douce obscurité qui satisfait, de rechercher enfin, dans la solitude, un sort indépendant des caprices de la fortune. Cette contrariété de sentimens entre deux grands philosophes, donna lieu au stoïcien Panétius d'appeller en raillant la volupté d'Aristipe, la volupté debout, & celle d'Epicure, la volupté assise.

Il s'éleva dans le quatrieme siecle de l'Eglise un héréſiarque (Jovinian), qu'on nomma l'Aristipe & l'Epicure des Chrétiens, parce qu'il osoit soutenir que la religion & la volupté n'étoient point incompatibles; paradoxe qu'il coloroit de spécieux prétextes, en dégageant d'une part la volupté de ce qu'elle a de plus grossier, & de l'au-

Digitized by Google

tre, en réduisant toutes les pratiques de la religion à de simples actes de charité. Cette espece de système séduisit beaucoup de gens, sur tout des prêtres, & des vierges consacrées à Dieu; mais saint Jerôme attaqua ouvertement le perfide hérésiarque; & sa victoire fut aussi brillante que complette. Vous croyez, lui disoit-il, avoir persuadé ceux qui marchent sur vos traces; détrompez-vous, ils étoient déja persuasuadés par les penchans secrets de leur cœur.

Jamais réputation n'a plus varié que celle d'Epicure; ses ennemis le décrioient comme un voluptueux, que l'apparence seule du plaisir entraînoit sans cesse hors de lui-même, & qui ne sortoit de son oisiveté que pour se livrer à la débauche. Ses amis au contraire, le dépeignoient comme un sage qui fuyoit par goût & par raison le tumulte des affaires; qui préféroit un genre de vie bien ménagé, aux flatteuses chimeres dont l'ambition repaît les autres hommes, & qui, par une judicieuse économie, mêloit les plaisirs à l'étude, & une conversation agréable au sérieux de la méditation. Cet

Digitized by Google

homme poli & ſimple dans ſes manieres, enſeignoit à éviter tous les excès qui peuvent déranger la ſanté, à ſe ſouſtraire aux impreſſions douloureuſes, à ne déſirer que ce qu'on peut obtenir, à ſe conſerver enfin dans une aſſiette d'eſprit tranquille. Au fond, cette doctrine étoit très-raiſonnable; & l'on ne ſçauroit nier qu'en prenant le mot de bonheur comme il le prenoit, la félicité de l'homme ne conſiſte dans le plaiſir. Epicure n'a point pris le change, comme preſque tous les anciens philoſophes, qui, en parlant du bonheur, ſe ſont attachés non à la cauſe formelle, mais à la cauſe efficiente. Pour Epicure, il conſidere la béatitude en elle-même & dans ſon état formel, & non pas ſelon le rapport qu'elle a à des êtres tout-à-fait externes, comme ſont les cauſes efficientes.

Cette maniere de conſidérer le bonheur, eſt ſans doute la plus exacte & la plus philoſophique. Epicure a donc bien fait de la choiſir; & il s'en eſt ſi bien ſervi, qu'elle l'a conduit préciſément où il falloit qu'il allât. Le ſeul dogme que l'on pouvoit établir raiſonnablement, ſelon cette route, étoit

Digitized by Google

de dire que la béatitude de l'homme consiste dans le sentiment du plaisir, ou en général dans le contentement de l'esprit. Cette doctrine ne comporte point pour cela que l'on établit le bonheur de l'homme dans la bonne chere & dans les molles amours : car tout au plus ce ne peuvent être que des causes efficientes ; & c'est de quoi il ne s'agit pas ; quand il s'agira des causes efficientes, on vous marquera les meilleures ; on vous indiquera d'un côté les objets les plus capables de conserver la santé de votre corps, & de l'autre les occupations les plus propres à prévenir les chagrins de l'esprit ; on vous prescrira donc la sobriété, la tempérance, & le combat contre les passions tumultueuses & déréglées, qui ôtent à l'ame la tranquillité d'esprit, qui ne contribue pas peu à son bonheur : on vous dira que la volupté pure ne se trouve ni dans la satisfaction des sens, ni dans l'émotion des appétits : la raison en doit être la maîtresse ; elle en doit être la regle ; les sens n'en sont que les ministres ; & ainsi quelques délices que nous espérions dans la bonne chere, dans les plaisirs de la vue, dans les par-

Digitized by Google

fums & la muſique, ſi nous n'approchons de ces choſes avec une ame tranquille, nous ſerons trompés, nous nous abuſerons d'une fauſſe joie, & nous prendrons l'ombre du plaiſir, pour le plaiſir même. Un eſprit troublé & emporté loin de lui par la violence des paſſions, ne ſçauroit goûter une volupté capable de rendre l'homme heureux.

C'étoient là les voluptés dans leſquelles Epicure faiſoit conſiſter le bonheur de l'homme. Voici comment il s'en explique : c'eſt à Ménecée qu'il écrit : « encore que nous diſions, mon cher Ménecée, que la volupté eſt la fin de l'homme, nous n'entendons pas parler des voluptés ſales & infâmes, & de celles qui viennent de l'intempérance & de la ſenſualité. Cette mauvaiſe opinion eſt celle des perſonnes qui ignorent nos préceptes ou qui les combattent, qui les rejettent abſolument, ou qui en corrompent le vrai ſens ».

Malgré cette apologie qu'il faiſoit de l'innocence de ſa doctrine contre la calomnie & l'ignorance, on ſe récria ſur le mot de volupté ; les gens qui en

Digitized by Google

étoient déja gâtés en abuſerent ; les ennemis de la ſecte s'en prévalurent ; & ainſi le nom d'épicurien devint très-odieux. Les ſtoïciens qu'on pourroit nommer les janſéniſtes du paganiſme, firent tout ce qu'ils purent contre Epicure, afin de le rendre odieux & de le faire perſécuter. Ils lui imputerent de ruiner le culte des dieux, & de pouſſer dans la débauche le genre humain. Il ne s'oublia point dans cette rencontre ; il ſçut penſer & agir en philoſophe ; il expoſa ſes ſentimens aux yeux du public ; il fit des ouvrages de piété ; il recommanda la vénération des dieux, la ſobriété, la continence ; il ne ſe plaignit point des bruits injurieux qu'on verſoit ſur lui à pleines mains. J'aime mieux, diſoit-il, les ſouffrir & les paſſer ſous ſilence, que de troubler par une guerre déſagréable la douceur de mon repos. Auſſi le public, du moins celui qui veut connoître avant que de juger, ſe déclara-t-il en toutes les occaſions pour Epicure ; il eſtimoit ſa probité, ſon éloignement des vaines diſputes, la netteté de ſes mœurs, & cette grande tempérance dont il faiſoit profeſſion, & qui loin d'être ennemie de

de la volupté, en est plutôt l'assaisonnement. Sa patrie lui éleva plusieurs statues ; d'ailleurs ses vrais disciples & ses amis particuliers vivoient d'une maniere noble & pleine d'égards les uns pour les autres ; ils portoient à l'excès tous les devoirs de l'amitié, & préféroient constamment l'honnête à l'agréable.

Un maître qui a sçu inspirer tant d'amour pour les vertus douces & bienfaisantes, ne pouvoit manquer d'être un grand homme ; mais on ne doit pas reconnoître pour ses disciples quelques libertins, qui ayant abusé du nom de ce philosophe, ont ruiné la réputation de sa secte. Ces gens ont donné à leurs vices l'inscription de sa sagesse ; ils ont corrompu sa doctrine par leurs mauvaises mœurs, & se sont jettés en foule dans son parti, seulement parce qu'ils entendoient qu'on y louoit la volupté, sans approfondir ce que c'étoit que cette volupté. Ils se sont contentés de son nom en général, & l'ont fait servir de voile à leurs débauches ; & ils ont cherché l'autorité d'un grand homme, pour appuyer les désordres de leur vie, au lieu de profiter des sages conseils

Digitized by Google

de ce philoſophe, & de corriger leurs vicieuſes inclinations dans ſon école.

La réputation d'Epicure ſeroit en très-mauvais état, ſi quelques perſonnes déſintéreſſées n'avoient pris ſoin d'étudier plus à fond ſa morale. Il s'eſt donc trouvé des gens qui ſe ſont informés de la vie de ce philoſophe, & qui, ſans s'arrêter à la croyance du vulgaire, ni à l'écorce des choſes, ont voulu pénétrer plus avant, & ont rendu des témoignages fort authentiques de la probité de ſa perſonne, & de la pureté de ſa doctrine. Ils ont publié à la face de toute la terre, que ſa volupté étoit auſſi ſévere que la vertu des ſtoïciens, & que pour être débauché comme Epicure, il falloit être auſſi ſobre que Zénon.

Parmi ceux qui ont fait l'apologie d'Epicure, on peut compter Cricius Puteanus, le fameux Dom Franciſco de Quevedo, Sarazin, le ſieur Colomiés, M. de Saint-Evremont, dont les réflexions ſont curieuſes & de bon goût, M. le baron Deſcoutures, La-Mothe Levayer, l'Abbé Saint-Réal, & Sorbiere. Un auteur moderne qui a donné des ouvrages d'un goût très-fin,

Digitized by Google

avoit promis un commentaire ſur la réputation des anciens ; celle d'Epicure devoit y être rétablie. Gaſſendi s'eſt ſurtout ſignalé dans la défenſe de ce philoſophe ; ce qu'il a fait là-deſſus, eſt un chef-d'œuvre, le plus beau & le plus judicieux recueil qui ſe puiſſe voir, & dont l'ordonnance eſt la plus nette & la mieux réglée. M. le chevalier Temple, ſi illuſtre par ſes ambaſſades, s'eſt auſſi déclaré le défenſeur d'Epicure, avec une adreſſe toute particuliere. On peut dire en général, que la morale d'Epicure eſt plus ſenſée & plus raiſonnable que celle des ſtoïciens, bien entendu qu'il ſoit queſtion du ſyſtême du paganiſme.

On entend communément par volupté, tout amour du plaiſir qui n'eſt point dirigé par la raiſon ; & en ce ſens toute volupté eſt illicite ; le plaiſir peut être conſidéré par rapport à l'homme qui a ce ſentiment, par rapport à la ſociété, & par rapport à Dieu. S'il eſt oppoſé au bien de l'homme qui en a le ſentiment, à celui de la ſociété, ou au commerce que nous devons avoir avec Dieu, dès-lors il eſt criminel. On doit mettre dans le pre-

Digitized by Google

mier rang ces voluptés empoisonnées qui font acheter aux hommes par des plaisirs d'un instant, de longues douleurs. On doit penser la même chose de ces voluptés qui sont fondées sur la mauvaise foi & sur l'infidélité, qui établissent dans la société la confusion de race & d'enfans, & qui sont suivies de soupçons, de défiance, & fort souvent de meurtres & d'attentats sur les loix les plus sacrées & les plus inviolables de la nature. Enfin, on doit regarder comme un plaisir criminel, le plaisir que Dieu défend, soit par la loi naturelle qu'il a donnée à tous les hommes, soit par une loi positive, comme le plaisir qui affoiblit, suspend ou détruit le commerce que nous avons avec lui, en nous rendant trop attachés aux créatures.

La volupté des yeux, de l'odorat & de l'ouie, est la plus innocente de toutes, quoiqu'elle puisse devenir criminelle, parce qu'on n'y détruit point son être, qu'on ne fait tort à personne; mais la volupté qui consiste dans les excès de la bonne chere, est beaucoup plus criminelle : elle ruine la santé de l'homme ; elle abaisse l'esprit, le rap-

Digitized by Google

pellant de ces hautes & sublimes contemplations, pour lesquelles il est naturellement fait, à des sentimens qui l'attachent baſſement aux délices de la table, comme aux ſources de ſon bonheur. Mais le plaiſir de la bonne chere n'eſt pas, à beaucoup près, ſi criminel que celui de l'yvreſſe, qui non-ſeulement ruine la ſanté & abaiſſe l'eſprit, mais qui trouble notre raiſon & nous prive, pendant un certain tems, du glorieux caractere de créature raiſonnable. La volupté de l'amour ne produit point de déſordres tout-à-fait ſi ſenſibles; mais cependant on ne peut point dire qu'elle ſoit d'une conſéquence moins dangereuſe: l'amour eſt une eſpece d'yvreſſe pour l'eſprit & le cœur d'une perſonne qui ſe livre à cette paſſion; c'eſt l'yvreſſe de l'ame, comme l'autre eſt l'yvreſſe du corps; le premier tombe dans une extravagance qui frappe les yeux de tout le monde; & le dernier extravague, quoiqu'il paroiſſe avoir plus de raiſon; d'ailleurs le premier renonce ſeulement à l'uſage de la raiſon, au lieu que celui-ci renonce à ſon eſprit & à ſon cœur en même tems. Mais quand vous venez à

TAYLOR INST. OXFORD

Digitized by Google

considérer ces deux passions dans l'opposition qu'elles ont au bien de la société, vous voyez que la moins déréglée est, en quelque sorte, plus criminelle que l'yvresse, parce que celle-ci ne nous cause qu'un désordre passager, au lieu que celle-la est suivie d'un déreglement durable : l'amour est d'ailleurs plus souvent une source d'homicide que le vin : l'yvresse est sincere ; mais l'amour est essentiellement perfide & infidele. Enfin, l'yvresse est une courte fureur qui nous ôte à Dieu, pour nous livrer à nos passions ; mais l'amour illicite est une idolâtrie perpétuelle.

L'amour propre sentant que le plaisir des sens est trop grossier pour satisfaire notre esprit, cherche à spiritualiser les voluptés corporelles. C'est pour cela qu'il a plu à l'amour-propre d'attacher à cette félicité grossiere & charnelle, la délicatesse des sentimens, l'estime de l'esprit, & quelquefois même les devoirs de la religion, en la concevant spirituelle, glorieuse & sacrée. Ce prodigieux nombre de pensées, de sentimens, de fictions, d'écrits, d'histoires, de romans, que la volupté des sens a

Digitized by Google

fait inventer, en eſt une preuve éclatante. A conſidérer les plaiſirs de l'amour ſous leur forme naturelle, ils ont une baſſeſſe qui rebute notre orgueil. Que falloit-il faire pour les élever & pour les rendre dignes de l'homme? Il falloit les ſpiritualiſer, les donner pour objet à la délicateſſe de l'eſprit, en faire une matiere de beaux ſentimens, inventer là-deſſus des jeux d'imagination, le tourner agréablement par l'éloquence & la poéſie. C'eſt pour cela que l'amour propre a annobli les honteux abaiſſemens de la nature humaine : l'orgueil & la volupté ſont deux paſſions, qui bien qu'elles viennent d'une même ſource, qui eſt l'amour propre, ne laiſſent pourtant pas d'avoir quelque choſe d'oppoſé. La volupté nous fait deſcendre, au lieu que l'orgueil veut nous élever; pour les concilier, l'amour propre fait de deux choſes l'une; ou il tranſporte la volupté dans l'orgueil, ou il tranſporte l'orgueil dans la volupté; renonçant au plaiſir des ſens, il cherchera un plus grand plaiſir à acquérir de l'eſtime; ainſi voilà la volupté dédommagée; ou prenant la réſolution de ſe ſatis-

Digitized by Google

faire du côté du plaisir des sens, il attachera de l'estime à la volupté ; ainsi voilà l'orgueil consolé de ses pertes ; mais l'assaisonnement est encore bien plus flatteur, lorsqu'on regarde ce plaisir comme un plaisir que la religion ordonne. Une femme débauchée qui pouvoit se persuader, dans le paganisme, qu'elle faisoit l'inclination d'un dieu, trouvoit dans l'intempérance des plaisirs bien plus sensibles ; & un dévot qui se divertit ou qui se venge sous des prétextes sacrés, trouve dans la volupté un sel plus piquant & plus agréable que la volupté même.

La plûpart des hommes ne reconnoissent qu'une sorte de volupté, qui est celle des sens ; ils la réduisent à l'intempérance corporelle ; & ils ne s'apperçoivent pas qu'il y a dans le cœur de l'homme, autant de voluptés différentes, qu'il y a d'especes de plaisir dont il peut abuser ; & autant d'especes différentes de plaisir, qu'il y a de passions qui agitent son ame.

L'avarice qui semble se vouloir priver des plaisirs les plus innocens, a sa volupté qui la dédommage des douceurs auxquelles elle renonce : *Populus*.

Digitized by Google

me ſibilat, dit cet avare dont Horace nous a fait le portrait, *at mihi plaudo ipſe domi, ſimul ac nummos contemplor in arcâ.* Mais comme il y a des paſſions plus criminelles les unes que les autres, il y a auſſi une ſorte de volupté qui eſt particuliérement dangereuſe. On peut la réduire à trois eſpeces; ſçavoir, la volupté de la haine & de la vengeance; celle de l'orgueil & de l'ambition; celle de l'incrédulité & celle de l'impiéte.

C'eſt une volupté d'orgueil, que de s'arroger ou des biens qui ne nous appartiennent pas, ou des qualités qui ſont en nous, mais qui ne ſont point nôtres; ou une gloire que nous devons rapporter à Dieu, & non point à nous. On s'étonne, avec raiſon, que le peuple Romain trouvât quelque ſorte de plaiſir dans les divertiſſemens ſanglans du cirque, lorſqu'il voyoit des gladiateurs s'égorger en ſa préſence pour ſon divertiſſement. On peut regarder ce plaiſir barbare comme une volupté d'ambition & de vaine gloire: c'étoit flatter l'ambition des Romains, que de leur faire voir que les hommes n'étoient faits que pour leurs divertiſſemens. Il

Digitized by Google

y a une volupté de haine & de vengeance, qui consiste dans la joie que nous donnent les disgraces des autres hommes ; c'est un affreux plaisir que celui qui se nourrit des larmes que les autres répandent ; le degré de ce plaisir fait le degré de la haine qui le fait naître : le grand Corneille, à qui on ne peut refuser d'avoir bien connu le cœur de l'homme, exprime dans ces vers l'excès de la haine par l'excès du plaisir.

Puissé-je de mes yeux y voir tomber la foudre,
Voir tes maisons en cendre & tes lauriers en poudre,
Voir le dernier Romain à son dernier soupir,
Moi seule en être cause, & mourir de plaisir.

L'incrédulité se fortifie du plaisir de toutes les autres passions qui attaquent la religion, & se plaisent à nourrir des doutes favorables à leurs déréglemens ; & l'impiété qui semble commettre le mal pour le mal même, & sans en trouver aucun avantage, ne laisse pas d'avoir ses plaisirs secrets, d'autant plus dangereux, que l'ame se les cache à elle-même, dans l'instant qu'elle les goûte le mieux ; il arrive souvent qu'un intérêt de vanité

Digitized by Google

nous fait manquer de révérence à l'Etre ſuprême. Nous voulons nous montrer redoutables aux hommes, en paroiſſant ne craindre point Dieu ; nous blaſphémons contre le ciel, pour menacer la terre ; mais ce n'eſt pourtant pas là le ſel qui aſſaiſonne principalement l'impiété. L'homme impie hait naturellement Dieu ; parce qu'il hait la dépendance qui le ſoumet à ſon empire, & la loi qui borne ſes deſirs. Cette haine de la divinité demeure cachée dans le cœur des hommes, où la foibleſſe & la crainte la tiennent couverte, ſans même que la raiſon s'en apperçoive le plus ſouvent ; cette haine cachée fait trouver un plaiſir ſecret dans ce qui brave la divinité.

Victrix cauſa diis placuit, ſed victa Catoni.
Il dédaigne de voir le ciel qui le trahit.

Tout cela a paru brave, parce qu'il étoit impie.

La volupté corporelle eſt plus ſenſible que la volupté ſpirituelle ; mais celle-ci paroît plus criminelle que l'autre : car la volupté de l'orgueil eſt une volupté ſacrilege, qui dérobe à Dieu l'honneur qui lui appartient, en rete-

Digitized by Google

nant tout pour elle. La volupté de la haine eſt une volupté barbare & meurtriere, qui ſe nourrit de pleurs ; & la volupté de l'incrédulité eſt une volupté impie, qui ſe plaît à dégrader la divinité.

Digitized by Google

ADDITION
ET
SUPPLÉMENT
AUX ARTICLES PRÉCÉDENS.

AFFABILITÉ.

L'AFFABILITÉ est une qualité qui fait qu'un homme reçoit & écoute, d'une maniere gracieuse, ceux qui ont affaire à lui.

L'affabilité naît de l'amour de l'humanité, du desir de plaire & de s'attirer l'estime publique.

Un homme affable prévient par son accueil; son attention le porte à soulager l'embarras ou la timidité de ceux qui l'abordent. Il écoute avec patience, & il répond avec bonté aux personnes qui lui parlent. S'il contredit leurs raisons, c'est avec douceur & avec ménagement; s'il n'accorde point ce qu'on lui demande, on voit qu'il lui en coûte;

Digitized by Google

& il diminue la honte du refus, par le déplaisir qu'il paroît avoir en refusant.

L'affabilité est une vertu des plus nécessaires dans un homme en place. Elle lui ouvre le chemin à la vérité, par l'assurance qu'elle donne à ceux qui l'approchent ; elle adoucit le joug de la dépendance, & sert de consolation aux malheureux. Elle n'est pas moins essentielle dans un homme du monde, s'il veut plaire ; car il faut, pour cela, gagner le cœur ; & c'est ce que sont bien éloignés de faire les grandeurs toutes seules. La pompe qu'elles étalent offusque le sensible amour-propre ; mais si les charmes de l'affabilité en temperent l'éclat, les cœurs alors s'ouvrent à leurs traits, comme une fleur aux rayons du soleil, lorsque le calme regnant dans les cieux, cet astre se leve dans les beaux jours d'été à la suite d'une douce rosée.

La crainte de se compromettre n'est point une excuse recevable. Cette crainte n'est rien autre chose que de l'orgueil ; car si cet air fier & si rebutant que l'on voit dans la plûpart des grands, ne vient que de ce qu'ils ne sçavent pas jusqu'où la dignité de leur rang leur per-

Digitized by Google

met d'étendre leurs politeſſes, ne peuvent-ils pas s'en inſtruire ? D'ailleurs, ne voyent-ils pas tous les jours combien il eſt beau & combien il y a à gagner d'être affable, par le plaiſir & l'impreſſion que leur fait l'affabilité des perſonnes au-deſſus d'eux ?

Il ne faut pas confondre l'affabilité avec un certain patelinage dont ſe maſque l'orgueil des petits eſprits, pour ſe faire des partiſans. Ces gens là reçoivent tout le monde indiſtinctement avec une apparence de cordialité ; ils paroiſſent prévenus en faveur de tous ceux qui leur parlent ; ils ne déſapprouvent rien de ce qu'on leur propoſe ; vous diriez qu'ils vont tout entreprendre pour vous obliger. Ils entrent dans vos vûes, vos raiſons, vos intérêts ; mais ils tiennent à tous le même langage ; & le contraire de ce qu'ils ont agréé, reçoit, le moment d'après, le privilege de leur approbation. Ils viſent à l'eſtime publique ; mais ils s'attirent un mépris univerſel.

Digitized by Google

ENTÊTEMENT.

L'ENTÊTEMENT est une forte attache à son sentiment, qui rend insensible aux raisons de ceux qui veulent nous persuader le contraire.

L'entêtement naît de l'orgueil, c'est-à-dire de la trop bonne opinion que l'on a de soi-même, ou d'un défaut de capacité dans l'esprit, quelquefois aussi d'une dialectique vicieuse. Un entêté est toujours prévenu en sa faveur, & en garde contre les opinions des autres; il ne cherche qu'à éluder la force des meilleures raisons, par des distinctions frivoles & de mauvais subterfuges. Il croiroit se déshonorer, s'il se relâchoit de ses sentimens. Il n'envisage les oppositions qu'il éprouve en les soutenant, que comme des effets d'un mauvais vouloir qu'on a contre lui. L'entêtement dans un homme du monde passe pour une grossiereté qui le fait mépriser; c'est un vice opposé aux qualités sociales. Dans un homme en place, l'entêtement rend son gouvernement tiranique & devient la source

Digitized by Google

de mille injuſtices. Un dévot prend ſon entêtement pour du zele. Il regarde ceux qui ſont oppoſés à ſon ſentiment, comme les ennemis de la religion, il les hait & les perſécute.

Il ne faut pas confondre la fermeté avec l'entêtement, l'homme ferme ſoutient & exécute avec vigueur, ce qu'il croit vrai & conforme à ſon devoir, après avoir murement peſé les raiſons pour & contre. L'entêté n'examine rien; ſon opinion fait ſa loi.

L'opiniâtreté ne différe de l'entêtement, que du plus au moins. On peut réduire un entêté en flattant ſon amour propre, jamais un opiniâtre; il eſt inflexible & arrêté dans ſes ſentimens. L'héréſie eſt un attachement opiniâtre à ſon ſentiment.

D'où il réſulte, que l'entêtement, comme l'opiniâtreté, ſont des vices du cœur ou de l'eſprit, quelquefois auſſi d'une mauvaiſe méthode de raiſonner.

La maniere artificielle de raiſonner, que l'on a introduite dans l'école a perverti le ſens de la raiſon. On peut l'appeller la chicane du raiſonnement; elle n'a ſervi qu'à perpétuer les diſputes & à faire des entêtés. La forme de ſes rai-

Digitized by Google

ſonnemens diverge les rayons de la lumiere naturelle, qui ſaiſit plus promptement & plus ſûrement la vérité, lorſque ſes rayons ſont réunis ſous un ſeul point de vue.

GLORIEUX.

C'EST un caractere triſte ; c'eſt le maſque de la grandeur, l'étiquete des hommes nouveaux, la reſſource des hommes dégénérés, & le ſceau de l'incapacité. La ſottiſe en a fait le ſupplément du mérité. On ſuppoſe ſouvent ce caractere où il n'eſt pas. Ceux dans qui il eſt, croyent preſque toujours le voir dans les autres ; & la baſſeſſe qui rampe aux pieds de la faveur, diſtingue rarement, de l'orgueil qui mépriſe, la fierté qui repouſſe le mépris. On confond auſſi quelquefois la timidité avec la hauteur : elles ont en effet dans quelques ſituations les mêmes apparences. Mais l'homme timide qui s'éloigne, n'attend qu'un mot honnête, pour ſe rapprocher ; & le glorieux n'eſt occupé qu'à étendre la diſtance qui le ſépare à ſes yeux des autres hommes. Plein de

Digitized by Google

lui-même, il se fait valoir par tout ce qui n'est pas lui : il n'a point cette dignité naturelle, qui vient de l'habitude de commander, & qui n'exclut pas la modestie. Il a un air impérieux & contraint, qui prouve qu'il étoit fait pour obéir : le plus souvent son maintien est froid & grave ; sa démarche est lente & mesurée, ses gestes sont rares & étudiés ; tout son extérieur est composé. Il semble que son corps ait perdu la faculté de se plier. Si vous lui rendez de profonds respects, il pourra vous témoigner en particulier, qu'il fait quelque cas de vous : mais si vous le retrouvez au spectacle, soyez sûr qu'il ne vous y verra pas ; il ne reconnoît en public que les gens qui peuvent par leur rang flatter sa vanité : sa vue est trop courte pour distinguer les autres. Faire un livre, selon lui, c'est se dégrader : il seroit tenté de croire que Montesquieu a dérogé par ses ouvrages. Il n'eût envié à Turenne, que sa naissance : il eût reproché à Fabert son origine. Il affecte de prendre la derniere place, pour se faire donner la premiere : il prend sans distraction celle d'un homme qui s'est levé pour le sa-

Digitized by Google

lier. Il représente dans la maison d'un autre ; il dit de s'asseoir à un homme qu'il ne connoît point, persuadé que c'est pour lui qu'il se tient de bout ; c'est lui qui disoit autrefois, un homme comme moi ; c'est lui qui dit encore aux grands, des gens comme nous ; & à des gens simples, qui valent mieux que lui, vous autres. Enfin c'est lui qui a trouvé l'art de rendre la politesse même humiliante. S'il voit jamais cette foible esquisse de son caractere, n'espérez pas qu'elle le corrige ; il a une vanité dont il est vain, & dispense volontiers de l'estime, pourvu qu'il reçoive des respects. Mais il obtient rarement ce qui lui est dû, en exigeant toujours plus qu'on ne lui doit. Que cet homme est loin de mériter l'éloge que faisoit Térence de ses illustres amis Lælius & Scipion ! Dans la paix, dit-il, & dans la guerre, dans les affaires publiques & privées, ces grands hommes étoient occupés à faire tout le bien qui dépendoit d'eux ; & ils n'en étoient pas plus vains. Tel est le caractere de la véritable grandeur ; pourquoi faut-il qu'il soit si rare !

Digitized by Google

GRAVE.

UN homme grave n'eſt pas celui qui ne rit jamais, mais celui qui ne choque point en gardant les bienſeances de ſon état, de ſon âge & de ſon caractere : l'homme qui dit conſtamment la vérité par haine du menſonge, un écrivain qui s'appuie toujours ſur la raiſon, un prêtre ou un magiſtrat attachés aux devoirs auſteres de leur profeſſion, un citoyen obſcur, mais dont les mœurs ſont pures & ſagement réglées, ſont des perſonnages graves. Si leur conduite eſt éclairée & leurs diſcours judicieux, leur témoignage & leur exemple auront toujours du poids.

L'homme ſérieux eſt différent de l'homme grave ; témoin Dom Guichotte, qui médite & raiſonne gravement ſes folles entrepriſes & ſes aventures périlleuſes ; témoins les fanatiques, qui font très-ſérieuſement des extravagances. Un prédicateur qui annonce des vérités terribles ſous des images ridicules, ou qui explique des

Digitized by Google

mysteres par des comparaisons impertinentes, n'est qu'un bouffon sérieux. Un ministre, un général d'armée qui prodiguent leurs secrets, ou qui placent leur confiance inconsidérément, sont des hommes frivoles.

GRAVITÉ.

LA gravité est ce ton sérieux que l'homme accoutumé à se respecter lui-même & à apprécier la dignité, non de sa personne, mais de son être, répand sur ses actions, sur ses discours & sur son maintien. Elle est dans les mœurs, ce qu'est la basse fondamentale dans la musique, le soutien de l'harmonie. Inséparable de la vertu, dans les camps, elle est l'effet de l'honneur éprouvé; au barreau, l'effet de l'intégrité; dans les temples, l'effet de la piété. Sur le visage de la beauté, elle annonce la pudeur ou l'innocence, & sur le front des gens en place, l'incorruptibilité. La gravité sert de rempart à l'honnêteté publique. Aussi le vice commence par déconcerter celle-là,

Digitized by Google

afin de renverser plus sûrement celle-ci. Tout ce que le libertinage d'un sexe met en œuvre pour séduire la chasteté de l'autre, un prince l'employera pour corrompre la probité de son peuple. S'il ôte aux affaires & aux mœurs le sérieux qui les décore, dès-lors toutes les vertus perdront leur sauve-garde, & la gravité ne semblera qu'un masque qui rendra ridicule un homme déja difforme. Un roi qui prend le ton railleur dans les traités publics, péche contre la gravité, comme un prêtre qui plaisanteroit sur la religion; & quiconque offense la gravité, blesse en même-tems les mœurs, se manque à lui-même & à la société. Un peuple véritablement grave, quoique peu nombreux, ou fort ignorant, ne paroîtra ridicule qu'aux yeux d'un peuple frivole; & celui-ci ne sera jamais vertueux. Les descendans de ces sénateurs Romains que les Gaulois prirent à la barbe, devoient un jour subjuguer les Gaules.

La gravité est opposée à la frivolité, & non à la gaieté. La gravité ne sied point aux grands déshonorés par eux-mêmes; mais elle peut convenir à l'homme du bas peuple qui ne se re-

Digitized by Google

procherien. Auſſi remarquera-t-on que les railleurs & les plaiſans de profeſſion, plutôt que de caractere, ſont ordinairement des fripons ou des libertins. La gravité eſt un ridicule dans les enfans, dans les ſots, & dans les perſonnes avilies par des métiers infâmes. Le contraſte du maintien avec l'âge, le caractere, la conduite & la profeſſion excite alors le mépris. Lorſque la gravité ſemble demander du reſpect pour des objets qui ne méritent par eux-mêmes aucune ſorte d'eſtime, elle inſpire une indignation mêlée d'une pitié dédaigneuſe; mais elle peut ſauver une pauvreté noble & le mérite infortuné, des outrages & de l'humiliation.

L'abus de la comédie eſt de jetter du ridicule ſur les profeſſions les plus ſérieuſes, & d'ôter à des perſonnages importans, ce maſque de gravité, qui les défend contre l'inſolence & la malignité de l'envie. Les petits maîtres, les précieuſes ridicules, & de ſemblables êtres inutiles & importuns à la ſociété ſont des ſujets comiques. Mais les médecins, les avocats, & tous ceux qui exercent un miniſtere utile, doivent être reſpectés. Il n'y a point d'inconvéniens

à

Digitized by Google

à préſenter Turcaret ſur la ſcene ; mais il y en a peut-être à jouer le Tartuffe. Le financier gagne à n'exciter que la riſée du peuple ; mais la vraie dévotion perd beaucoup au ridicule qu'on ſéme ſur les faux dévots.

La gravité différe de la décence & de la dignité ; en ce que la décence renferme les égards que l'on doit au public, la dignité ceux qu'on doit à ſa place, & la gravité ceux qu'on ſe doit à ſoi-même.

GRONDEUR.

ESPECE d'homme inquiet & mécontent, qui exhale ſa mauvaiſe humeur en paroles. L'habitude de gronder eſt un vice domeſtique, attaché à la complexion du tempérament, plutôt qu'au caractere de l'eſprit. Quoiqu'il ſemble appartenir aux vieillards comme un apanage de la foibleſſe & comme un reſte d'autorité qui expire avec un long murmure, il eſt pourtant de tous les âges. Eraſte nâquit avec une bile prompte à fermenter & à s'enflam-

Digitized by Google

mer. Dans les langes, il pouſſoit des cris perpétuels qui déchiroient les entrailles maternelles, ſans qu'on vit la cauſe de ſes fouffrances. Au ſortir du berceau, il pleuroit quand on lui avoit refuſé quelque jouet ; & dès qu'il l'avoit obtenu, il le rejettoit. Si quelqu'un l'avoit pris en tombant de ſes mains, il auroit encore pleuré juſqu'à ce qu'on le lui eût rendu. A peine ſçut-il former des ſons mieux articulés, il ne fit que ſe plaindre de ſes maîtres, & ſe quereller avec ſes compagnons d'étude ou d'exercice, même dans les heures des jeux & des plaiſirs. Après beaucoup d'affaires déſagréables, que lui avoient attiré les écarts de ſon humeur, rebuté, mais non corrigé, il réſolut de prendre une femme pour gronder à ſon aiſe : celle-ci, qui étoit d'une humeur douce, devint aigre auprès d'un mari fâcheux. Il eut des enfans, & les gronda toujours, ſoit avant, ſoit après qu'il les eût careſſés. S'ils portoient la tête haute, ils tournoient mal les pieds ; s'ils élevoient la voix, ils rompoient les oreilles ; s'ils ne diſoient mot, c'étoient des ſtupides. Apprenoient-ils une langue, ils oublioient l'autre ; cultivoient-ils

Digitized by Google

leurs talens, ils faiſoient de la dépenſe; avoient-ils des mœurs, ils manquoient d'intrigue pour la fortune. Enfin ces enfans devinrent grands, & leur pere vieux. Eraſte alors ſe mit tellement en poſſeſſion de gronder, qu'il ne ſortit jamais de ſa maiſon, ſans avoir récapitulé à ſes domeſtiques toutes les fautes qu'il leur avoit cent fois reprochées. Mais quand il y rentroit, qu'apportoit-il de la ville ou de la campagne? des cris, des plaintes, des injures, des menaces; une tempête d'autant plus violente, qu'elle avoit été reſſerrée & groſſie par la contrainte de la bienſéance publique & du reſpect humain. Eraſte vit aujourd'hui ſans épouſe, ſans famille, ſans domeſtiques, ſans amis, ſans ſociété. Cependant Eraſte a de la fortune, un cœur généreux & ſenſible, des vertus & de la probité; mais Eraſte eſt né grondeur; il mourra ſeul.

Digitized by Google

IDOLATRIE.

L'IDOLATRIE proprement dite, différe de l'adoration légitime dans son objet. C'est un acte de l'esprit, qui met finalement toute sa confiance dans un faux dieu; quelque soit au-dehors le signe toujours équivoque de cette vénération intérieure. L'idolâtrie peut en effet se rencontrer avec un vrai culte extérieur; au lieu que la superstition renferme tout faux culte qui se rend au vrai Dieu, directement ou indirectement. L'une se méprend dans son objet, & l'autre dans la maniere du culte.

L'idée que les hommes se font de Dieu, est plus ou moins conforme à son original; elle est différente dans ceux là même, qu'on ne sçauroit appeller idolâtres. Enfin elle peut tellement changer & se défigurer peu à peu, que la divinité ne voudra plus s'y reconnoître; ou bien, ce qui est la même chose, l'objet du culte ne sera plus le vrai dieu. Jusqu'à quel point faut-il donc avoir une assez juste idée de l'être suprême, pour n'être pas idolâtre,

Digitized by Google

& pour être encore ſon adorateur ? C'eſt ainſi que par degrés inſenſibles, comme par des nuances qui vont imperceptiblement du blanc au noir, on ſeroit réduit à ne pouvoir dire préciſément où commence le faux dieu.

La difficulté vient en partie du nom ; qui voudroit limiter la choſe. Faux dieu, dans le langage ordinaire, eſt un terme qui tranche, qui réveille l'idée, quoique confuſe, d'un être à part & diſtingué de tout autre. A parler philoſophiquement, ce ne ſeroit qu'une idée plus ou moins difforme de la divinité elle-même, qu'aucun adorateur ne peut ſe vanter de connoître parfaitement. L'idée qu'ils en ont tous, quelque différente qu'elle ſoit, n'eſt au fond que plus ou moins défectueuſe ; & plus elle approche de la reſſemblance ou de la perfection, plus ſon objet s'attire de vénération & de ſolide confiance. L'idolâtre ſeroit donc un adorateur plus ou moins imparfait, ſelon le degré d'imperfection dans l'idée qu'il ſe forme de la divinité. Il ne s'agiroit plus, pour aſſigner à chacun ſa place, que d'eſtimer ce degré d'imperfection, à meſure qu'il affoiblit la vénération

Digitized by Google

ou la confiance, ſans recourir aux deux claſſes générales ou cathégories d'adorateurs & d'idolâtres, qui ſouvent mettent trop de différence entre les perſonnes. D'ailleurs ces termes ont acquis une force qu'ils n'avoient pas d'abord. Aujourd'hui c'eſt une flétriſſure, que d'avoir le nom d'idolâtre, & une eſpéce d'abſolution pour celui qui ne l'a pas.

Mais ſi l'uſage le veut ainſi, il faudroit du moins être fort réſervé dans l'accuſation d'idolâtrie, & ne prononcer qu'avec l'écriture, dont la doctrine bien entendue ſemble revenir à ceci. Quand l'idée eſt corrompue à ce point, que l'honneur de l'être ſuprême & ſes relations eſſentielles avec les hommes ne lui permettent plus de s'y reconnoître, ni d'accepter par conſéquent l'hommage rendu ſous cette même idée, elle prend dès lors le nom de faux dieu, & ſon adorateur celui d'idolâtre.

A faire ſur ce pied là une courte revûe des cas propoſés, on ſeroit idolâtre, quand même on croiroit un ſeul dieu créateur, mais cruel & méchant, caractere incompatible avec notre eſti-

Digitized by Google

me & notre confiance ; tel étoit à-peu-près le Moloc, à qui l'on sacrifioit des victimes humaines, & avec lequel le Jehova ne veut rien avoir de commun ; ainsi qu'un honnête homme, à qui l'on feroit un présent, dans la vûe de le gagner, comme un esprit dangereux, & qui diroit aussitôt : vous me prenez pour un autre.

Au contraire, l'on ne feroit pas idolâtre, si l'on croyoit un être très-bon & très-parfait, mais d'une puissance que l'on ne concevroit pas aller jusqu'à celle de créer. Il seroit toujours un digne objet de la plus profonde vénération ; & il auroit encore assez de pouvoir pour s'attirer notre confiance, même dans la supposition d'un monde éternel.

L'antropomorphite chrétien conçoit, sous une figure humaine, toutes les perfections divines ; il lui rend les vrais hommages de l'esprit & du cœur. L'antropomorphite payen la revêt au contraire, de toutes les passions humaines, qui diminuent la vénération & la vraie confiance d'autant de degrés, qu'il y a de vices ou d'imperfections dans son Jupiter, en si grand nombre & à tel

Digitized by Google

point, que la divinité ne ſçauroit s'y reconnoître; mais elle daigneroit agréer l'hommage du chrétien, dont l'erreur laiſſe ſubſiſter tous les ſentimens d'une parfaite vénération.

Encore moins une ſimple erreur de lieu, qui ne changeroit point l'idée, en fixant ſon objet quelque part, pourroit-elle conſtituer l'idolâtrie; mais le culte pourroit dégénérer en ſuperſtition, à moins qu'il ne fût d'ordonnance ou de droit poſitif, comme d'adorer la divinité dans un buiſſon ardent, ou bien à la préſence de l'arche, pour ne rien dire d'un cas à peu-près ſemblable, où l'on diſpute ſeulement s'il eſt ordonné.

S'il étoit donc vrai que les Perſes euſſent adoré l'être tout parfait, ils ne ſeroient que ſuperſtitieux, pour l'avoir adoré ſous l'emblême du ſoleil ou du feu; & ſi l'on ſuppoſe encore avec l'écrit dont il s'agit, que tout faux culte qui ſe termine au vrai dieu directement ou indirectement, eſt du reſſort de la ſuperſtition, on mettroit encore au même rang, cette eſpéce de Platoniciens qui rendoient à l'être tout parfait, les hommages de l'eſprit & du

Digitized by Google

cœur, comme les seuls dignes de lui, & destinoient à des génies subalternes les génuflexions, les encensemens & tout le culte extérieur.

Il est plus aisé de juger des lettrés Chinois, des Spinosistes, & même des Stoïciens, en prenant leur opinion à toute rigueur, & la conséquence pour avouée. Ce qui n'est que pur méchanisme ou fatale nécessité, ne sçauroit être & ne fut jamais un objet de vénération, ni par conséquent d'idolâtrie dans l'esprit de ceux dont je parle, qui vont tout droit à la classe des Athées. En sont-ils pires ou meilleurs ? On a fort disputé là dessus. L'idolâtrie, pour le dire en passant, fait plus de tort à la divinité, & l'athéisme fait plus de mal à la société.

En général, pour n'être point Athée, il faut reconnoître au moins une suprême intelligence, de qui l'on dépende. Pour n'être point idolâtre, ou bien pour que la divinité se reconnoisse elle-même dans l'idée que l'on s'en fait, malgré certains traits peu ressemblans qu'elle y désavoue, il suffit que rien n'y blesse l'honneur, l'estime & la confiance qu'on lui doit. Enfin pour n'être

Digitized by Google

point superstitieux, il faut que le culte extérieur soit conforme, autant qu'il se peut, à la vraie idée de Dieu, & à la nature de l'homme.

INVALIDES.

L'HOTEL Royal des Invalides, ce monument digne de la grandeur du Monarque qui l'a fondé, est destiné à recevoir des soldats de deux espéces.

Ceux qui, par leur grand âge & la longue durée de leurs services, ne sont plus en état d'en rendre; & d'autres, auxquels des blessures graves, la perte de quelque membre, ou des infirmités ne permettent pas de soutenir la fatigue des marches, ni de faire le service, soit en garnison, soit en campagne.

Parmi ceux de cette seconde classe, on doit distinguer les soldats dont les blessures sont de natute à les priver de tout exercice, d'avec d'autres qui ne pouvant s'y prêter qu'avec gêne, acquierent cependant, par l'habitude & par l'adresse qui naît de la nécessité,

Digitized by Google

cette aptitude que l'on voit ſouvent dans des gens mutilés.

De deux ſoldats, l'un a la jambe coupée ; l'autre a une ankiloſe au genou ; ils ſont également hors d'état de ſervir. Le premier de deux autres a eu le bras emporté ; le ſecond a eu le bras caſſé ; on l'a guéri ; mais ce bras, par déperdition de ſubſtance, ou par accident dans la cure, eſt devenu roide ou plus court que l'autre ; il rend donc conſéquemment le ſujet incapable. Voilà quatre hommes que l'on juge dignes des graces du Roi ; ils l'ont également bien ſervi, & pendant le même-tems ; ils doivent être récompenſés ; cela eſt juſte ; on leur ouvre à tous également la porte de l'Hôtel ; cela eſt mal.

Il eſt ſans doute de la grandeur du Roi d'aſſurer de quoi vivre à ceux qui l'ont ſervi ; mais il eſt auſſi de la ſageſſe de diſtinguer les tems, les circonſtances, & de modifier les graces.

Le plus grand des malheurs que la guerre entraîne après elle, eſt la conſommation d'hommes ; le miniſtère n'eſt occupé que du ſoin de remplir, par d'abondantes recrues, tout ce que le fer,

Digitized by Google

le feu, les maladies, la désertion laissent de vuide dans une armée. Trois campagnes enlévent à la France toute cette jeunesse qu'elle a mis vingt ans à élever; le tirage de la milice, les enrôlemens volontaires ou forcés dépeuplent les campagnes. Pourquoi ne pas employer les moyens qui se présentent, de rendre quelques habitans à ces villages, où l'on ne rencontre plus que des vieillards & des filles de tout âge.

Quel inconvénient y auroit-il de statuer, que tout soldat, cavalier & dragon de quarante-cinq ans & au-dessous, auquel ses services ou certaines blessûres ont mérité l'hôtel, se retirât dans sa communauté. Pourquoi ne pas faire une loi d'état, qui oblige cet homme de s'y marier.

L'auteur de l'esprit des Loix dit que là où deux personnes peuvent vivre commodément, il s'y fait un mariage; il ajoute que les filles, par plus d'une raison, y sont assez portées d'elles-mêmes, & que ce sont les garçons qu'il faut encourager.

Le soldat, avec sa paye que le Roi devra lui conserver, suivant son grade, & telle qu'il la recevoit à son

Digitized by Google

corps, la fille avec le produit de ſon travail & de ſon œconomie, auront préciſément ce qu'il faut pour vivre commodément enſemble: voilà donc un mariage.

Le ſoldat ſera encouragé par la loi ou par le bénéfice attaché à l'exécution de la loi; la fille encouragée d'elle-même, par la raiſon que tout la gêne étant fille, & qu'elle veut jouir de la liberté que toutes les filles croyent encore appercevoir dans l'état de femme.

Un homme dans un village, avec cent livres de rente aſſurée, quelque infirme qu'il ſoit & hors d'état de travailler, ſe trouve au niveau de la majeure partie des habitans du même lieu; tels que les manouvriers, bucherons, vignerons, tiſſerands & autres; on eſtime le produit de leur travail dix ſols par jour; on ſuppoſe avec aſſez de raiſon, qu'ils ne peuvent travailler que deux cens jours dans l'année; le ſurplus, comme les fêtes, les journées perdues aux corvées, celles que la rigueur des ſaiſons ne permet pas d'employer au travail, les tems de maladie, tout cela n'entre point en compte; & c'eſt

Digitized by Google

ſur le pied de deux cens jours par an ſeulement, que le Roi régle l'impoſition que ces ouvriers doivent lui payer. Voila donc déja l'égalité de fortune établie entre le ſoldat & les habitans de campagne.

On verra dans la ſuite de ce mémoire, que le ſoldat, indépendamment du produit de quelque léger travail, ou de quelque petit commerce dont il eſt le maître de s'occuper, ſera plus riche & plus en état de bien vivre ſans bras avec ſa paye, que le payſan ſans paye avec ſes bras. Quelle eſt donc la fille qui refuſera un ſoldat eſtropié, qui ne peut dans aucun cas être à la charge de ſa femme? Et quel eſt le ſoldat qui connoiſſant ſon état, ne croira pas qu'il y aura de la généroſité dans le procédé d'une fille, qui vient ainſi, en l'épouſant, s'offrir à partager avec lui ſon bien-être & ſes peines?

Je dis que cela peut faire de très-bons mariages; & voici l'utilité dont ils ſeront à l'état.

Ces gens mariés peupleront; leurs garçons ſeront ſoldats nés ou miliciens de droit; ce ſera la loi; chaque enfant mâle recevra, à commencer du

Digitized by Google

jour de sa naissance, jusqu'à celui de seize ans accomplis, une subsistance de deux sols par jour, ou trois livres par mois de la part de la communauté où il est né, & pour laquelle il doit servir. Ces trente-six livres par année, que le soldat recevra pour chacun de ses fils, feront son bien-être, & le mettront en état de les élever. Il est étonnant combien, parmi les gens de cette espéce, deux sols de plus ou de moins par jour, procurent ou ôtent d'aisance; l'objet ne sera point à charge à la communauté; & chaque pere de famille croira voir, dans l'enfant du soldat, le milicien qui empêchera quelque jour son fils de le devenir,

Au reste, il seroit désirable que cette dépense devînt par la suite assez onéreuse, pour exciter les plaintes de ceux qui la supporteront, & qu'elles fussent de nature de forcer l'état de venir à leur secours.

Toutes les nations se sont occupées de la population; les législateurs ont indiqué les moyens d'encourager les mariages; & on ne se souvient parmi nous, de la loi qui accordoit des priviléges aux peres de douze enfans

Digitized by Google

vivans, que parce que ces privilèges ne subsistent plus. Il est malheureux que le royaume qui se dépeuple visiblement tous les jours, ne s'apperçoive pas de cette espéce de pauvreté, la plus funeste de toutes, qui consiste à n'avoir que peu d'habitans; ou bien si on sent cet état de dépérissement, pourquoi, depuis très-longtems, ne s'est-on point occupé du soin de susciter des générations nouvelles. Il ne manque en France, si on ose risquer l'expression, que des fabriques d'hommes; il en est peut être trop de toutes autres espéces. Il faut donc faire des mariages, les multiplier, les encourager. Il faut donc commencer par marier ceux des sujets du Roi, dont les effets de sa bonté & de sa justice le rendent plus particulierement le maître; les autres viendront ensuite; mais ils ne sont pas de mon sujet.

Il ne faut pas avoir recours au calcul, pour prouver que la dépense de l'entretien d'un invalide, dans un lieu quelconque du royaume, n'excédera pas celle qu'il occasionne dans l'hôtel; ainsi cette nouveauté dans la forme de pourvoir aux besoins d'une partie

Digitized by Google

des soldats, ne sera point à charge à l'Etat.

Le grand contredit de l'Hôtel Royal, est que tous les soldats qui y sont admis, sont autant d'hommes perdus pour l'état; ils y enterrent en entrant, jusqu'à l'espérance de se voir renaître dans une postérité; on en voit peu se marier; on sçait bien qu'il ne leur est pas impossible d'en obtenir la permission, mais rien ne les en sollicite; d'ailleurs il est des cas où il ne suffit pas de permettre: le mariage est nécessaire; son effet est le soutien des empires; il faut donc l'ordonner.

Seroit-il difficile de prouver que parmi tous les soldats invalides, existans actuellement à l'hôtel, ou détachés dans les forts, il ne s'en trouvât plus d'un tiers en état d'être mariés? Et seroit-il plus difficile de se persuader, qu'il y a plus de filles encore, qui ne se marient pas, parce qu'il n'y a plus de maris pour elles, qu'il n'y a d'invalides propres au mariage?

Il est donc nécessaire de rapprocher promptement ces deux principes de vie; il faut envoyer dans les communautés qui les ont vû naître, les sol-

Digitized by Google

dats qui peuvent être mariés, tant ceux qui sont actuellement attachés à l'hôtel, que d'autres qui seront par la suite désignés pour s'y rendre.

Cette attention est indispensable : *un* soldat qui tomberoit dans un village éloigné de son pays natal, auroit de la peine à s'y établir ; il ne faut laisser à combattre aux filles, que la sorte d'antipathie naturelle pour les imperfections corporelles ; il ne faut pas ajouter celle de s'allier à un inconnu.

Il est dans les habitans des campagnes une honnêteté publique, qui ne se rencontre presque plus que parmi eux ; ils sont tous égaux en privation de fortune ; mais ils ont un sentiment intérieur, qui n'autorise les alliances qu'entre gens connus.

La Tulipe en veut à ma fille, dira un paysan; j'en suis bien aise; il est de bonne race ; il sera mon gendre : expression naïve du sentiment d'honneur.

On n'entre point dans le détail des moyens d'exécution du projet, des priviléges à accorder aux invalides mariés, de la nécessité de les établir de préférence dans les villages voisins de

Digitized by Google

la ville où ils sont nés, plutôt que dans la ville même ; ces raisons se découvrant sans les développer. On se contente donc d'avoir démontré la nécessité, la possibilité & l'utilité des mariages des soldats invalides qui peuvent les contracter.

J'ajouterai seulement, que parmi tous les soldats, qui en dernier lieu sont partis pour aller attendre à Landau les ordres dont ils ont besoin pour être reçus à l'hôtel, plus de cent m'ont demandé, s'il ne me seroit pas possible de leur faire tenir, ce qu'ils appellent les invalides, chez eux?

Si ce projet méritoit l'approbation du ministere, l'exécution en pourroit être très-prompte ; & je garantirois, si la cour m'en confioit le soin, d'avoir fait, en moins de trois mois, la revûe de tous les invalides détachés dans le royaume, de lui rendre compte de tous ceux qui seroient dans le cas du projet, & de les faire rendre promptement à leur destination.

On sent bien qu'il faut une ordonnance du Roi en forme de réglement pour cet établissement ; mais on voit aisément aussi, que les principales dis-

Digitized by Google

positions en sont répandues dans ce mémoire ; au surplus, si le ministre, pour lequel ces réflexions sont écrites, en étoit désireux, je travaillerois d'après ses ordres au projet de l'ordonnance ; & elle lui seroit bientôt rendue.

Objections faites par la cour. J'ai peine à me persuader que la classe que vous établissez depuis quarante-cinq ans & au-dessous, pût fournir un tiers (d'invalides) qui fût propre au mariage.

Réponse aux objections. Dans un arrangement quelconque, la fixation apparente n'est pas toujours le terme de son étendue ; aussi n'y auroit-il aucun inconvénient à prendre dans la classe de quarante à cinquante, ce qui manqueroit dans celle au-dessous de quarante-cinq ; le préjugé qu'un soldat est plus vieux & plus usé qu'un autre homme de pareil âge, avoit déterminé à ne pas outre passer quarante-cinq ans ; mais ce préjugé est comme tous les autres ; il subsiste sans être plus vrai ; & l'on voit tous les jours des soldats qui ont trente ans de service, plus frais & mieux portans, que bien

Digitized by Google

des ouvriers qui n'ont jamais quitté le lieu de leur naissance.

La force & la santé sont le partage de l'exercice & de la sobriété; comme la foiblesse & la maladie le sont de l'inaction & de la débauche. Dans tous les états, on trouve des hommes forts & bien portans; on en trouve de foibles & d'infirmes.

Objection. D'autres, rendus dans leurs communautés, ne trouveroient point à s'y établir, quelqu'envie qu'ils pussent en avoir. Ne seroit-il pas à craindre qu'une partie de ceux qui s'y marieroient, ne s'ennuyassent bien vîte d'un genre de vie pour lequel ils n'étoient plus faits, & qu'alors ils n'abandonnassent leurs femmes & leurs enfans?

Réponse. Partout où il est des filles, partout on les trouve disposées au mariage; parce que tout les en sollicite en tout tems; l'esclavage dans l'adolescence; l'amour propre & celui de la liberté dans la jeunesse; l'envie d'avoir & de jouir dans l'âge mûr; la crainte du ridicule & de la sorte de mépris attaché au titre humiliant de vieille fille; voilà bien des motifs de quitter un état

Digitized by Google

où la nature, sur les besoins, est perpétuellement en procès avec les préjugés.

Sur quoi seroit donc fondé le refus que feroit une fille d'épouser un soldat invalide qui sera du même village ou du hameau voisin ? Ce sera donc sur la crainte qu'un pareil mari, accoutumé depuis long-tems à une vie licentieuse, ne vînt à se dégoûter d'un genre de vie trop uniforme, & n'abandonnât sa femme & ses enfans.

Si le soldat marié renonce aux principes de l'honneur, & s'il devient sourd aux cris de la nature, qui dit sans cesse d'aimer & protéger sa femme & ses enfans, les dispositions de la loi l'empêcheront de s'écarter de son devoir. Dans le cas d'abandon de ce qu'il peut avoir de plus cher, la loi le déclarera déchu des graces du roi ; sa paye lui sera ôtée en entier, sans aucune espérance d'y pouvoir être rétabli ; & la totalité de cette paye sera dévolue à sa femme, si elle a quatre enfans & au-dessus ; les trois quarts, si elle a trois enfans ; la moitié, si elle en a deux, & le quart seulement, si elle n'a point d'enfans : voilà la femme rassurée, & le mari retenu.

Digitized by Google

Il n'y a donc pas lieu de craindre que le ſoldat renonce à une vie douce & tranquille, pour faire le métier de vagabond & d'homme ſans aveu : genre de vie humiliant par lui-même, & qui le priveroit ſans retour du ſort heureux qu'il tient de la bonté & de la juſtice du Roi.

Objection. Ce ſeroit donc une impoſition réelle ſur les communautés, que de les charger de deux ſols qui ſeroient donnés à chaque garçon du moment de ſa naiſſance ; & comme vous déſignez, par état, cet enfant pour le ſervice du Roi, ne ſeroit-il pas juſte que Sa Majeſté pourvût à ſa ſubſiſtance ?

Réponſe. Les villes ou communautés n'ont jamais rien reçu pour le milicien qui leur eſt demandé ; non-ſeulement elles le donnent *gratis*, mais elles le fourniſſent de tout à leurs frais, à l'exception de l'habit qui eſt donné par le roi. On a donc, par cet uſage, été déterminé à propoſer que les deux ſols de ſubſiſtance fuſſent payés par la communauté, pour laquelle l'enfant eſt deſtiné à ſervir. Il eſt vrai dans le fait, que cette impoſition pourroit être à charge à une communauté ; & il eſt conſtant

Digitized by Google

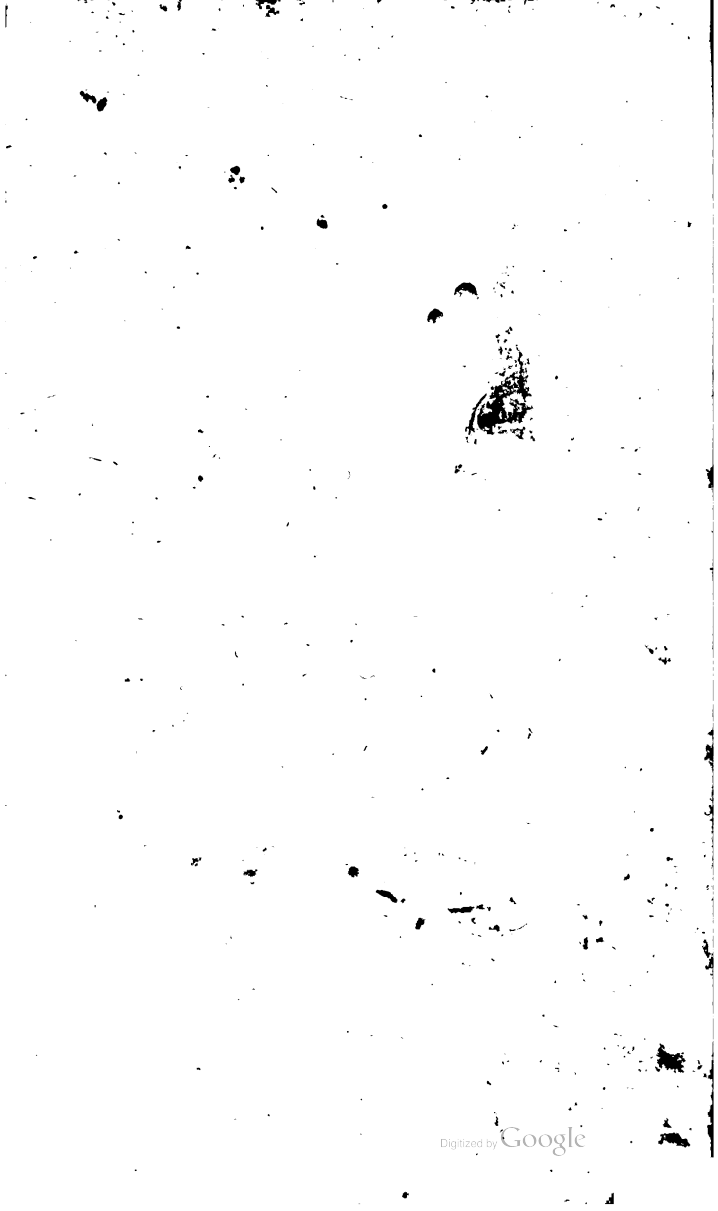
d'ailleurs qu'elle ne seroit point égale; car l'exécution du projet peut, par un effet du hazard, conduire plusieurs soldats dans le village où ils sont nés, & n'en ramener aucun dans un autre.

On parera à l'inconvénient, en chargeant la province de pourvoir à cette dépense, qu'elle imposera sur elle-même : les collecteurs des deniers royaux dans chaque lieu, en feront l'avance par mois au soldat; & il leur en sera tenu compte à chaque quartier par le receveur des tailles : c'est la forme la plus simple.

Si le Roi se chargeoit de cette dépense, les particuliers contribuables en seroient-ils pour cela déchargés? Quand les besoins relatifs à l'objet militaire augmentent, l'extraordinaire des guerres demande de plus gros fonds au trésor royal; ils y sont portés par les receveurs généraux des finances, qui les reçoivent des receveurs des tailles, auxquels ils ont été faits par les collecteurs, qui les ont perçus en augmentation sur chaque habitant de la communauté : on n'a donc proposé que d'abréger la forme.

FIN

921028 Google


Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google